



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

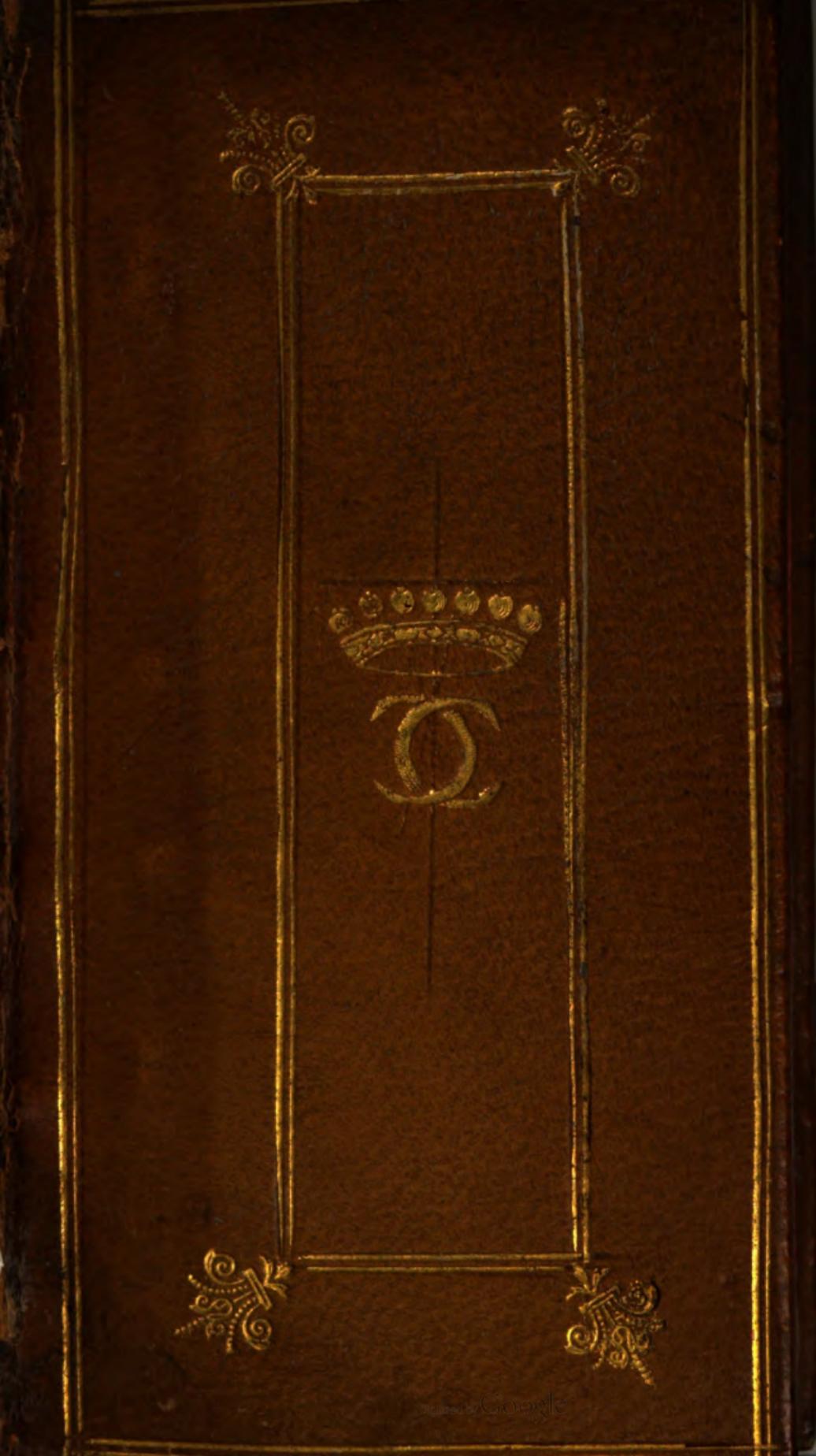
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Ex libris Bibliothecæ quam Illustrissimus
Archiepiscopus & Prorex Lugdunensis
Camillus de Neufville Collegio S S.
Trinitatis Patrum Societatis J E S U
Testamenti tabulis attribuit anno 1693.

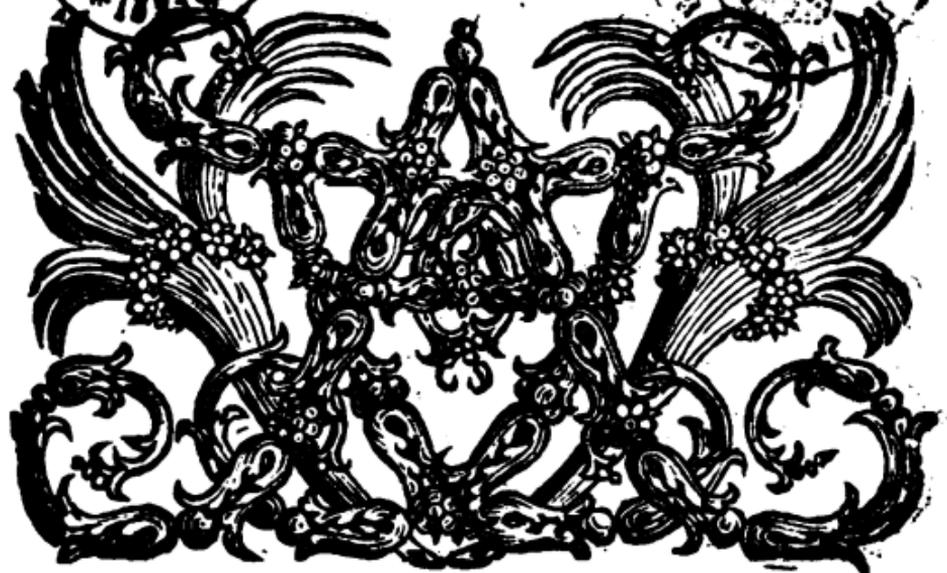
EXTRAORDINAIRE
DU
MERCURE
GALANT.

Quartier d'Octobre 1678



EDIE' AU ROY

TOME I



A LYON,

Chez THOMAS AMAULRY,
ruë Merciere.

M. DC. LXXVIII.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

EXTRAIT DV PRIVILEGE

du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à Saint Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. Il est permis à J.D. Ecuyer, Sieur de Vizé, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, présenté à Monseigneur LE DARDEN, & tout ce qui concerne ledit Mercure, pendant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois: Comme aussi desormais font faites à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre sans le consentement de l'Exposant, ny d'en extraire aucune Piece, ny Planches servant à l'ornement dudit livre, mesme d'en vendre séparément, & de donner à lire ledit Livre, le tout à peine de six mille livres d'amende, & confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. Janvier 1678. Signé B. COURROT. Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé a cédé & transporté son droit de Privilege à Thomas Amaulry Libraire de Lyon, pour en jouir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le
14. Janvier 1679,

Avis pour placer les Figures.

LA Figure dans laquelle l'Epistre au Roy est gravée, doit estre au devant de la premiere Page de la matiere.

La Pallas qui tient un Bouclier, doit regarder la Page 110.

La Figure où sont les Revers de Medailles, doit regarder la Page 243.

Les Extraordinaires se vendront toujours 30. sols relié, & les Mercurus 12. sols de l'année 1677. & ceux de 1678. & 1679. 20. sols. Ils se separeront pour le mesme prix.

EXTRA



EXTRAORDINAIRE
D U
MERCURE
GALANT.

QUARTIER D'OCTORE, 1678.

TOME IV.

S*E ne vous diray rien,
Madame, pour vous
préparer au plaisir
que vous devez rece-
voir de ce Quatrième Extraordi-
naire. Il suffit que vous vous sou-
veniez qu'il est composé des Ou-
Q.d'Octobre. A*

vrages de quantité de Gens d'esprit, qui m'ont fait la grace de me les envoyer & de Paris & des Provinces, & que je n'y ay aucune part que celle de vous en faire un Recueil. Je commence par ce qu'on m'a fait voir écrit sur le Mercure d'Octobre.

~~~~~

**J'***Attendois le Mercure avec impatience,  
J'aspirois à le voir dans tous son enjou-  
ment :*

*Il vient m'entretenir ; hélas ! que sa pré-  
sence*

*Me donne de contentement !*

~~~~~

Il ne parle plus de vacarmes,

Il éloigne le bruit des Armes,

*Il renonce aux Combats pour annoncer la
Paix.*

Le plus grand Prince de la Terre

*La donne à l'Univers pour combler nos
souhairs ,*

Après avoir esté le foudre de la Guerre.

~~~~~

*Les Muses de Soissons en goûtent les dou-  
ceurs ,* *Et*

Et l'on en peut juger par leur galant  
Idylla.

La netteté des Vers, & l'agrément du  
Stile,

Font voir que leur ouvrage est celly des  
Neuf Sœurs.

Toutes les Muses hexoïques

Acompagnent *LOUIS* dans les Destins  
tragiques

Qu'il a fait ressentir à ses sœurs Ennemis;  
Et celles d'ot l'esprit est doux & pacifique,

Chantent ce Prince magnifique

Qui se fait un plaisir d'être de leurs Amis.

L'Ombre de Charles-Quint se fait assez  
connoître,

Elle est d'un bel Esprit le chef-d'œuvre  
acheué;

Jamais rien ne fut mieux trouvé,

Et jamais fiction ne merita mieux d'estre.

L'infidélité des Ruisseaux

Est naturellement écrite,

Et je crains à la fin que *Tyrçia* ne me  
quitte,

S'il continue à boire de leurs eaux.

Les Lettres qu'on écrit sur l'Emigme en  
figure,

4 Extraordinaire

*Me prédisent ce changement.  
Si la prédiction semble estre un aventure,  
Il faut vous la prouver, écoutez un mo-  
ment.*

*Mémnon \* figure mon Amant.  
Pourveu que la lumière dure,  
Il marquera fidèlement.  
Mais las ! si par malheur quelque nuage  
sombre  
Obscurcit le Soleil, le couvre de son ombre,  
Mémnon perdra son mouvement,  
Tout de mesme de mon Amant.*

FREDINIE, de Pontoise.

*Les Pièces qui suivent portent  
leur recommandation par elles-  
mesmes, & je n'ay point à préve-  
nir vostre jugement en leur faveur.*

\*\*\*

A MADEMOISELLE

D. B.

*En luy envoyant un petit Amour  
de cire aux Etreennes.*

**N**E refusez pas à ce petit Amour,  
belle Iris, la retraite qu'il va  
chercher

\* Le Cadran Solaire.

*du Mercure Galant.*

chercher dans vostre Maison. Il y auroit de la cruauté de le laisser morfondre à vostre porte, luy qui va tout nud, & dans un temps où les mieux fourrez ont bien de la peine à se garantir du froid. Au reste c'est l'Hoste du monde le plus agreable & le moins incommode. Il ne vous coustera guere à nourrir. Il ne vit que de caresses, de baisers, de petits mots tendres, d'esperance, mesme quelquefois de soupirs, quoy que ce soit une viande assez creuse pour luy. Quand vous serez mélancholique, il scaura le moyen de vous égayer. Il vous dira cent jolies choses. Il en fera encor de plus plaisantes, comme de sauter dans son Arc, avec une adresse qui n'est pas moindre que celle de ces Singes qui sautent dans un cerceau à la Foire S. Getmain. Il fera aussi des tours de passe-passe, & il jouera des Gobelets dans son Carquois qui luy sert de Gibeciere. Il occupe si peu de place, que vous pourrez le loger avec tout son équipage dans un Cabinet d'Allemagne, & son Appartement sera assez spacieux & assez commode, pourveu

qu'il ait un demy-pied de tout. Ah croyez-moy, belle Iris, c'est un avantage tres grand d'avoir ainsi un Amour à ses gages, & surtout une Personne qui comme vous veut donner de l'amour à tout le monde sans en prendre, a bien besoin qu'un Amour dépende d'elle, car autrement l'Amour ne l'épargneroit pas; mais il n'ose rien entreprendre sur sa Bienfaitrice. Vous pouvez juger de là, que je vous fais un present qui pourra m'estre funeste, puis qu'ayant cet Amour sous vostre puissance, vous luy commanderez, ce qu'il vous plaira, & que j'ay tout sujet d'estre persuadé, que vous ne luy commanderez rien à mon profit. Il n'osera vous desobeir dans la crainte que vous ne le fassiez jeûner, ou que vous ne luy retranchiez les douceurs dont il a accoustumé de se nourrir. Tout ce que j'espere donc en cette occasion, est, que considerant quelquefois les petits services qu'il vous rendra, vous vous souviendrez peut-estre que celuy qui vous l'a donné est vostre, &c.

ALCIDON.

EDIT

EDIT  
DE L'AMOUR.

**L'***Amour Maître de l'Univers ,  
Par la grace de la Nature ,  
A tous ceux qui liront ces Vers ,  
Salut & galante aventure .  
Tout le monde connoist assez ,  
Sans qu'il soit besoin de le dire ,  
Les abus qui se sont glisséz  
En divers lieux de nostre Empire .  
Nous avons diferé cent fois  
D'y remedier par nos Loix ,  
Tantost persuadez qu'au milieu des allar-  
mes ,  
Du tumulte, & du bruit des armes ,  
On n'entendrait pas nostre voix ,  
Et tantost occupez à vaincre par nos  
charmes ,  
Certains cœurs refusans de nous payer  
nos droits .  
Mais parce que sur tout en France ,  
Comme dans le Climat que nous aimons  
le plus ,  
Et l'ordinaire lieu de nostre résidence*

8      *Extraordinaire*

*Il nous est important de regler ces abus,  
Qu'avoit des derniers temps introduit la  
licence ;*

*Après que pendant plusieurs jours  
Nous avons eu sur cette affaire  
L'avis de Venus nostre Mere ,  
Et de nos Freres les Amours ;  
Enfin dans nostre Cour pleniere,  
Seant avec les Jeux , les Graces , & les  
Ris ,*

*Nous avons réglé la maniere  
Dont nous voulans qu'on aime en l'Em-  
pire des Lys.*

I.

*Celuy qu'auront charmé les attraits d'u-  
ne Belle ,*

*Deura pour observer quelque forme avec  
elle ,*

*Faire parler ses soins dans les commence-  
mens ;*

*Mais s'il veut qu'on réponde à son ardeur  
extrême ,*

*Ils n'en parleront pas longtemps ,*

*Sans qu'il en parle aussi luy-mesme.*

II.

*S'abandonner à la langueur*

*Dans une passion naissante,*

*Est un moyen mal propre à s'introduire  
au cœur ;*

*La*

La joye est plus infinuante.  
C'est pourquoy nous voulons que les nou-  
veaux Amans,  
Ma'gré la règle des Romans,  
Prennent de formais cette voye.  
Mais lors que de leurs soins ils verront  
qu'on fait cas,  
Certains alors de ne déplaire pas,  
Qu'ils fassent succeder la langueur à la  
joye;  
Qu'ils fassent entrevoir quelques chagrins  
legers,  
Enfin qu'ils parlent, & qu'on croye  
Qu'ils ne parlent point aux Rochers.

III.

La coutume d'écrire autrefois établie  
Par quelques timides Amans,  
Qui n'osoient teste-à-teste avouer leurs  
tourmens,  
Nous voulons de formais qu'elle soit abolie.  
Quand d'une vaine peur un Amant alar-  
mé  
N'ose dire en face qu'il aime,  
Il trahit son deupir, il se trahit luy-  
mesme,  
Et n'est pas digne d'estre aimé.

IV.

Ce ne sont ny les soins, ny le respect ex-  
trême, A V

Ny les soupirs, ny les pleurs mesme,  
 Qui font croire qu'on est Amant :  
 Pour bien persuader qu'on aime,  
 Il ne faut qu'aimer seulement.

## V.

Du reste on ne doit pas s'attendre  
 Que nous nous arrestios à vouloir éclaircir  
 Comme il faut declarer une passion tendre;  
 On auroit plus de peine à n'y pas reüssir,  
 Qu'on n'en auroit à s'y bien prendre.

Qu'en ce point donc chacun suive son pro-  
 pre sens,

Assuré par l'Amour luy-mesme,

Qu'il est bien mal-aisé de dire que l'on  
 aime,

Et de le dire à contretemps.

## VI.

Si l'aveu qu'un Amant aura fait de sa  
 flâme,

Fâche, ou semble fâcher sa Dame,

Qu'il témoigne en avoir une extrême dou-  
 leur,

Mais qu'on sez ame il la modere,

Comme il doit juger qu'en son cœur

Elle modere sa colere.

## VII.

Ce n'est pas toutefois qu'il faille que l'A-  
 mant

Ait

Ait si peu de chagrin du courroux de sa  
Belle,

Qu'il se montre insensible à ce qui vien-  
dra d'elle,

Soit fierté, soit déguisement.

Se vouloir appliquer à faire une con-  
quête,

Et garder toute sa froideur,

C'est avoir bien plustost un dessein dans  
la teste,

Qu'une passion dans le cœur.

VIII.

Qu'il luy témoigne donc qu'il se fait un  
suplice

De sa moindre froideur, de son moindre  
caprice,

Et qu'il craint sa colere à l'égard du  
trépas,

Mais que quelquefois il agisse  
Comme s'il ne la craignoit pas.

C'est une maxime éternelle,

Que si jamais il ne fait rien

Pour se mettre mal avec elle,

Jamais il ne s'y mettra bien.

IX.

Mais de tout ce qu'il pourra faire,

S'il veut apprendre à bien juger,

Qu'il consulte les yeux qui se font bon  
gager, C'est

*IX* Extraordinaire

C'est dans les yeux de la Bergere  
Qu'on connoist l'Heure du Berger.  
C'est là qu'on peut sçavoir comme il faut  
qu'on profite

Des bons mouvemens qu'elle aura ;  
L'Heure en chiffres d'amour dans ses  
yeux est écrite ,  
Et qui sçait bien lire, lira.

X.

Que si par une ardeur discrete  
On vient à conquérir un Cœur,  
Et que par une heureuse & dernière dé-  
faite

On ait en habile vainqueur  
Rendu sa victoire complete ;  
Que sans se relâcher de sa première ar-  
deur ,  
On se fasse toujours un souverain bon-  
heur

De la conquête qu'on a faite.  
Un Ennemy qu'on a réduit,  
Donne sans doute de la gloire ;  
Mais en vain on remporte une illustre  
victoire,  
Si par sa negligence on en corrompt le  
fruit.

XI.

Quelque bien qu'on puisse estre avecque sa  
Maistresse, Nous

*Nous voulons que l'on garde un certain  
procedé*

*Plein de soin, de délicatesse,*

*Où toujours avec la cendresse*

*Le respect soit accommodé.*

*C'est par là qu'un Amant dans le cœur  
s'insinue,*

*Et s'est aussi par là qu'il faut qu'il con-  
tinué,*

*S'il ne veut que bienstost on cesse de l'ai-  
mer.*

*Vent - on d'un bel Objet entretenir la  
flamé ?*

*Il faut la nourrir dans son ame*

*Par les mesmes moyens qui sçeuvent l'al-  
lumer.*

XII.

*Aussi pour exciter tout le monde à bien  
faire,*

*Nous desavouons hautement*

*Toute espece d'attachemens*

*Qui n'aura point ce caractère.*

*Lors que la Maistrresse & l'Amant*

*Tombent dans le relâchement*

*D'une honteuse nonchalance,*

*Ou que le seul emportement*

*A formé leur intelligence,*

*Alors pour parler proprement*

De

*Du commerce qu'ils ont ensemble ,  
Ce n'est plus en effet l'Amour qui les  
assemble ,  
Ce n'est qu'un fol amusement.*

## XIII.

*S'il faut qu'un Demeuré survienne,  
Comme il ne manquera jamais,  
Que toujours l'Amant se souviene  
De chercher le premier à refaire sa paix.  
On peut ou par dépit , ou par délica-  
tesse ,  
Contre les autres Gens tenir jusqu'à la  
mort ;  
Mais il faut contre sa Maîtresse  
Croire toujours que l'on a tort.*

## XIV.

*Souvent pour réchauffer une ardeur lan-  
guissante,  
Un peu d'absence fait grand bien ;  
Mais lors qu'elle est trop longue , ou de-  
vient trop fréquente,  
Le remède alors ne vaut rien.  
Enfin pour dire d'avantage ,  
Il est dangereux d'estre absent,  
Car il est plus d'un cœur volage ,  
Qui pareil au miroir , ne conserve l'i-  
mage  
Que tant que l'Objet est présent.*

## XV.

XV.

Comme souvent la jalousie  
Trouble de nos Sujets la Paix & le bonheur,

Et que nous n'avons rien qui nous soit  
plus à cœur,

Que de bien assurer la douceur de leur  
vie,

Nous leur recommandons à tous  
D'éviter, s'il se peut de devenir jaloux.

C'est tout ce que nous pouvons dire,  
Car enfin là - dessus que pouvoir or-  
donner,

Si loin d'avoir quelque chose à prescrire,  
Nous ne savons pas même un conseil à  
donner ?

XVI.

Si quelqu'un bien traité des Belles  
Fait des faveurs qu'il obtient d'elles  
Un trophée à sa vanité,

Qu'il soit par tout si maltraité,

Qu'il ne trouve que des cruelles.

Publier les bienfaits qu'on reçoit de quel-  
qu'un,

C'est, suivant l'usage commun,

De la reconnaissance une marque tres-  
claire ;

En amour, c'est une autre affaire.

On

*On la fait mieux paroistre à les dissimuler.*

*Enfin l'ingratitude est ailleurs à se taire,*

*En amour elle est à parler.*

## XVII.

*Ceux qui joüant la Comédie  
Sous le personnage d'Amans,  
En tous lieux content des tourmens  
Qu'ils n'ont ressentis de leur vie,  
Ont encouru par là nostre courroux entier,*

*Et nous voulons qu'en conséquence  
Tous nos Sujets qui sont en France  
Leur courent sus sans nul quartier.*

## XVIII.

*Les Graces, ces Filles charmantes,  
S'estant plaintes à nous que depuis deux  
mille ans*

*Les Poëtés & les Amans  
En font d'éternelles Suivantes :  
Nous, considerant meürement  
Que sans elles rien ne peut plaire,  
Et que nous ne regnons que par leur ministère,*

*Nous défendons expressément  
A tout Poëte, à tout Amant,  
De les traiter jamais d'une telle maniere,*

Ed

*Et voulons que dorenavant,  
Au lieu de demeurer derriere,  
Elles passent toũ ours devant.*

XIX.

*Nous voulons que ces Ordonnances,  
Reglemens, Statuts, & Défences,  
S'observent desormais dans l'Empire  
François,*

*Comme d'inviolables Loix,  
Sans qu'on puisse aller au contraire;  
Car tel est nostre bon plaisir.*

*Que si quelqu'un trop temeraire  
Contrevient à nostre desir,  
Pour voir son audace suivie*

*Du plus grand chastiment qui puisse estre  
exprimé,*

*Qu'il soit Amant toute sa vie,  
Et qu'il ne soit jamais aimé.*





## F I C T I O N

SVR L'ORIGINE DE  
*l'Horloge de Sable, traitée*  
*par métamorphose.*

A MADEMOISELLE \*\*\*

**S**UR les bords de la Mer Egée, assez proche de la Ville d'Athenes qui estoit alors, troublée de factions populaires, Plammette, jeune Seigneur d'un grand mérite, & d'un génie aussi subtil qu'il en fut jamais, s'estoit fait une paisible retraite d'une Maison de Campagne, où l'étude des merveilles de la Nation faisoit sa principale occupation. Lors qu'il y pensoit le moins, une affaire de la dernière importance le tira de son cher Desert, & l'obligea d'aller à Athenes. Comme tout Solitaire qu'il estoit il n'avoit rien de sauvage, & qu'au contraire il estoit civil & commode, il vescu à la Ville comme y doit vivre un galant Homme; & quand ses affaires luy en donnoient

donnoient le loisir, il voybit tout ce qui meritoit d'estre veu. Il y avoit alors à Athenes deux Nimphes qui effaçoient toutes les autres. Leur esprit respondoit à leur beauté, elles avoient un extrême brillant, & une merveilleuse délicatesse, & cependant elles estoient si sinteres, qu'on voyoit, pour ainsi dire, tout ce qui se passoit dans leur cœur: mais ce qui estoit extraordinairement surprenant & un véritable prodige, c'est qu'elles se ressembloient si parfaitement de traits, de teint, de taille, de manieres, d'esprit & d'humeur, que les Siecles passés n'ont jamais vu, ny la Posterité ne verra peut-estre jamais, une ressemblance si achevée. L'une s'appelloit Lampose, & l'autre Phanerie. Psammeter les vuid pour la premiere fois toutes deux ensemble. Il fut surpris & charmé, & il les aimâ dès ce moment autant que l'on peut aimer, mais également, & sans plus de penchant pour l'une que pour l'autre. Il leur témoigna sa passion avec les mesmes ardeurs, & leur rendit les mesmes services & les mesmes assiduez. Les Nimphes de

de leur costé eurent pour luy toute l'estime qu'il pouvoit desirer , & il fut assez heureux pour s'appercevoir dans la suite , que cette estime estoit quelque chose de plus fort que ce qu'on sent pour les Gens qu'on ne fait simplement qu'estimer. Un jour qu'il vouloit entretenir Lamprose de son amour , elle l'interrompit en luy reprochant qu'il en contoit tout autant à Phanerie. Estant vertueux & sincère , il n'eut garde de le nier. Je ne prétens, luy dit-il en vous aimant l'une & l'autre ; que l'honneur de vous servir , & cependant j'atteste les Dieux qu'il n'y eut jamais d'amour ny plus ardent , ny plus tendre que le mien. Je ne voy entre vous aucune raison de préférence ; mais tout ce que je voy m'entraîne nécessairement vers toutes deux , & je sens bien que j'y seray éternellement & également attaché , & que je ne seray jamais à pas une autre. A bien considerer les choses poursuivit-il , ce n'est point un partage. C'est n'aimer qu'un mesme objet. Ainsi ne condamnez point un procédé , qui par une merveille aussi étrange

étrange que vostre parfaite ressemblance, est en moy tout à la fois un effort d'amour, d'équité & de raison, & apres tout un decret inviolable des Dieux immortels. Lamprose ne répondit à ce discours de Psammette que par quelques soupirs. Quelque temps apres Phanerie luy ayant fait le mesme reproche, il luy fit aussi le mesme aveu. La jalousie augmentoit cependant au cœur de nos Belles, & un jout qu'ils estoient tous trois ensemble, & que Psammette agissoit avec la mesme égalité; mais Psammette, luy dit, Phanerie, vous voyez que l'une & l'autre nous ne manquons pas d'Amans, qui nonobstant cette ressemblance d'ot vous prétendez faire valoir vos raisons, s'attachent seulement à l'une de nous sans qu'ils s'adressent jamais à l'autre. Ce que vous me dites, répondit Psammette, n'a rien qui détruise mes raisons; au contraire c'est ce qui me justifie entièrement. La détermination de ces Amans vous fait autant d'injure que mon égalité vous rend de justice. Ils vous distinguent parce qu'ils ne voyent en l'une ou en l'autre

l'autre, qu'une partie de vos grandes qualitez, & qu'elles ne font impression sur eux qu'à leur maniere, c'est à dire très imparfaitement. Il y en a beaucoup qui leur échapent; ainsi vous devez croire que ce qu'ils reconnoissent en l'une, ils le trouvent à dire en l'autre; mais s'ils voyoient toutes vos perfections comme je les voy, il faudroit de nécessité qu'ils fissent tout ce que j'y fais. Ces trois Illustres Personnes estoient de belles & de grandes Amés qui agissoient de bonne foy, & qui se rendoient sans peine à la raison, ce qui fit que la fidelle égalité de Psammette ne fut plus contredite, & que les Nimphes s'y accoûtumèrent. De cette sorte ils vivoient assez heureux dans une intelligence qui leur faisoit goûter une partie des plus solides plaisirs de l'amour, sans en ressentir jamais les chagrins, lors que le Peuple d'Athenes se vit malheureusement partagé en deux factions, auxquelles toutes les autres s'estoient réunies. La Maison de Lamprose estoit dans l'une, & celle de Phanerie dans l'autre. Il arriva que la première de ces

ces Factions emporta le dessus en peu de temps. Que croyez-vous que fit Psammette dans une si embarrassante occasion ? Une chose qui vous surprendra sans-doute. Il ne hesita pas un moment à se précipiter, pour ainsi dire, vers Phanerie, & à luy tenir compagnie tres fidelle. Lamprose en fut touchée, & ne put s'empescher de luy en témoigner du dépit. Psammette avec son ingénuité ordinaire, luy donna encor, ou du moins prétendit luy donner de bonnes raisons. Vous sçavez, luy dit il, que les Loix de Solon defendent absolument de demeurer neutre, & nous obligent indispensablement à prendre party dans de pareilles occasions. Ce que je fais n'en est pourtant qu'une simple demonstration, mon cœur est toujours également à vous deux, & vous voyez mesme que pour ce qui est de vous, je ne vous pers jamais de veües; ie ne donne ma presence & mes soins apparens à Phanerie plutôt qu'à vous, que par ce qu'elle est auourd huy dans l'abatement & dans l'affliction. Ce seul point d'inégalité qui est presentement

ment entre l'une & l'autre , & qui ne change rien de tout ce que vous estes par vous mesmes , est la raison de la mienne qui ne fait aussi aucun changement au dedans de moy ; & enfin ces soins extérieurs sont si peu de chose , que vostre gloire & vostre élévation vous en doivent consoler de reste. A ce compte là , répondit Lamprose , l'on ne pourroit donc esperer le retour de cette présence & de ses soins, que par une révolution qui me mettroit à la place de Phanerie , & elle à la mienne ? Cela pourroit bien estre , répondit-il , & je vous prie d'attendre au moins jusques-là à me condamner d'inconstance. La tendresse de nos Nymphes pour Psammette leur faisoit preferer son amour à tous les avantages de la fortune. C'est pourquoy ce discours donna de la crainte à Phanerie , & de l'esperance à Lamprose. L'effet suivit bien tost apres ; & comme la Faction humiliée vint à l'emporter à son tour sur celle qui avoit prévalu d'abord , & que ces révolutions arriverent ensuite plusieurs fois, Psammette fit toujourns compagnie à celle  
des

des deux qui se trouvoit dans le party inferieur. De tels changemens estant toujours l'effet de la constante égalité de Psammete , Lamprose & Phanerie luy rendirent justice , & témoignèrent d'estre satis-faites de luy sur ce point; mais ce qui leur tenoit au cœur estoit cette précipitation à faire retraite ; elle marquoit à leur sens de la dureté ; elles avoient , comme je vous l'ay dit , beaucoup de délicatesse, & elles étoient pour les longs Adieux. Psammete de son costé n'avoit pas peu de chagrin de celuy que cauçoit à de si cheres personnes , cette fatalité par laquelle il se sentoit entraîné dans ces sortes de rencontres. Le déplaisir qu'ils eurent des malheurs continuels de leur Patrie , les fit résoudre tous trois d'avoir recours aux Dieux , & de remettre leurs destinées entre leurs mains. Ils allerent pour cet effet à un petit Temple qui n'estoit pas éloigné , & qui comme beaucoup d'autres , mesme comme celuy de Delphes ; n'estoit en ce téps-là qu'une petite Hute de feüillée & de bois, consacrée aux Divinitez des lieux. Celuy-

B

cy estoit dedié à Minerve & aux Heures. Psammete, comme vous pouvez bien penser, y alla de compagnie avec celle des deux Nymphes qui n'estoit pas de la Faction dominante. Ils firent leurs prieres avec ardeur & voycy comme il plût aux Déeses d'en disposer. Psammete fut insensiblement changé en Sable, & les deux Nymphes en deux Urnes de Cristal, chacun retenant ainsi quelques unes des qualitez qu'ils avoient eües pendant leur vie. Le petit Temple mesme doucement détaché & réduit à une juste proportion, fut abandonné à ces Illustres métamorphosez en recompense de leur vertu & de leur pieté, celle des Athéniens en ayant déjà préparé un plus solide à nos Déeses, lesquelles pour avoir fait ce don, ne laissent pas d'y présider encor, puis que les Heures y rendent leurs Oracles à l'honneur de la Sagesse & de la Science. Cette vicissitude à laquelle nostre Héros & nos Heroïnes avoient esté sujets, sembla à ces mesmes Déeses quelque chose de si rare, qu'elles ne voulurent point la faire cesser: mais fai-

sant

font réflexion sur le déplaisir de Lamprose & de Phanerie au sujet du trop prompt départ de Psammète, elles luy reglerent un temps certain pour faire ses Adieux. L'utilité qui revient de la connoissance de cet espace de temps, est le prix dont ils reconnoissent celui de qui la main favorable & officieuse, se porte à les consoler tous trois par de reciproques retours; & quoy qu'il arrive quelquefois que l'une des Nymphes possède longtemps Psammète, il est toujours vray qu'un revers qui ne manque pas d'arriver donne le mesme avantage à l'autre. De sorte que tout bien compensé, il se trouve que les équitantes Déeses ont eu soin de maintenir l'égalité que Psammète avoit si fidelement observée. Je souhaite, Mademoiselle, que ceite Fable puisse vous plaire, que s'il vous restoit quelque scrupule sur la bonté des raisons de Psammète, fongez s'il vous plait à cet Illustre Amant qui s'est enfin acquis un droit legitime sur vostre cœur, & rendez grâces au Ciel de ce qu'avec tant de perfections il ne vous a point donné de semblable, &c.

Cette Fable est de Monsieur Gardien, Secrétaire du Roy. Monsieur le Marquis de Vienne du Comté de Tonnerre, a fait le premier des deux Sonnets qui la suivent. L'autre est de l'Hermite de Sinceny. proche Chauny.

## SONNET.

**M**Algré mes vœux & mes sermens,  
Iris, je suis prest à me rendre ;  
Amarillis veut entreprendre  
De voler un de vos Amans.

Sur mon cœur dans quelques momens  
Vous n'avez plus droit de prétendre :  
Sans vous il ne peut se défendre  
Contre des appas si charmans.

En vain pour vous estre fidelle  
Il tâche à résister contr'elle  
Toute la constance s'abat ,

Mais si pour soutenir sa gloire  
Vous vous meslez dans le combat ,  
Je vous répons de la victoire.

SUR

SUR L'INDIFERENCE.

S O N N E T.

**T**out m'est indiférent, rien ne me  
touche plus,  
I'adorois autrefois les beautez de Silvie,  
Bacchus me sçeut oster cette amoureuse  
envie,  
Mais je suis maintenant & l'Amour &  
Bacchus.

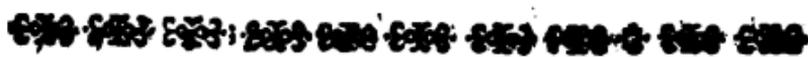
  
Je trouve dans les Vers un langage con-  
fus,  
La Dance me déplaist, la Musique  
m'ennuye,  
La Chasse est un travail incammode à ma  
vie,  
Et le Cours ny le Jeu ne me sont pas  
connus.

  
De mon sort, cher Damon, voy les di-  
vers caprices.  
Qui ne me laisse plus icy bas de delices;  
La seule Indiference a droit de me char-  
mer.

*Mais que dis-je ? ô l'état & bizarre & pénible !*

*Je ne puis pas pour elle estre mesme sensible ,*

*S'il faut pour elle encor me résoudre d'aimer.*



## F E S T E G A L A N T E.

*A Rheims.*

**J**E n'eus pas plûtoſt reçu voſtre dernier Extraordinaire, que j'allay rendre une viſite à Madame de .... Apres les premiers complimens je luy preſentay voſtre Livre. Elle l'ouvrit, & tomba ſur la Feſte galante que vous propoſez. Le deſſein luy en plut. Elle témoigne meſme qu'elle vouloit y travailler ; ſi bien que le lendemain retournant chez elle, elle me lut ce qu'elle avoit écrit ſur cette matiere. J'obtins d'elle la permission d'emporter ſon Papier, & d'en tranſcrire ce qui ſuit. Tandis

Tandis que tout le monde estoit attentif à ce que la Renommée publioit touchant les derniers Exploits de nostre Invincible Monarque, l'Amour s'affligeoit de ce qu'on n'en devoit pas esperer si-tost la Paix. Il la vit pourtant quelque temps apres, lors qu'une lumiere fut assez forte pour penetrer son bandeau. Il voulut sçavoir d'où parloit cette lumiere. Il leva ce voile qui luy cache les yeux, & reconnut la Paix. Aussi tost transporté de joye il vola vers elle. Il l'aborda au milieu des acclamations publiques. & en suite il la conduisit dans un Palais enchanté. N'en doutez point, luy dit-il, je n'ay pas moins de joye de vostre arrivée, que les Mortels en peuvent avoir. Si vous l'agréez, je signaleray le plaisir que j'en ressens par une Feste où j'inviteray toutes les Divinitez. La Paix ayant témoigné y consentir, l'Amour ordonna à des Zéphirs d'aller prier les Dieux de se trouver aux divertissemens qu'il préparoit, & employa le reste de sa suite tant à ajoûter, de nouveaux ornemens à son Palais, & à le rendre pompeux & brillant

qu'à accommoder un Festin propre & magnifique. Les Zéphirs s'estant acquitez des ordres qu'ils avoient receus, assurerent l'Amour que pas-une des Divinitez ne manqueroit à se rendre à la Feste, à l'exception de Mars & de la Gloire. Ils disoient que la Gloire s'en defandoit sur ce qu'elle n'abandonne point LOUIS LE GRAND, & que Mars s'estant retiré avec la Discorde dans le Palais de l'Envie, estoit résolu à n'en point sortir. Ce Dieu de la Guerre, ajoutèrent les Zéphirs, est tellement chagrin de ce que son règne se passe, qu'il n'est plus capable que d'estre un Trouble-feste. L'Amour content de n'avoir rien à desirer davantage, se disposa à recevoir les Dieux autant bien qu'il luy seroit possible. Dès qu'ils furent arrivez, il commanda qu'on servist sur Table de l'Ambrosie déguisée de plusieurs manieres. Tout y estoit régulier. Il n'y avoit qu'une chose où l'Amour ne démentir point son caractere, & montra que comme un Enfant il luy échape toujours de badiner. Il s'estoit plu à donner à Jupiter & à Junon des Fau-

teüils.

teüils de couleur de Prince ; à Cybele , un de feüille-morte ; à Saturne, un de couleur de Ciel , à la Paix , un de couleur d'Olive. Plutus estoit le seul qui en avoit un de drap d'or. Ceres en avoit un de couleur de paille ; Neptune un de couleur perse ; la Fortune un de couleur de gorge de Pigeon. Le blanc estoit pour la Vertu , le bigarré pour Mercure ; Bacchus avoit le rouge ; Pluton & Proserpine le noir ; Vulcain le jaune ; Apollon une couleur tirât sur l'or pâle ; Pan & Diane la couleur de bois ; Vénus le gris de perle ; Momus un Broccard de la couleur de son Bonnet , c'est à dire de couleur verte , & l'Amour s'estoit reservé la couleur de chair. Quât au Dieu Termes il estoit debout à l'extrémité de la Table , & Silene avoit sa place au Buffet. Aussitost qu'on fut assis , Momus remarqua que Mars estoit absent. Il nous manque aujourd'huy , disoit-il , un Rodomont qui n'a rien que de fier , & qui est ennemy de la joye. Jupiter voyant que Vulcain vouloit encherir sur ce que Momus avançoit , & que cela iroit trop loin , prit le party de Mars ,

B. v.

& s'ôtant qu'on ne pouvoit trop estimer un Dieu qui avoit rendu LOUIS LE GRAND si glorieux, puis que la Fortune elle-mesme avoueroit qu'elle n'a eu aucune part aux Actions de ce Héros, & que tout estoit dû à ses belles qualitez. Jupiter ajoûtoit à cela, que comme il ne se faisoit pas toujours connoître aux Hommes par son Tonnerre, ainsi ce Conquérant qui est né pour la Paix aussi bien que pour la Guerre, se signaleroit autant à l'avenir par sa clemence, que jusqu'à présent il s'estoit signalé par sa valeur; & puis montrant que l'Aigle Imperiale, dans l'impossibilité de nuire elle seule aux Lys, seroit bien-tost contrainte de recevoir la Paix, il adressoit ces Vers au Roy.

*Illustre Conquérant, dont la brillante  
gloire*

*A des plus grands Héros effacé la mé-  
moire,*

*Cette charmante Paix qu'on reçoit de sa  
main,*

*Deformais te rendra l'amour du Genre  
humain.*

*Malgré*

*du Mercure Galant.* 35

*Malgré les vains efforts d'un impuissant  
Empire.*

*C'est peu qu'il soit encor l'ennemy de tes  
Lys ;*

*Que peut-il , si son Aigle , & sa foudre,  
& son ire,*

*Manquent d'un Jupiter , ou plutôt d'un  
LOVIS ?*

Toute l'Assemblée s'étendit ensuite sur l'Eloge du Roy , jusqu'à ce qu'on deservit l'Ambroisie , & que la Paix vuida les fruits de sa Corne d'abondance. Chaque Dieu en prit sa part, & Jupiter se récria qu'il y avoit lieu de dire qu'ils estoient obligez à ce grand Monarque, de ce qu'eux mesmes goûtoient les fruits de la Paix , & que désormais le Ciel & la Terre tiendroient de luy leur félicité. Quelque-temps apres les Dieux se leverent de table, & passerent dans un Salon où les Muses qui y avoient esté conduites par Apollon , donnerent un Concert d'Instrumens qui fut trouvé admirable. L'Echo s'estant multiplié en mille endroits du Palais , contribuoit à rendre le Concert plus beau & plus divin.

Apollon

Apollon se distinguoit par la douce harmonie de son Luth. Enfin les Dieux tombèrent d'accord qu'ils n'avoient jamais rien entendu de si mélodieux. Apollon peu satisfait de ce premier divertissement, voulut encor donner celui de la danse à l'Assemblée. Il se mit à la teste des Muses, & selon sa coutume il dansa avec elles en rond, c'est à dire qu'il commença les Branles au son du Flageolet, du Hautbois, de la Flute douce, & de la Flute douce; & de la Musette, dont jouoient Pan, les Sylvains, & les Faunes. Lors que les Branles furent finis, les Zéphirs originaires d'Espagne, danserent la Sarabande avec une grace sans égale. Au divertissement de la Danse succeda un Opéra, qui avoit pour sujet l'Union des Titans contre le Ciel; mais l'Amour avoit changé la fin de cette Fable, car les Titans assurés de leur perte, y demandoient grace à Jupiter, & l'obtenoient. C'estoit afin  
que

que l'application en fust plus juste aux Puissances de l'Europe liguées contre la France, lesquelles reconnoissant que si la Guerre continuoit, leur ruine seroit certaine, se trouvant heureuses de recevoir la Paix des mains de LOUIS LE GRAND. La Simphonie de cet Opéra ne pouvoit estre que surprenante, puis que des Sireines que Vénus avoit envoyées à son Fils, y chantoient; & que l'Amour estant de tout Pais, avoit à son service des Zéphirs de chaque endroit où l'on excelle à jouer de quelque Instrument; Car c'estoit un Zéphir Italien qui y jouoit de la Guitarre; un Espagnol, des Castagnetes; un Turc, de la Flute douce; un Allemand, de la Trompette; un Anglois, de la Viole; un Ecossois, de la Corne-muse; un Basque, du Tambour; un Suisse, du Fiffre; & un François, du Luth. Sur la fin de l'Opéra les Acteurs s'adresserent à la Paix, afin qu'elle rétablist le repos sur la Terre, & que ce repos devinst éternel.

Cette

Cette Piece qui durant la representation avoit eu des loüanges muetes par l'admiration qui paroit sur le visage des Dieux , s'en attira une infinité de leur bouche , puis qu'ils avoüerent tous d'une voix qu'on ne pouvoit mieux terminer une Feste aussi agreable. L'Opéra finy , ils retournerent chacun dans leur Empire , à la reserve de Saturne que l'Amour & la Paix retinrent , afin qu'ayant le temps à eux , ils regnassent plusieurs années icy bas.

Lors qu'à la troisiéme visite jeus remis entre les mains de la Dame le Papier qu'elle m'avoit presté , je luy dis que je ne doutois point qu'elle n'eust trouvé aisément l'origine de l'Horloge de Sable. Saturne , me répondit-elle , qui selon ma fiction , reste dans le Palais de l'Amour , m'a fait songer que c'estoit apparemment luy qui avoit inventé cette Horloge. Vous sçavez , ajouta-t-elle , que la Femme Cybelle a aimé Atis , & qu'Atis se montrant insensible aux attraits de cette Déesse , a esté métamorphosé en Pin. Comme le Temps reduit toutes choses

les

les en poudre , il est à croire que cet Arbre n'aura pas eu un autre sort que celui qu'eut Sangaride. L'Amour qu'Atys a senty pour cette Belle , aura esté de ces Amours qui ne s'éteignent jamais. Le feu de cet Amour aura causé un perpetuel mouvement à la poudre de cet Arbre, & n'aura pas moins agité le Sable avec laquelle elle aura esté meslée & confonduë. Saturne voyant ce Sable propre à remonter au lieu dont il seroit descendu , & luy estant de la dernière consequence que les momens soient reglez ; aura composé cette Horloge. Peut estre qu'il la pose sur sa teste afin qu'on remarque qu'il n'y a rien d'élevé que cette Horloge , & qu'on ce croit pas que Cybelle luy ait joué quelque mauvais tour : car j'ay de la peine à me persuader que c'est pour avoir incessamment l'Horloge en veüe , puis que ses yeux sont au dessous de son front. Il échapa encor d'autres plaisanteries que je ne vous rapporteray point , parce que je m'imagine que le mieux est de quitter la Fiction , & d'en venir à la

verité

40 · Extraordinaire  
verité qui est que je suis vo-  
stre, &c.

D E L A S A L L E,  
St de Lestang.

Ne jugez pas des Stances qui  
suiront par ce qui leur sert de  
commencement. Il est peu de Per-  
sonnes nouvellement sorties des  
Etudes, qui ayent des sentimens  
aussi bien reglez qu'on les trouvera  
dans cet Ouvrage. Il est du Fils  
d'un Maistre des Comptes de Pa-  
ris. Je ne vous dis rien des Vers.  
Je suis assure que vous serez satis-  
faite de leur netteté, & de leur  
force.

\*\*\*

## S T A N C E S

A MONSIEUR \*\*\*

**D** Amon, cher compagnon d'étude,  
Qu'un heureux choix fit mon amy,  
C'est

C'est donc aujourd'hui Saint Remy,  
Ce jour aux Ecoliers si rude ?  
Te souvient-il que l'An passé,  
Avec un regret insensé,  
Nous quittions les Champs & la Chasse ?  
Que nous nous faisons un tourment  
De retourner dans une Classe,  
Pour nous battre à coups d'Argument ?

  
Il faut jouer un autre Rôle ;  
Il faut chanter d'un autre ton,  
Quitter Aristote & Platon,  
Pour suivre l'épineux Barthele.  
Il faut sur un fatras de Loix,  
Dont Justinien a fait choix,  
Gesner ses yeux & sa pensée ;  
Et comme un Sénateur nouveau,  
D'une grande Robe plissée  
Balayer souvent le Barreau.

  
Nous avons quelque conjecture,  
Qu'un jour cette Robe au Palais  
Fatiguant la main d'un Laquais,  
Se garantira de l'ordure.  
Mais ce n'est qu'à vingt & sept ans  
Que nos desirs seront contents :  
Ce terme est long, je le confesse.  
Pour le rendre moins ennuyeux,

Occupons

42      *Extraordinaire*

Occupons nostre esprit sans cesse,  
Et travaillons à qui mieux-mieux.



Les plus grands plaisirs de nostre âge  
Deviennent enfin languissans,  
Lors que nous en saoulons nos sens  
Par un continuel usage.  
Estre tous les jours faineans,  
Ne rechercher que du bon temps,  
C'est rechercher l'inquietude ;  
Et nous goustons mieux le plaisir,  
Quand deux ou trois heures d'étude  
En ont engendré le desir.



D'un enragé Sardanapale  
Les plus voluptueux transports,  
Ne produisent que des remords  
Qui rongent une Ame brutale.  
Ce sont autant d'affreux Vautours,  
Qui d'un cœur renaissant toujours  
Se font une seconde proie ;  
Au lieu qu'un travail vigoureux  
Produit une solide joye  
Dans le fonds d'un cœur généreux.



Plus nous écoutons la paresse,  
Et plus nous voulons l'écouter ;  
Rien n'est si fort à redouter

Que

*Que les faux jours de la mollesse,  
Damon, ce grand vice abattu,  
Suivons les pas de la Vertu,  
Et prenons-la pour nostre guide.  
Ménageons le temps desarmois;  
De mesme qu'un torrent rapide,  
Il coule, & ne revient jamais.*

*J'adjôte à ces Stances, un Madrigal sur une matiere qui vous surprendra. On a trouvé en Allemagne certains Navets extraordinaires qui avoient la forme de Filles. Vous avez pû en entendre parler, puis que le Journal des Scavans nous en a donné la figure. C'est là-dessus qu'on a fait ces Vers.*

## MADRIGAL.

**U**N Astre propice aux Amans  
A versé sur la terre une douce influence.

*Loüé soit Dieu de l'abondance.*

*Les Filles naissent dans les Champs.*

*Aprenez, Beutez orgueilleuses,*

*Qu'enfin*

Qu'enfin vous devenez plus communes  
que nous.

Ne faites plus les précieuxes,  
Nous avons des Navets qui sont faits  
comme vous.

La Lorraine Espagnolette vous  
est connue, & ce que vous avez  
déjà veu d'elle, vous a deu appren-  
dre qu'elle se divertit aux Enig-  
mes, qu'on ne manque point tous  
les Mois de luy envoyer à Madrid.  
Vous voulez bien qu'en considéra-  
tion de la distance des lieux, je re-  
prenne en sa faveur une matiere  
que le dernier Extraordinaire a  
épuisée.

Madrid

*Madrid 6. Octobre 1678.*

Sur le sens des Enigmes du Mercure  
du Mois d'Aoust, receuës à Madrid  
le dernier jour de Septembre.

**S***I l'on en croit le sentiment  
De la Lorraine Espagnolete,  
L'on trouvera qu'assurément  
L'une est l'Horloge, & l'autre l'Epinete,  
Et voicy son raisonnement.*

*L'Epinete a le corps de bizarre figure ;  
Mais quels que soient ses ornemens  
divers,  
Elle plaist moins par sa parure,  
Qu'elle ne fait par ses concerts,  
Tout ce que l'on appelle ame & langue  
chez elle,  
N'est pas le mesme que dans nous ;  
Ses cordes sont d'acier jusqu'à la chante-  
relle,  
C'est ce metal qui fait ses charmes les  
plus doux ;  
Mais sans la plume, l'Epinete  
Deviendroit aussitost muete.*

*L'Hor*



L'Horloge nuit & jour travaille assidûment,

Et bien plus régulièrement

Que le meilleur Ouvrier ne sçanroit jamais faire ;

Mais une Aiguille est nécessaire

Pour ménager son mouvement,

L'Aiguille le regle, & sans elle

Qui luy sert de femelle,

Elle travailleroit fort inutilement.

On a soin de monter l'Horloge,

Quand elle est chez les Grands, ou bien dans un Couvent ;

Mais lors que le Bourgeois la loge,

Elle est sujette à reposer souvent.

Sur la Lettre en chiffre du second  
Extraordinaire, à son Auteur.

**M**A foy, Monsieur, tous vos  
Lois

Qui valent tant en France,

N'ont point de cours en ce País ;

Malgré leur faux brillant, & leur belle  
apparence,

Mes yeux n'en sont point éblouis.

J'ay

~~de la~~  
 J'ay d'abord reconnu sans peine  
 Leur aloy, leur peu de valeur,  
 Et c'est à leur fausse lueur  
 Que la Clef m'a paru certaine.  
 L'E c'est la Clef, le Loinis d'or est nul,  
 Le Tambour est un V, les S, sont des Ro-  
 ses,  
 Et suivant mon juste calcul,  
 Les figures de tant de choses  
 Ne peuvent rien signifier,  
 Que ce que l'on va voir au bas de ce pa-  
 pier.

Les Nulles qui sont au devant de  
 chaque E, empêcheront de me décou-  
 vrir.

Mais ce Défy n'a pas eu lieu pour  
 LA LORRAINE ESPAGNOLETE.

Je vous envoie plusieurs Expli-  
 cations sur les Enigmes du Mois  
 d'Octobre; qui estoient le Cœur &  
 la Nefle. Beaucoup de Personnes  
 ont expliqué celle du Cœur sur l'A-  
 mour.

I.

**V**ous avez beau l'enveloper,  
 Je découvre l'Amour au travers du  
 nuage.

Quand

Quand on a comme moy vescu dans l'es-  
clavage,  
On n'est que trop certain de ne s'y pas  
tromper.

L'amour que Berize a fait naistre,  
Par des coups si pesans a trouble mon  
repos,  
Que mon cœur accablé ne sçauroit mécon-  
naistre  
Le cruel auteur de ses maux.

Vous le peignez si bien, qu'on ne peut s'y  
méprendre;  
On le prend rarement, sans s'en laisser  
surprendre.  
C'est un capricieux qui rit de tous nos  
soins,  
Qui bien souvent se fait longtemps at-  
tendre,  
Et qui vient quelquefois lors qu'on y son-  
ge moins.

Il a toujours de grands besoins,  
Rien ne suffit à ses desirs avides,  
Il fuit le jour, & les témoins;  
Des espoirs mal fondez, ou des soupçons  
timides,

Le

Le rendent temeraire & tremblant tour-à  
tour,

Mais pourquoy faire icy ce détail inutile?

Helas, est-il si difficile

De connoistre l'Amour ?

M. BROSSARD, Conseiller au  
Présidial de Bourg en Bresse.

PL

**L**E fidelle Berger, l'esprit en desur-  
roy,

Ne pouvoit contenter une jeune Bergère,

Qui badinant sur la Fougere,

Luy demandoit le nom de vostre Esclave  
Roy.

Il en rougissoit de colere,

Quand la Belle d'un ton humblein

Luy dit : peut-estre que demain

Vous pourrez mieux me satisfaire.

Cependant songez-y dans vostre sérieux,

Et ne demeurez pas en si noble carriere.

Ah, reprit le Berger, je connois le

Compere;

Q. d'Octobre.

C

V

50            *Extraordinaire*

*Belise, vous estes sa Mere,  
C'est l'Amour, je le vois qui paroist  
dans vos yeux.*

III.

**D**E vostre Cœur si bien caché  
Je voudrois sçavoir le mystere;  
Je me trouve fort empesché  
Comment deviner cette affaire.  
Mais apres avoir bien cherché,  
Je vous diray sans vous déplaire,  
Quoy qu'il soit couvert & discret,  
Qu'enfin j'ay trouvé le secret  
De vostre Cœur.

*Les Reformateurs de Bretagne.*

IV.

**D**Ans cette Enigme surprenante,  
Malgré tes tours mystérieux,  
Comme dans les yeux d'Amarante,  
Amour, je te connois pour le plus grand  
des Dieux.

*TOURNEX, du Village de Goux.*

V.

**V**Ostre Cœur & le mien, charmante  
Celimene,

*Sont*

du  *Mercure Galant. 51*

Sont deux Cœurs , & cela me gésne :  
Mais malgré mon sort rigoureux,  
Et toute vostre résistance,  
L'ose esperer que ma constance  
N'en fera qu'un de tous les deux.

L'Amant de sa Cousine,  
d'Argentan.

V I.

**A** H que j'ay de plaisir dans une So-  
litude ,  
Où l'esprit dérangé de toute inquiétude ,  
S'attache à des Objets qui peuvent le  
charmer !  
Je reconnois l'Amour , sans sentir ses  
allarmes ;  
Et si dans mon Desert il vient porter ses  
charmes ,  
Tost ou tard , ma raison sçaura le desar-  
mer.

Le Solitaire de Pontoise.

V I I.

**L'**Amour , ce jeune Enfant , dont la  
mine effrontée  
Se cache dessous son bandeau ,  
Vint l'autre jour dans ce Hameau  
Sous une figure empruntée

C ij

Ce folastre avoit épuisé  
Mille & mille secrets pour ne le pas  
paroistre ;

Mais quoy qu'il fust bien déguisé,  
Avec un peu de peine on sçeut bien le con-  
noistre.

D'abord pourtant on se trompa,  
Chacun examina ce bizarre assemblage,  
Et chacun crût que c'estoit l'équipage  
De quelque Compagnon du Sorcier  
Agrippa,

A son ténébreux voile on trouvoit force  
brèches ;

Mais pour nous embarrasser mieux,  
Il n'avoit point alors de bandeaux sur les  
yeux,

Point d'arc, point de flambeau, de cas-  
quois, ny de fleches.

Cependant on vouloit sçavoir ce que  
c'estoit,

Chacun mettoit son esprit à la gesne.  
Et lors que d'un costé quelqu'une le taf-  
toit,

L'autre à le dévoiler mettoit toute sa  
peine.

La jeune Iris disoit, c'est quelque Ven-  
dangeur,

Qui vient icy pour nous surprendre.

*Climene*

Climene répondoit , gardons de nous mé-  
prendre ,

Je voy briller ses yeux d'une amoureuse  
ardeur ,

Sur nous il jette un regard tendre ,

Et quelqu'une a gagné son cœur.

Enfin l'Amour parla , l'Amour se fit  
entendre ,

Et cet Enfant aimable & doux

Nous dit prenez bien garde à vous ,

Souvent je prens ceux qui pensent me  
prendre.

Je suis né Roy des Cœurs , j'aime peu les  
Témoins ,

Mes Favoris font de tout un mystere ;

Quelque fois je ne couste guère ,

Et quelquefois aussi je couste bien des  
soins.

Je suis ce doux trompeur qui se glisse en  
vos âmes ,

Qui sçais vaincre vos cœurs par d'in-  
vincibles flames ,

Soûmets vos volontez par mes plus doux  
appas ,

Et triomphe de vous quand vous n'y pen-  
sez pas.

On ne peut mettre enfin de borne à mon  
Empire ,

*Et j'étens mon pouvoir sur tout ce qui respire.*

*Comme à ce qu'il disoit il donnoit, un beau tour,*

*On voulut pénétrer ses effets & ses causes,*

*Et consultant son cœur, bien mieux que toutes choses,*

*Chacun dit que c'estoit l'Amour.*

*Le Secrétaire des Vendangeuses  
de Coubevoye.*

VIII.

**M** *On Cœur a beau faire le brave,*

*Et se vanter qu'il est né Roy,*

*Il faut qu'il vive vostre Esclave,*

*Et qu'il subisse vostre loy.*

*Quoy que petit, il en vaut bien un autre,*

*Et merite bien d'estre pris.*

*Gardez-le donc, adorable Cloris,*

*Et le joignez avec le vostre.*

D'ABLOUVILLE.

IX.

**B** *Elle Iris, vous avez envie,*

*Que je déchiffre le vray sens*

*Des Enigmes, oüy, j'y consens.*

*Mais*

*Mais avant , rendez-moy la vie,  
Et finissant vostre rigueur,  
Recevez sans mépris ce Cœur  
Sur qui vous avez tout empire  
Entre nous que tout soit commun,  
Enfin qu'à l'avenir l'un pour l'autre dis-  
sôpire,  
Et que nos Cœurs unis ne fassent jamais  
qu'un.*

X.

**V***iens voir, Mome, d'as le Mercure  
Le Cœur en sa propre nature,  
Au vif il l'a représenté.  
Tu n'as pas besoin de fenestre,  
Et pour le voir & le connestre,  
Il ne faut pas à l'Homme entr'ouvrir le  
costé.*

RAULT, de Rouën.

XI.

**D***Ans une Enigme du Mercure  
J'ay trouvé par écrit un Cœur;  
Mais un Cœur de cette nature  
N'est guere au goust de mon ardent.  
Ah ! j'aimerois bien mieux, à le dire sans  
feinte.*

*Avoir trouvé le Cœur d'Aminte.*

FEUILLET, Avocat à Chartres.

## XII.

**A** Mens infortunez, que de peines  
cruelles

Tourmentent nuit & jour,

Pour quelque Cœur ingrat ennemy de  
l'Amour,

Venez-vous consoler des rigueurs de vos  
Belles,

Cette Enigme par son vray sens

Vous veut offrir un Cœur sensible à vos  
tourmens.

LE PETIT ASCAGNE

## XIII.

**L**E cœur de la Nette est tout dur,

Un chacun sçait qu'il se partage.

Le mien ne fut jamais volage,

Il ne vit que pour vous ; il est tendre ; il  
est pur.

Charmante Iris, si le vostre est de  
mesme,

Assemblons-les, nous ferons bien.

N'est-ce pas un plaisir extrême,

Quand deux Cœurs sont unis par un char-  
mant lien ?

L'Amant Fidele, d'Argentan.

XIV.

XIV.

**A** Moins que la Nefle & Sylvie  
N'amolissent leur dureté,  
Elles n'ont aucune bonté,  
Et n'excitent point nostre envie:  
Mais du moment que la Belle & ce fruit  
Ont quitté leur rudesse,  
Et pris de la tendresse,  
Ha, l'on voudroit les avoir jour & nuit.

FEUILLET, Avocat à Chartres.

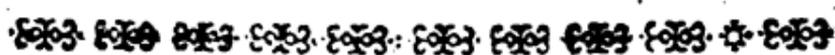
EXPLICATION DE  
l'Enigme en figure.

**D** Aphoné vers qui mon cœur a tou-  
jours du penchant,  
M'avoit assuré d'estre en ce Boccage  
sombre,  
Au temps que le Soleil seroit dans son  
couchant,  
Mais je n'y trouve que son Ombre.

BONNET, de Vaux.

Venise ne mérite pas moins de  
privilege que Madrid; & quoy  
que la Lettre que j'en ay reçeuë,  
traite encor de l'origine des Mou-

ches galantes ; je suis assuré que vous ne la pourrez lire qu'avec plaisir, puis que vous y trouverez la confirmation de ce que je vous ay dit, il y a quelques mois, à l'avantage d'une Illustre de vostre Sexe, qui est l'admiration de tous les Scavvans.



À Venise le 12. Sept. 1678.

**V**ous m'avez fait des Affaires au Senat. Les Partisans d'Espagne m'ont reconnu dans vostre Lettre Extraordinaire d'Avril. Ils se persuadent que je suis d'intelligence avec vous. & mes meilleurs Amis me conseillent de n'estre François qu'*in Pectore* ; Mais je ne peux me résoudre à prendre ce party, & puis que vous avez bien voulu me mettre au rang de ceux qui paroissent en public sous vos auspices, il est juste que je réponde à vos honnestetez, & que je satisfasse à la civilité & à la reconnoissance. Me voila en beau chemin, & je me trouve-  
rois

rois fort disposé à vous expliquer les sentimens que j'ay pour vous, si vostre modestie ne s'opposoit aux premieres pensées qui viennent sur un si agreable sujet. Je les supprime, Monsieur, puis que vous le souhaitez, & je passe à vostre Question galante. Pour entrer en matiere, je dis que Madame de Cleves me désole dans la confiance qu'elle fait au Prince de Cleves, de la forte passion qu'elle a pour le Duc de Nemours. En effet les suites d'une déclaration de cette nature ne peuvent estre que tres-dangereuses. Helena-Lucretia Cornara, Filie de l'illusterrissime Monsieur Cornaro, est de certe opinion; & l'a soutenüe dans une celebre Compagnie, avec tant d'esprit & de vivacité, qu'elle s'est fait admirer de tous ceux qui ont eu le plaisir de l'entendre. Cette scavante Fille est l'ornement de son Sexe, & la merveille de nostre Siecle. Elle parle cinq ou six Langues, comme si elles luy estoient naturelles, & l'Action qu'elle a faite depuis peu de jours à Padouë, doit convaincre les envieux, que les Eloges que je luy rends, sont infini

infiniment au dessous de ses belles connoissances. Vous pourrez luy faire justice, & convenir avec moy que cette Savante peut pretendre à un applaudissement universel, si vous voulez vous donner la peine d'examiner ce qu'elle a composé en Italien sur l'origine des Mouches Galantes. J'en ay fait une version Françoisise pour en faciliter l'intelligence aux Curieux.

L'origine des Mouches Galantes est si naturelle, qu'elle se peut prouver par l'Histoire, sans avoir recours aux Fables, & aux Fictions. Auguste étant entré en triomphe dans Rome apres la Bataille d'Actium & les Victoires qu'il remporta sur les Enfans de Pompée, voulût que le bonheur de ses Peuples fust la passion dominante. L'illustre Mecene son Favori appuya ces beaux sentimens, & ces grands Hommes y travaillerent avec tant d'application & de succès, qu'ils s'attirerent l'amour des Romains, & la vénération des Etrangers. Les Romains charmez des vertus d'Auguste, luy donnerent le titre de Pere de la Patrie.

Patrie. Ils appellerent Mécene leur  
Defenseur & leur' Protecteur ; & les  
Etrangers surpris des conquêtes du  
fameux Agrippa , Lieutenant des  
Armées d'Auguste , se soumirent à  
l'Empire Romain. Agrippa porta ses  
armes victorieuses aux extrémités de  
la terre , comme Anchise l'avoit  
prédit à Enée avant la fondation de  
Rome. Les Indiens se rendirent tri-  
butaires , & ils envoyerent des Am-  
bassadeurs à Rome avec des présens  
magnifiques. Auguste prit pour luy  
des Eléphants , & des Armes à l'In-  
dienne. Il donna des Perles & des  
Pierres précieuses à Livie, & Julie Fil-  
le d'Auguste , si recommandable sous  
le nom de Corinne dans les Amours  
du charmant Ovide , se contenta de  
quelques Bracelets extrêmement rares,  
de Parfums, & d'un Perroquet qui par-  
loit Indien , & qui faisoit mille bou-  
fonneries. Ce Perroquet mourut peu  
de jours apres l'arrivée des Ambassa-  
deurs. Julie en fut pénétrée de dou-  
leur ; & Ovide qui estoit tres-sensible  
à tout ce qui touchoit la Princesse , fit  
une

une Elegie sur la mort de son Perroquet, qui fut estimée de tous les beaux Esprits de Rome, & qui me paroist inimitable. Les Ambassadeurs des Indes crûrent consoler Julie de la perte qu'elle avoit faite, en luy presentant quelques Insectes semblables à des Mouches, que les Indiens appelloient *Mukas*. Les Romains les ont appelées depuis *Muscas* par corruption, & ce sont nos Mouches à present. Ces Insectes rendoient une odeur tres suave; & celuy qui servoit de Truchement aux Ambassadeurs, dit agreablement à Julie que les Beutez Indiennes s'en appliquoient au visage, pour relever la blancheur de leur teint. Julie ne pût se tenir de rire de cette nouveauté, qu'elle tourna en plaisanterie. Cependant elle résolut de se servir de ces Mouches galantes pour surprendre Ovide dans une visite qu'elle attendoit de luy. Ovide la trouva plus charmante en cet état qu'elle ne luy avoit jamais paru, soit qu'effectivement ces Mouches donnassent un nouvel éclat à Julie qui passoit pour la plus réguliere Beauté de la Cour.

Cour d'Auguste, soit qu'Ovide qui estoit naturellement volage, trouvast des charmes dans ce changement. Quoy qu'il en soit, Ovide dit cent jolies choses sur la malice de Julie. Julie se tira d'affaire avec un enjoüement qui enchantoit Ovide; & feignant qu'elle ne s'en rapportoit pas curieusement à ses yeux, quoy qu'ils fussent tres délicats; elle consulta son Miroir, qui luy fit avouer que cet agreable Cavalier estoit la sincerité mesme. Ovide poussa la galanterie plus loin, & ayant demandé à Julie si ces Mouches n'avoient point de vertu secreta, elle l'assura qu'elles estoient d'un prix inestimable pour leur odeur, Ovide voulut en juger, & s'approchant de Julie, il en fit une si douce expérience, qu'il tomba tout transporté de joye entre les bras de cette obligeante Princesse. Elle trouva l'aventure si singuliere, qu'elle engagea Ovide à faire une Métamorphose sur les Mouches galantes qui avoit donné lieu à ce qui venoit d'arriver. Il est à croire qu'Ovide qui rendoit tous les jours des hommages éclatans à Julie.

Julie, se surpassa luy-mesme pour faire ce qu'elle de siroit de luy. L'Histoire dit qu'il intitula cet Ouvrage, *la Déesse des Cœurs*, & qu'il le presenta à Julie. Julie le fit voir à Auguste, qui y remarqua quelques libertez qui choquoient ouvertement le respect qu'un Chevalier Romain devoit avoir pour la Fille d'un Empereur; ce qui fut cause qu'Auguste résolut d'exiler Ovide. Mécene fit tous les efforts pour appaiser l'Empereur, mais il demeura ferme dans sa résolution. Ovide eut ordre, avant son exil, de supprimer son dernier Ouvrage. Cependant on prétend qu'il en resta quelques Copies à Rome, qui firent connoître que Julie estoit la Déesse des Cœurs, & que les trois Graces qui l'accompagnoient estoient les trois Mouches dont Julie s'estoit servie. Le malheur des temps nous a ravy ce chef-d'œuvre d'Ovide, & l'espece des Mouches galantes de Julie s'est perduë avec leur odeur. On les contrefait présentement avec de petits morceaux de raffetas gommé, & les Dames s'en servent communément en France. Il

n'y

n'y a que les Courtisanes qui en portent à Venise , parce que nos coutumes sont différentes de celles des François , encor bien que nous suivions leurs inclinations , & que nous aimions leurs galanteries.

Voilà , Monsieur , ce que nôtre admirable Venitienne dit de l'origine des Mouches , & ses sentimens me paroissent très-judicieux. Vous voulez bien que je vous découvre les miens sur un œuf de Serpent trouvé en Provence, ou en Languedoc. On m'écrivit de Toulon le mois passé , que ces monosyllabes , *ou , pa , re , ma , ne , pa* , sont naturellement imprimez sur cet œuf mystérieux. Il y a quatre jours que je m'applique à y donner un sens, sans en avoir pû rencontrer aucun qui y revienne mieux que cette pensée.

*Soit que LOUIS LE GRAND ait la Paix  
ou la Guerre,*

*Il n'aura point d'égal sur terre.*

Vous la trouyerez renfermée dans ces paroles.

*Ovans, Pacificus, Regum  
Maximus, nesciet parem.*

La

La Minerve de Venise \* fait voir  
sa penetration dans une autre pensée,  
sur les caracteres de l'œuf. La voicy.

*Ovo patente , Rei magna negotiatores,  
Pacem*

*Ovanti Parisiorum Regi manifestabunt,  
Nec tendam Parisiis.*

Le lieu où l'œuf a esté trouvé peut  
rectifier les conjectures qu'elle en a ti-  
rées sur la Paix, puis que l'Olivier qui  
en est le symbole , vient communé-  
ment en Provence, ou en Languedoc.  
Je suis vostre tres, &c.

FREDINO.



## F I C T I O N

*SUR L'ORIGINE DE  
l'Horloge de Sable.*

**I**L n'y a personne à qui le nom d'A-  
strée soit connu , qui ne connoisse  
aussi le Berger Hilas , Berger aussi fa-  
meux par ses inconstances , que re-  
com.

\* *Hlena Lucretia Cornara.*

commandable par la vivacité de son esprit, & par la facilité qu'il avoit à dire les choses de bonne grace. Une Bergere de son voisinage, dont la main n'estoit pas destinée à porter la Houlette, entreprit de fixer son humeur volage. Sa beauté & son mérite en firent en peu de temps d'un Amant passionné un Epoux fidelle; mais sa fidelité ne dura que quelques jours. La possession de son bonheur luy devint bien tost insupportable, & le penchant qu'il avoit à l'inconstance luy fit trouver des charmes dans une autre Bergere, dont les inclinations avoient beaucoup de raport avec les siennes. Son humeur enjouée & coquette avoit surpris la tendresse du viel Berger Damon, qui l'avoit tirée de l'esclavage, & d'un nombre infiny de travaux, pour en faire la maistresse de son cœur. L'obligation qu'elle avoit de sa fortune à ce charitable Epoux ne la pût retenir dans son devoir. Elle fut plus sensible aux feux indiscrets d'un jeune Amant, qu'aux sages caresses d'un Mary retenu. Sa nouvelle passion luy fit mesme oublier de garder certaines  
mesures

mesures qu'un reste de bienſeance exigeoit d'elle. Ce ne furent plus que rendez-vous de part & d'autre , & le plus ſouvent dans la Cabane de l'Epoux qu'elle trahifſoit. Ainſi pendant qu'il gardoit ſes Moutons , un Loup plus cruel que ceux des Foreſts, ravifſoit je ne ſçay comment la plus chere de ſes Brebis. Ce commerce ne dura pas long-temps ſans que Damon en ſceust toutes les particularitez. On luy aprit que les viſites qu'Hilas rendoit à ſon Infidelle , eſtoient ſi frequentes & ſi reglées à certaine heure du jour, que les Bergers du voiſinage luy avoient donné le nom d'Horloge par raillerie. Il reſolut de ſ'en vanger, & pour cet effet il ſe rendit à la Cabane à l'heure qu'on pouvoit appeller fatalémēt l'heure du Berger, ſuivy de deux Dogues qui avoient ſouvent mis en pieces des Loups aſſez furieux. Son deſſein eſtoit de faire exercer leur rage ſur le Ravifſeur de ſa chere Brebis, & il les avoit animez à ſe jeter ſur le premier qu'ils reneontroient. On ne ſçauroit croire quelle fut la ſurpriſe de ces deux Amans qui s'eſtoient retirés

rez

rez dans un Cabinet, quand ils entendirent les menaces de Damon, & les abois effroyables de ses Chiens. Hilas se cacha dans une Armoire qui estoit dans ce Cabinet, & dans laquelle il trouva deux Phioles d'eau de senteur dont il avoit fait present depuis peu à sa Maistresse. Combien de fois, ne se croyant pas assez en assurance dans ce lieu parfumé, demanda-t-il aux Dieux d'estre réduit en état de pouvoir se renfermer dans l'une de ces deux Phioles? On dit que l'excès de la peur luy fit attirer toutes les bonnes odeurs qui estoient dedans, & que les Dieux favorables à sa priere métamorphoserent son Corps en un Sable delié, dont le mouvement est le symbole de son inconstance; qu'ils l'enfermerent comme il l'avoit souhaité dans une de ces Phioles, où sa crainte ne luy donnant presque point de repos, il tâche incessamment de passer de l'une à l'autre, s'imaginant y trouver plus de sûreté; que l'Armoire où il estoit luy sert encor de Prison; qu'il y a retenu le nom d'Horloge que les Voisins de Damon luy avoient donné auparavant,

vant, & que par ces éboulemens si fréquemment réitérez, il sert à faire connoître ceux du temps. Damon estant entré dans ce Cabinet, foûilla par tout, mais il ne trouva au lieu du Galant qu'il cherchoit, que cette petite Machine qu'il examina de pres. Il soupçonna la Metamorphose, mais il ne laissa pas de se contenter de la vengeance que les Dieux en avoient prise, & afin que le crime de son Infidelle ne demeurast pas impuny, il la condamna à faire passer d'heure en heure le Sable d'une de ces Phioles dans l'autre, & à continuer cet exercice jusqu'à son dernier soupir; ce qu'elle a fait avec une exactitude extrême. On voyoit quelquefois ce Sable qui servoit de regle à toutes ses actions, passer plus promptement qu'il ne devoit, afin d'estre touché d'une main qui luy avoit esté chere, & dans laquelle il s'arrestoit souvent tout court, pour avoir le plaisir d'en être agité d'une maniere agreable. A son exemple plusieurs se servent encor de cette petite Machine pour compasser le temps de leurs actions; & jamais

Amant

Amant qui attend l'heure du Berger, n'a estimé trop prompt l'écoulement de ce Sable autrefois animé ; ny son passage trop lent quand il a esté assez heureux pour avoir trouvé un moment si favorable.

*Je vous ay fait voir dans ma troisième Lettre Extraordinaire la Defense de la Belle qu'un Vieillard vouloit abandonner apres l'avoir épousée , parce qu'il s'estoit apperceu que les beaux cheveux qui l'avoient charmé , n'estoient point à elle. On a répondu pour le Vieillard, comme je vous avois dit qu'on s'y préparoit , & voicy de quelle maniere on défend sa Cause.*

## POUR LE MARY.

**S**I le crime de faux a toujours esté en horreur parmy les Hommes, & si les Plagiaires & les Trompeurs ont esté punis de tout temps fort severement, à plus forte raison doit-on condamner

damner la mauvaise foy de cette Femme, qui dans le commerce le plus important de la vie, & dans le Contract le plus saint, au lieu d'une parfaite sincerité, n'apporte que l'artifice & la dissimulation. Qui l'eust pensé qu'un front si doux, & un visage si modeste, eussent soustenu sans rougir des attraits empruntez, & que sa coëffure au lieu de la nature, luy eust fourny de faux appas pour surprendre la liberté du Vieillard?

*Il a donné dans le Panneau,  
Eslets blondins ont pris l'Oyseau.*

La Chevelure ayant esté donnée pour ornement à l'Homme, il s'en suit qu'un Homme ou une Femme sans cheveux, est sans ornement. Ils ne sont d'aucune autre utilité que pour embellir le visage; & comme la bouche sert à parler, la langue à s'exprimer, les yeux à voir, les mains à agir, & les pieds à marcher, les cheveux ne sont que pour orner. C'est pour cette raison que les Femmes dès le berceau du monde, ont cultivé leurs Chevelures avec soin. Elles en faisoient une  
partie

partie de leur parure & de leur vesture, & de la maniere qu'on nous les dépeint, elles en estoient couvertes jusqu'aux talons. J'ay trouvé dans un ancien Rabin, que les Peignes furent les premiers de tous les Instrumens qu'elles mirent en usage, & qu'elles se servirent d'abord des Arrestes d'un certain Poisson semblable à la Solle, mais dont les ossemens estoient plus solides & plus durs. C'est par cette raison qu'on luy donne en Hebreu un nom qui signifie ordre ou arrangement. On en fit ensuite avec des Écailles de Tortuës, & avec les dents du premier Elephant qui mourut, qu'on nomma de l'Yvoire, & que l'on coupa avec la Scie dont Thubal Cain fut Inventeur aussi-bien que de tous les autres Instrumens de fer. Nos Européens, chez qui ces Animaux ne sont si ordinaires, en firent depuis avec des cornes assez communes en ce Pais, & avec des racines d'Arbres. Ce fut avec des plus beaux d'écaille de Tortuë & de dents d'Elephant que la teste blonde de la belle Semiramis, une des premieres & des plus grandes

*Q. d'Octobre.*

D

Reynes de l'Univers , fut peignée. Lors qu'on luy vint dire que les Babiloniens qui l'assiegeoient dans Babilone , vouloient donner un Assaut general à cette capitale du Monde , cette Reyne , toute échevelée , se fit amener un Cheval ; & sans se soucier du desordre de ses cheveux, poussa droit aux Ennemis. Elle leur parut terrible en cet état : mais je suis sûr qu'elle ne parut pas moins aimable, & que la victoire qu'elle obtint sur eux fut autant un effet de sa beauté que de sa valeur, puis qu'on rapporte que parmy les prisonniers qu'elle fit en cette occasion, il y en avoit autant de volontaires que de bonne guerre. Nitocris, Dinamis, Amestris, toutes ces vaillantes Reynes qui l'imiterent depuis, ne paroissent en public que les cheveux épars, en memoire de cette mémorable Journée ; & quand elles les vouloient reduire sur les loix de la coëffure aux autres tours ordinaires, elles en laissoient voir la plus grande partie, comme on remarque encor aujourd'huy par les descriptions que l'on fait de la Coëffure

Assi

Assirienne la plus belle & la plus superbe qui fut jamais. Aussi il y eut une Loy en ce País qui défendit de mettre sur le Trône des Assiriens, un Prince ou une Reyne qui n'auroit pas de beaux cheveux, & ils sacrifioient au contraire à Vénus, Déesse tutelaire de Babilonne, & de qui Semiramis tiroit son origine, les cheveux des Hommes & des Femmes de tous les País qu'ils avoient conquis par les armes. Cet amour des cheveux passa dans les Nations voisines, chez les Perses, chez les Egyptiens, & chez les Juifs; & si la Fille de Pharaon captiva le plus sage de tous les Rois, la gloire en est deuë à une seule boucle de ses cheveux, & non aux charmes de son visage, puis qu'il écrit luy-mesme que cette boucle n'estoit pas sur son front, mais bien au derriere de sa teste. Cette inclination passa encor chez les Grecs, & les Thraces, où la perte des cheveux a toujors esté reputée une marque d'esclavage & d'ignominie. On sçait que les Dames de Troye se couperent les

cheveux en signe de deuil apres la perte de cette déplorable Ville, & que la Mere d'Enée ne trouva point de meilleur moyen de le rendre agreable à la Reyne Didon , qu'en ajustant curieusement la Chevelure de ce cher Fils, quand il fust prest d'entrer dans Cartage. César , le grand César , qui descendoit en droite ligne de ce Prince Troyen , avoit comme luy la Chevelure si belle qu'il a laissé son nom à toutes les belles Testes qu'on appelle à cause de luy Césariées. Il en avoit un soin si particulier , qu'il n'y touchoit que du bout du doigt , & il trompa par là la prévoyance de Caton qui ne pût pas s'imaginer qu'un Homme qui avoit tant de peur de mêler les rangs des boucles de sa teste, fust capable de troubler un jout la Republique. Cependant il en fut le Tyran. Il la renversa toute , & cette Republique périt avec ses cheveux , puis qu'il devint chauve par punition du Ciel. C'est ce que les Soldats luy reprocherent en plein Triomphe où il estoit permis de dire toutes les veritez, criant, *Voilà le Galant Chauve.* Les

anciens Romains avoient leurs Chevelures en si grande recommandation, qu'on a donné parmy eux le nom de Cincinnatus & de Cinna aux plus grands d'entr'eux, parce qu'ils avoient de belles Testes & bien bouclées; & Berenice cette aimable Reyne des Juifs, qu'un Empereur Romain emmena de son Pais, & qui posseda les affections & le cœur de ce Prince, n'auroit jamais fait cette conquête sans le charme inexplicable de ses beaux cheveux, qui ont eu l'avantage d'estre consacrez dans le Ciel, & dont on a fait une Constellation; honneur qui n'étoit deféré qu'aux choses dignes d'une memoire eternelle. Mais pourquoy chercher parmy les Nations étrangères des témoignages de ce qui est de tout temps en veneration chez nous? Une partie de nôtre Gaule n'a t-elle pas esté nommée autrefois Cheveluë à cause des belles Testes de nos Ancestres, & lors que les François secouïrent le joug des Romains, ne laisserent ils pas croître leurs cheveux en signe de liberté? N'avons nous pas un de nos Roys de la premiere Race qui

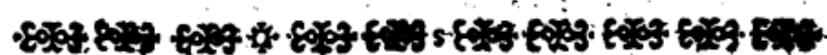
les avoit longs & beaux par excellence ; Clodion que nos anciens Croniqueurs ont nommé le Chevelu. Enfin cette coûtume est passée jusqu'à nous d'aimer naturellement les cheveux & de les nourrir avec soin. La Nature mesme a donné aux Animaux les plus nobles cette espee de beauté, comme aux Lions, & aux Chevaux, qui semblent se glorifier de la longueur de leurs crins : & les Naturalistes raportent que les derniers ne s'apriivoient qu'apres qu'ils leur ont esté coupez, ils en ont moins de fierté, & se soumettent au joug, aux mords & au caveçon. Mais quand ce sentiment ne nous seroit pas commun avec les plus nobles Animaux, & avec tous les Peuples de la Terre, il suffit d'estre en France pour avoir de l'inclination pour les cheveux. On voit par les peignes que nos Dames se donnent à se les conserver, quelle estime elles en font : les leur oster a toujourns passé pour un suplice des plus honteux. Ainsi ce n'est pas sans sujet qu'un Mary demande qu'il luy soit permis d'abandonner une Femme qui l'a trompé par de faux cheveux.

veux.

veux qui manque de la plus honorable, & de la plus charmante qualité que l'on puisse desirer dans une Personne de son Sexe.

*Vous devez avoir entendu parler d'une contestation qui s'est é-  
menée, pour sçavoir si la Langue  
Latine avoit quelques avantages  
sur la Françoisse en matiere d'Ins-  
criptions. Force habiles Gens sou-  
tiennent que cette dernière ne cede  
à l'autre en aucune sorte; & pour  
le prouver, ils se servent de quatre  
Traductions de six Vers Latins  
que Mr. de Santeuil Chanoine de  
S. Victor, a faits à la priere de la  
Villa, sur la Pompe du Pont Nos-  
tre-Dame. Ils y sont gravez en  
lettres d'or, & mériteroient la ré-  
compense qui fut donnée autrefois  
à Sannazar pour les six qu'il fit sur  
Venise à la sollicitation du Doge  
de cette fameuse Republique. Sou-  
frez, je vous prie, que je fasse icy*

*grace au Latin contre ma coutume, en vous envoyant les six Vers de M<sup>r</sup> de Santeuil. Il est necessaire que vous les voyiez, non seulement pour décider la Question dont il s'agit, mais pour en juger une autre. Quatre Personnes d'esprit ont traduit ces Vers. On voudroit sçavoir laquelle de ces Traductions est la plus fidelle & la mieux tournée. Prononcez. Ce que vous direz là-dessus, sera un jugement décisif.*



## INSCRIPTION

Qui se lit sur la Pompe

DU PONT N<sup>e</sup> DAME.

**S**Equana, cum primùm Reginæ al-  
labitur Urbi,

Tardat præcipites ambitiosus aquas.  
Captus amore loci, cursum oblivisci-  
tur, anceps

Quod

Quò fluat , & dulces nectit ubique  
moras.

Hinc varios implens fluctu subeunte  
canales,

Fons fieri gaudet, qui modo flumen  
erat.

I. Traduction.

**E** Prife des beautez d'un fejour si char-  
mant,

Le coule bien plus lentement:

Le m'arreste par tout , & mon onde incer-  
taine

Semble mefme oublier fon cours.

Ainsi ces longs Canaux , où je coule fans  
peine,

Font qu'avec joye, apres mille détours,

De Fleuve que j'estois , je me change en  
Fontaine.

II. Traduction.

**A** Vssitost que la Seine en sa course  
tranquille

loint les superbes Murs de la Royale  
Ville,

Pour ces lieux fortunéz elle brûle d'a-  
mour,

D v

82.           *Extraordinaire*

*Elle arreste ses flots , elle avance avec  
peine,*

*Et par mille Canaux se transforme en  
Fontaine,*

*Pour ne sortir jamais d'un si charmant  
sejour.*

III. Traduction.

**Q**ue le Dieu de la Seine a d'amour  
pour Paris !

Dés qu'il en peut baiser les rivages  
chérés,

De ses flots suspendus la descente plus  
douce

Laisse douter aux yeux s'il avance , ou  
rebrousse.

Luy-mesme à son Canal il dérobe ses  
eaux,

Qu'il y fait rejaillir par de secrettes  
veines ;

Et le plaisir qu'il prend à voir des lieux  
si beaux,

De grand Fleuve qu'il est , le transforme  
en Fontaines.

IV. Traduction.

**A** l'aspect de Paris, ce Fleuve ambis-  
sieux.

**De**

*De retarder ses flots dans ces superbes lieux,*

*Par des sentiers divers s'écarte & se détourne,*

*Et sur luy-même enfin il semble qu'il retourne.*

*Dans ce double panchant, on presente à ses Eaux*

*Une route inconnüe, & des chemins nouveaux;*

*Il y court, & charmé du plaisir qui l'entraîne,*

*Il se croit trop heureux de devenir Fontaine.*

**F I C T I O N**

**S V R L' H O R L O G E**  
*de Sable.*

**U**N Avare ayant amassé le plus qu'il luy fut possible de grains de Sable d'or, qui est commun sur les Rives du Pactole, estoit dans un fort grand embarras, pour en tenir un compte exact, car il n'y avoit pas d'apparence

parence de le compter, comme on fait aujourd'huy l'or ou l'argent. Il en échapoit de ses doigts, & il en mettoit souvent deux ou trois grains, en croyant n'en mettre qu'un. Ce fut luy qui s'avisa de ce double Globe de crystal, qu'il separa par une ouverture si petite, qu'il n'y avoit qu'un grain de Sable qui pust descendre du Globe d'enhaut dans celuy d'enbas; & afin de ne se point tromper, il pouvoit en le renversant, reïterer sa supputation, pour estre plus assuré si elle estoit juste. Mais voicy un nouvel embarras. Il n'y avoit point de nombre dans l'Arithmetique pour calculer ce nombre infiny de grains de Sable, & il devoit craindre qu'en multipliant il n'y eust de la confusion. Enfin apres y avoir longtemps resvé, il s'imagina que ce seroit une chose plus commode d'en faire la supputation, en prenant garde combien il en passoit chaque heure du jour; car le nombre des heures n'estant que de vingt - quatre, il auroit bientost fait son compte. Cette pensée reüssit plus qu'il ne croyoit, puisqu'elle a servy depuis

dépuis à compter les heures du jour. En effet, il y a peu de Cabinets d'étude, où l'Horloge de Sable ne soit en usage, pour une autre espece d'avarice, qui est la seule qui soit honneste, & qui consiste à faire profiter toutes les heures, sans craindre que cette usure ne soit pas permise.

*A la Ruë de Bretagne, à la  
Pomme de Calvile, ou  
de Discordé.*

*Les six Lettres que je fais suivre sont de Monsieur l'Abbé de la Vallée, dont vous avez tant estimé les Remarques sur les Enigmes en Vers & en Figures. C'est proprement un Discours séparé en six Chapitres, qu'il m'a fait l'honneur de m'adresser. Le Titre vous en fait connoître la matiere.*

**SUR**



S U R   L' U S A G E  
D E S   F I C T I O N S .

L E T T R E   I .

**C**ondamner généralement tout l'usage des Fictions , c'est, Monsieur , bien de la severité. Le fameux Auteur des Satyres en juge avec beaucoup plus de reserve. Il est vray qu'il n'approuve pas que nous fassions agir dans nos Vers les Anges , les Prophetes, les Saints, & Dieu mesme, comme les Anciens interessoient à leurs Poëmes toutes leurs Divinitez. Il semble que c'est prophaner nos mysteres , leur donner un air de Fable, & que nostre Religion est trop sainte, pour estre employée dans des Ouvrages de pur ornement. Cette reflexion, Monsieur , ne s'est point presentée à beaucoup d'illustres Auteurs , qui ont crû pouvoir se servir du Systheme de leur Religion pour égayer leur Poësie. Ils se sont laissez conduire par  
les

les grands exemples d'Homère & de Virgile , sans crainte d'en estre trompez. Vous condamnez donc aussi, si vous le voulez, & la Jerusalem, & la Princesse , & Constantin, & tant d'autres. Pour ce qui est des Fictions Payennes, que l'on mesleroit dans un Sujet Chrestien, Sannazar l'a fait, & on le fait tous les jours ; mais c'est encor une faute qui est remarquée dans l'Art Poétique , ce chef-d'œuvre de nostre Siecle. C'est estre, dit-on, folement idolâtre. En effet, il semble qu'il n'y a rien de moins régulier que de voir cette bizarre disproportion de Personnages. Car enfin dans tous les Poëmes , excepté le tragique, le Poëte paroist avec les Acteurs qu'il introduit, de sorte que c'est une véritable confusion de voir un Poëte Chrestien se mesler luy & ses mysteres avec des Divinitez Payennes. Mais lors que le Sujet est profane, pourquoy n'oser pas employer, pour l'embellir, les ornemens de la Fable ? C'est honorer la verité, que d'aimer tout ce qui a son air. Feindre en Poëte, ce n'est pas, comme le vulgaire croit quelquefois, un

art

art de mentir, mais d'exprimer ce que la verité a de plus propre pour plaire à l'Esprit. Ces Fictions sont des manieres délicates de la peindre & de l'insinuer dans l'ame. J'espere vous faire voir dans la Lettre suivante, qu'à prendre les Fictions en ce sens-là, il est difficile de ne leur donner pas quelque rang au nombre des plus agreables & des plus utiles ornemens du Discours.

## LETTRE II.

**J**E puis vous assurer, Monsieur, que l'Autheur qui écrit il y a quelques années une belle Elegie Latine contre l'usage des Fables, y modere sa critique par la mesme exception dont j'ay commencé de vous parler. Il veut bien que Neptune, les Tritons, Jupiter, & les autres noms destinez à la Poësie, y entrent pour animer ses expressions, & leur donner de la vie & de la force. Il auroit fait tort à la gloire que son illustre Frere merite par ses beaux Vers, de condamner des ornemens qui font une partie considérable

ble de leur beauté. De plus, les Philosophes, les Sages comme luy, se sont permis dans leurs discours & dans leurs instructions mesmes, l'allégorie, la métaphore, & les autres figures, qui ne subsistent que par les Fictions. Il sçait bien que le style le plus saint en reçoit quelquefois. J'ay pris souvent plaisir avec luy de lire de fort beaux endroits de S. Gregoire de Nazianze, & de quelques autres Peres, où les Vertus, les Vices, les Passions, la Paix, la Guerre, ont une ame, un corps, & des traits, qui les distinguent, avec des mouvemens qui leur donnent part aux événemens dont on parle. Mais il est vray qu'il ne prétend pas que les Divinitez Payennes entrent dans la composition du Poëme, pour y prendre interest aux actions qui se passent, ou pour en avoir la conduite. Il borne l'usage de leurs noms aux figures qui servent seulement à l'expression. Il consent qu'on les employe comme des termes auxquels nous n'avons pas droit d'oster de certaines significations que les Anciens leur ont données. Je puis bien vous nommer ceux dont je

je vous parle , qui sont Monsieur de Santeuil de S. Claude , & Monsieur de Santeuil de S. Victor. Celuy-cy qui aime avec passion les Poëtes , ne pût supporter qu'on donnast des bornes si étroites à leurs Fictions. Il crût que son Frere, qui les vouloit éloigner des affaires de la Poësie , leur faisoit un tort aussi considerable que Platon leur avoit fait autrefois , en les chassant de sa Republique. Il y eut entre eux une contestation sérieuse. On choisit un Arbitre , qui est presentement un des plus illustres Prelats du Royaume. On broüilla mesme le sujet de la querelle. C'est ce qui arrive presque toujours dans les contestations. Je fis en ce temps-là un voyage à la Trappe , & je n'ay pas sçeu ce qui fut prononcé par Monseigneur l'Evesque de Troyes , qui estoit en ce temps - là Monsieur l'Abbé de Chavigny. Ce seroit neantmoins l'endroit le plus important de la dispute dont je vous fais le recit ; car mesme il y a du plaisir & de l'honneur pour ceux qui aiment les belles Lettres , de se souvenir qu'un Docteur d'une si profonde

fonde érudition, ne les a pas jugées indignes de quelques-uns de ses soins. Mais le Public peut lire la condamnation de Monsieur de S. Claude dans l'Art Poétique. On y déclare que dans une prophane & riante peinture, on peut faire un bel usage des Fictions. On leur donne part à la conduite du Sujet. On fait juger que cette liberté de s'arrester au vray-semblable, est une consolation à l'Esprit, qui dans l'état où nous sommes, ne trouve pas la vérité, ou l'ayant trouvée, n'a rien qui l'aide à la reconnoître. Mais puis que vous voulez que je donne quelque chose du mien, j'y consens, & ne vous demande temps que jusqu'à demain.

### LETTRE III.

**J**E ne suis point surpris, Monsieur, que de fort honnestes Gens ayent esté dans le mesme sentiment que Mr de S. Claude, & qu'ils n'ayent pas voulu que les Fictions Payennes fussent reçues dans nulle Poësie. Ces Messieurs se trouvent si bien de leur maniere

niere sincere , que cela leur fait haïr tout ce qui's'en éloigne. Ils ne pardonneroient pas au monde l'usage des complimens , qui sont les Fictions de la vie civile , & la Fable de la conversation , si l'on peut exprimer ainsi ce que j'en pense. Toute figure seroit interdite , si un peu de réflexion ne modéroit l'ardeur qu'ils ont pour la verité. Ils considerent donc que les Hommes estant les maîtres de leurs expressions, ils peuvent user des termes qu'il leur plaist , que ce seroit une injustice de leur ôter le droit de nommer les choses, comme elles ont esté nommées autrefois , que personne ne peut estre trompé par les termes figurez, qu'ils sont d'une institution publique qui les unit avec la verité ; mais ils ne veulent point donner cours à des Fictions chimeriques , telles que sont les Payennes , à des contes vagues , à des images fausses , qui ne representent rien de réel. En verité , Monsieur , ce sentiment est si digne des Gens d'honneur , qu'il n'est pas possible de n'en estre pas fort content. Mais on peut aimer la verité, & ne haïr pas les Fictions.

Etions. Voicy comme j'entens cette maxime. C'est que dans les narrations des aventures les plus fabuleuses de l'Antiquité, & que l'on fonde sur ce que les Anciens ont crû, ou ont écrit, on peut s'instruire aussi bien que dans l'Histoire la plus constante. C'est un sens que l'on peut donner à ces paroles d'Aristote, que la Poësie n'est pas moins amie de la Sagesse & de la Verité, que l'Histoire. Celle-cy nous apprend ce qui s'est passé dans la vie des Hommes. On apprend par le moyen de l'autre ce qui s'est passé dans leurs opinions. Il me semble, Monsieur, que ce n'est pas une chose moins utile de s'instruire de ce que les Hommes ont pensé, que de ce qu'ils ont fait; & comme l'injustice des actions n'empesche pas qu'on ne les apprenne, & qu'il y a un bon usage que l'on peut faire des exemples du Vice, comme un autre que l'on peut tirer des exemples de la Vertu; de mesme l'extravagance des opinions Poëtiques sur la nature immortelle de Dieu, & les portraits extraordinaires qu'ils faisoient de leurs Demy-Dieux, n'empeschent pas que

que ces portraits & ces opinions n'ayent esté, & pour peu que l'on ait envie de faire des reflexions morales, qu'ils ne puissent servir d'exemple & de conviction de l'excés horrible où la folie des Hommes peut porter leur esprit. Ainsi on prend fort à propos le sujet des Spectacles d'aujourd'huy, du Systheme de la Poësie ancienne. Nous pouvons en user avec autant de liberté, qu'aux siecles d'Euripide, ou de Senèque. Andromede, Psyché, Medée, peuvent paroistre au milieu de nous, & toutes les Fictions dont on les embellira, peuvent plaire, sans aucun préjudice de la verité. La Peinture peut s'en servir sans scrupule. Tout cela tient lieu d'une Histoire Poëtique. Mais de plus, si les Anciens n'ont pas esté assez extravagans pour entendre litteralement la mythologie de leurs Dieux, si ces absurditez litterales n'estoient que pour le Peuple, qui n'a jamais pû s'en passer; enfin si l'on n'introduit ces Fictions anciennes que pour représenter la Verité par plusieurs images, elles peuvent nous tenir lieu de la Theologie,

gie , de la Politique , & de la Morale des Anciens. Il n'y a qu'à les pénétrer un peu , & s'en faire une clef , comme d'un Chiffre myftérieux. Si l'on veut en avoir un modele , il y en a un excellent au Traité d'Isis & d'Osiris, qui est dans les Oeuvres du sage Plutarque. Vous voyez , Monsieur, que sans m'éloigner de la belle disposition dans laquelle est Mr de S. Claude, avec ses Amis que j'honore toujours beaucoup , il y a des moyens de ne desapprouver pas les Fictions Payennes dans un Ouvrage qui ne soit pas consacré par la sainteté de nos Myfteres. Cependant il faut y garder quelques mesures , & c'est de quoy je vous parleray une autre fois.

#### LETTRE IV.

**C**omme je vous écris , Monsieur, sans avoir aucun Livre, la belle Bibliothèque de l'Aurore de cette Ville m'estant devenue inaccessible pour quelques interets particuliers , où la bienséance & l'honnesteté m'obligent de prendre part , je ne scây pas si je

je cite fort juste en vous disant que c'est le Varron François ( vous sçavez bien que j'entens parler du docte Monsieur Ménage ) qui nous apprend qu'il n'y a pas un seul mot dans nostre Langue, d'ôt on ne puisse faire un bon usage. Pour ce qui est de la maxime d'Horace, que les plus belles choses cessent de l'estre , quand elles ne sont pas en leur place , j'en suis plus certain ; & c'est sur ce pied là, Monsieur, que n'étant distrait icy par aucune galanterie, & prenant plaisir quelquefois à resver en Philosophe, j'ay considéré que les bonnes ou les mauvaises mesures que l'on prend dans l'usage des Fictions, gastent ou embellissent les Ouvrages où elles sont employées. Je puis iustifier ce que ie vous avance par un exemple qui n'est pas indigne de vostre curiosité. Il est vray que c'est une disproportion que l'on a condamné, de mêler des Fictions Payennes, & de les faire entrer dans un Suict de Religion. Cependant y a-t-il rien de plus beau que celles du sixième Livre de Constantin, du sçavant Pere Mambrun Jesuite ? On y trouve une inven-  
tion

son merveilleuse. Crispe y paroist dans un sommeil profond. Il y est transporté par un songe au Temple de l'Amour. Il le voit, il y assiste aux Sacrifices. Il en voit tous les mysteres, que l'Amour luy explique. Toutes les aventures de la Fable ancienne y sont traitées en peu de Vers. Tout cela n'a rien qui ne soit d'un Maistre. Car enfin toutes ces choses ne sont que des songes; & que ne leur permet-on pas? Mais ces songes n'arrivent qu'à ceux qui ont dormy sur le Parnasse, comme Hesiode; ou pour parler plus juste, qu'à ceux qui y ont veillé longtems. Ce seul exemple fait voir que l'art d'un Maistre met toutes choses en œuvre, que tout est permis à celuy qui ne se permet rien contre la raison, & qu'il ne faut souvent qu'un tour d'imagination pour rectifier tout un Ouvrage, ou pour le perdre. Si les égards que je dois à la complaisance generale que vous avez pour vos Amis, ne me défendoient de condamner personne, je vous nommerois de fort jolies Pieces, qui ont esté defectueuses par la negligéce que l'on s'est permise de ne pas

*Q. d'Octobre.*

**E**

donner un assez bon caractère à des Fictions d'ailleurs fort ingénieuses. Je vous diray seulement qu'il me souvient toujours de la comparaison de Plutarque, & que je ne sçaurois estimer ces toiles d'Araignées qui sont étendues en l'air, sans appuy, sans soutien, & que le vent dissipe aisément. Je parle de ces vagues & vaines Fictions que quelques-uns produisent d'eux-mêmes, & qui n'ont aucune signification solide; qui ne contiennent ny métaphore, ny allégorie, & qui ne sont soutenues d'aucune imitation de l'Antiquité. C'est un conte en l'air; c'est l'imagination particulière d'un Homme, à laquelle je ne dois prendre plus de part qu'à tous les autres Phantômes dont il luy plaît de s'entretenir. Ainsi, Monsieur, quand quelques-uns de mes Amis se divertiront à feindre quelque chose, je les avertiray toujours de représenter dans leurs Fictions quelque vérité, & de n'esperer pas que l'on n'aime leurs Fables, si elles n'ont rien de solide. Je vois bien, Monsieur, que je vous dois presently une Lettre sur l'Art des Fictions, dont

dont je vous promets de m'acquiter  
au premier jour.



LETTRE V.

Je vous prie, Monsieur, de n'attendre pas de moy que je m'engage à traiter de l'Art de toutes les Fictions. Je n'écris pas avec plaisir ce que l'on a dit avant moy. Il y a des Poëtiques si excellentes, que l'on peut bien vous y renvoyer, sans craindre que vous n'en soyez pas fort content. Celle qui a paru depuis quelques années avec les fameuses Satyres, est quelque chose de si parfait, que l'on peut s'y arrêter, sans qu'il soit nécessaire d'aller jusqu'à l'Epistre aux Pisons de l'ingénieur Horace, ou au Traité d'Aristote. Afin que rien ne manquast en ce genre-là au Parnasse François, Apollon a inspiré le plus agreablement du monde Monsieur de la Fontaine de donner au Public des Apologues, des Fables, dont les exemples peuvent suplée à tous les préceptes. Mais je crains bien que ces excuses qui devoient me dégager de la promesse que je vous ay faite, ne vous contentent pas. Il faut

E ij

donc vous adjoûter , qu'estant fortement persuadé qu'il n'y a rien qui plaise davantage à l'Esprit, que ce qui est vray ( car la connoissance & la verité sont l'une pour l'autre ) toute la beauté d'une Fiction est comme celle d'un Portrait, dont la perfection consiste à bien ressembler à l'Original. Nous faisons icy ce qui se pratique en amour durant l'absence. On se console par le Portrait d'une belle Personne , dont on est éloigné par les différentes rencontres de la vie. On ne la voit plus ; on n'a pas cet agreable plaisir que la présence inspire ; mais plus on sent de chagrin & d'inquietude d'un éloignement dont la fortune ou le devoir nous font souvent une nécessité, plus on appelle à son secours le charmant souvenir de sa Maîtresse, & on se sert avec quelque satisfaction de tout ce qui peut nous aider à retrouver en quelque maniere les douceurs de sa présence. C'est ainsi, Monsieur, qu'estant fort éloignez de la verité , qui merite toute nostre estime, & cette forte inclination qui nous porte à la desirer ; c'est ainsi dis-je , que  
pour

pour nous consoler de son absence, ses Portraits nous charment, & les Fictions sont sans doute des extraits & des copies de la Verité. Si l'on pénètre un peu cette pensée, & que l'on découvre toutes les instructions qu'elle renferme, je suis fort persuadé que l'on verra qu'il n'y a point de Fiction, où une certaine unité d'action, de temps, de lieu, & d'autres circonstances, ne soit fort nécessaire. Si j'écrivois à une Personne moins intelligente que vous, je ne me servirois pas, Monsieur, de ces termes; du moins je les expliquerois. Mais vous n'avez pas besoin d'explication, & je marque seulement icy ce qui est au delà de ce que l'on dit communément; car je sçay bien que de la manière dont vous estes, on ne sçauroit pousser les choses trop loin. Ainsi je n'ay qu'à conclure de ces principes incontestables, que la moindre irrégularité gaste toute une Fiction. Que doit-on penser de certaines disproportions grossières, qui offensent la justesse du discernement? Cependant on en voit souvent de ces disproportions,

non seulement dans les Ouvrages des Poëtes, où il seroit peut-estre plus difficile de les reconnoistre, mais dans ceux des Peintres, où elles sautent aux yeux. Vous estes à Paris, Monsieur, & si vous voulez y prendre garde, il y a peu de beaux Tableaux dans les Eglises, qui soient exemts de ce défaut. Je connois un de mes Amis, qui en a fait une liste, où les choses me parurent si extraordinaires, que je le priay de me permettre de les voir moy-mesme, avant que de croire que l'on eust osé insulter aux yeux de tout le Royaume avec tant de temerité. Mais je fors des bornes où je dois me renfermer, en entrant un peu dans la Satyre. Je n'ay néanmoins nommé personne. Jay désiré seulement, que puis que la Poësie & la Peinture sont des imitations de la verité, que le premier soin des Poëtes & des Peintres soit d'éviter de certaines contradictions, qui ne peuvent estre que fort desagreables à des yeux un peu fins. Apres tout je veux bien entrer demain dans vos sentimens, & vous faire l'éloge de quelques Fictions qui ont paru depuis peu. Leur exem-  
ple

ple sera plus utile que des preceptes, & vous sera plus agreable, à vous dis-je, qui aimez à considerer plutôt les choses par ce qu'elles ont de bon, que par ce qu'elles ont de mauvais.

## LETTRE VI.

**I**L y a dans les agreables Livres des Jardins, que le Pere Rapin a composez, plus de belles fleurs, Mr. que dans les Parterres les plus celebres. Et mesme, à vray dire, il s'en faut beaucoup qu'il y ait rien au monde de plus fleury que les charmantes descriptions dont il a embelly son Ouvrage. C'est n'est pas seulement le sujet dont il traite qui me fait parler ainsi. C'est que la Muse orneroit des épines aussi-bien que des roses, & qu'il est vray que les fleurs ne reçoivent pas de l'Astre qui les peint, des couleurs plus vives, que de ce digne Successeur de l'incomparable Virgile. Puis-je Monsieur, vous nommer un lieu plus agreable, pour y prendre plaisir à chercher les Fictions les plus ingénieuses du monde; C'est là que l'on peut en prendre sûre-

E iij

ment des modeles. Elles sont tirées d'après nature. Ce sont des copies fidelles des plus beaux traits de la Morale. La Fable ancienne y est amenée avec tant d'art, qu'il semble que les Grecs n'ont rien inventé d'agréable, que pour embellir ces Jardins. Il ne faut pas que l'on se persuade que ces jeux d'esprit, ces honnêtes divertissemens, qui servent de recreation aux grands Hommes, comme est celuy dont je vous ay parlé, & qui preparent mesme leur style aux Sujets les plus importans; il ne faut pas, dis-je, que l'on croye qu'ils se présentent indifferemment à toutes sortes d'esprits semblables à ces Sylphes, à ces Salamandres, à ces habitans de l'Air, dont on parle icy plus qu'en lieu du monde, la connoissance que l'on en a estant plus proche de sa source, puis que le fameux Nostradamus est d'une petite Ville de cette Province. Il faut s'estre purifié l'ame, pour avoir de ces apparitions. Elles n'arrivent jamais, qu'après s'estre formé long - temps le goût des belles Lettres, & avoir eu quelques familières conversations avec  
les

les Muses. Si l'on voyoit souvent dans vostre Mercure, Monsieur, des Fictions aussi ingénieuses que celles de M. de Fontenelle, on entreroit plus aisément dans l'estime que l'on doit à ces galans Ouvrages, & il arriveroit sans doute, que l'idée s'en formeroit communément & d'une manière fort juste dans les esprits. On verroit après cela avec plaisir de fort jolies Fictions sur les Sujets qu'il vous plaira de proposer. On n'entreprendroit pas d'en écrire, sans avoir quelque connoissance de la Fable. On auroit recours aux Anciens. On s'instruïroit. Je n'ose presque vous dire qu'il y a assez de Gens qui se font tort à eux-mêmes. Ils croyent qu'il n'y a qu'à deviner au hazard quelque Enigme, & à se servir de la complaisance générale que vous avez pour tout le monde. Ils peuvent bien se flater aussi de quelque succès dans les Fictions, mais il est difficile de donner ces sortes d'avis, & de troubler la joye que l'on a de se faire un commerce avec vous. Il y a déjà quelqu'un qui ne manquera pas de se vager sur les Lettres que je vous écris.

Il est néanmoins de l'honneur de nostre Siecle , Monsieur , & des Provinces du Royaume , que l'on n'expose pas mal à propos ses Ouvrages à une infinité de Gens qui ont beaucoup moins de complaisance & d'honesteté que vous. Je vous avoüe que j'ay crû contribuer en quelque chose au bien public, écrivant quelque chose sur les Enigmes , & sur les Fictions. Car enfin il y a lieu d'espérer, ou que l'on prendra la peine de s'en bien instruire , si on veut vous en envoyer, ou que vous n'aurez pas celle d'en recevoir beaucoup de mauvaises Il est vray néanmoins, Monsieur, que la passion de vous rendre service a encor plus de part à ce que je vous écris , que l'interest public.

*A Aix le 14. Decembre.*

*Mr. l'Abbé Mallement de Mes-  
sange a trouvé une nouvelle façon  
de Cadran Solaire , par le moyen  
de laquelle on peut faire toute sorte  
de*

de Cadrans sur une mesme sorte de Plan, quelle qu'elle soit ; au lieu que par la façon commune on n'en peut faire que d'une sorte, déterminée & contrainte pour chaque sorte de Plan.

On a admiré autrefois l'art d'assembler en une mesme pierre plusieurs faces où l'on püst tracer plusieurs sortes de Cadrans, une sorte sur chaque face. On en a fait l'embellissement des Jardins, dans les Palais, & dans les Maisons de plaisance ; & Monsieur l'Abbé Mallement dont je vous parle, a trouvé l'art d'en faire presque une infinité tous diférens sur un mesme Plan.

Par le moyen de cette façon d'Orloge, lors que le Soleil luira, on verra dans une Chambre un Cadran bien fait contre les Vitres,   
marquer

marquer l'heure dans la dernière justesse, & dès que le Soleil cessera de luire, le Cadran disparaîtra entièrement, sans qu'il y en reste la moindre marque.

Presque en tous les Cadrans qu'on fait de cette manière, on peut mettre l'axe & le style ou par dessus ou par dessous le Cadran, & même d'une manière entièrement contraire à la situation de l'axe du monde; au lieu que l'ancienne façon l'observe si religieusement, qu'elle n'ose s'en écarter d'une minute. On peut mesme en faire quantité sans lignes d'heures, & sans aiguilles, & l'heure se trouvera toujours juste dans le mesme endroit.

Enfin dans la façon commune, les lignes des heures sont toujours fixes; & ce qui les détermine est errant; au lieu qu'icy les lignes des  
heures

heures sont errantes, & ce qui les détermine est fixe; & si l'on veut, tout est mouvement contre le mur, l'axe & les heures se promènent, & font divers tours sur la muraille.

L'Autheur de cette Invention, surpris avec toute la terre des prodigieuses Actions de nostre invincible Monarque, & voyant que tous les Arts & toutes les Sciences luy doivent l'éclat où elles sont aujourd'huy, a formé un Dessen de ces Cadrans à la gloire de cet incomparable Héros. Il représente une Minerve tenant son Bouclier, sur lequel la lumiere du Soleil peint des Devises, qui selon la suite des heures du jour representent la suite de la Vie du Roy. Ce Cadran est sans lignes d'heures & sans aiguilles. Les Devises ont toutes le Soleil pour corps, & ne se voyent pas toutes à la fois sur le Bouclier,

mais

mais elles se succedent les unes aux autres , suivant le rang qu'elles tiennent dans la Vie du Roy.

I'en ay fait graver le Dessen que je vous envoie. Examinez toutes les Devises qui le forment , & souvenez-vous que ce Cadran estant un Cadran Solaire, il ne commence à marquer qu'à six heures du matin , & qu'ainsi vous devez regarder cete sixième heure comme la premiere. Je viens à l'explication de ces Heures.

La premiere qui est marquée VI. dans le Cadran, est un Soleil qui en naissant dissipe les nuages dont il est envelopé. Ces paroles luy servent d'ame , Nascens nubila dissipat. Le Roy dès sa plus grande jeunesse a dissipé les troubles qui s'estoient éleveZ dans son Royaume par l'emportement inconsideré de ses Sujets, que les Etrangers animoient à la  
 revolte

ne  
les  
re

BIBLIOTHEQUE DE LA  
LYON

mais  
autre.  
tienne

I'e  
que je  
tes la  
soude  
tant  
menc  
du m  
regas  
la pi  
tion

L  
dan.  
naif  
est e  
d'an  
Le.  
a d.  
éle  
por.  
qu



*revolte. Plusieurs Batailles qu'il  
gagna dans ce temps-là luy firent  
surmonter tous les obstacles que les  
Armées ennemies formoient contre  
luy.*

Comme un Soleil naissant dans des  
nuages sombres ,

Dégage sa clarté de la nuit & des om-  
bres ,

Et parmy les débris des humides pri-  
sons

Qui formoient un obstacle à sa vive  
lumiere ,

Etale en sa vaste carriere

L'éclat victorieux de ses nouveaux  
rayons.

Ainsi LOUIS dégagea sa jeunesse  
Du funeste embarras de cent troubles  
émeus ;

Et parmy les débris des Ennemis  
vaincus ,

Aux yeux del' Univers qui l'admiroit  
sans cesse ,

Fit briller d'un éclat nouveau

Les triomphes de son Berceau.

*La seconde marquée VII, qui est*

ET 2      *Extraordinaire*  
*un Soleil seul répandant ses rayons*  
*de toutes parts, avec ces paroles,*  
*Proprio lumine cuncta videt, re-*  
*présente le temps auquel le Roy*  
*commença à prendre le maniement*  
*des Affaires, & à voir tout par*  
*Luy-mesme.*

Comme l'Astre du Jour par sa propre  
lumiere:

Voit ce qui se passe en tous lieux,  
LOUIS, sans emprunter de lumiere  
étrangere,

Connoit tout, par Luy-mesme, & voit  
tout par les yeux.

*La troisième marquée VIII. est*  
*un Soleil qu'un Aigle regarde. Ces*  
*mots en font l'ame, Aquilam re-*  
*creat. Rien ne scauroit mieux re-*  
*présenter le secours que le Roy don-*  
*na à l'Empire, en chassant les Turcs*  
*de la Hongrie, & les contraignant*  
*à demander instamment la Paix,*  
*tous insolens qu'ils étoient de leur*  
*viçtoire, après avoir pris quantité*  
*de*

*de Places fortes sur l'Empereur.  
Les Troupes que le Roy y envoya  
sous la conduite de Messieurs de  
Colligny & de la Feuillade, les  
batirent au Pont de Kermen, &  
les défirent au Passage de la Ri-  
viere de Raab, proche S. Godard.*

Lors que **LOUIS** porta pour la pre-  
miere fois

**Contre les Ottomans ses armes triom-  
phantes,**

**A la faveur de ses Exploits,**

**L'Empire réduit aux abois**

**Ranima ses forces mourantes,**

**Et luy doit encor aujourd'huy**

**Celles qu'il aime contre Luy.**

*La quatrième marquée IX. fait  
connoistre l'amour du Roy pour la  
Justice, & l'obligation que luy a la  
France, du Code nouveau, qu'il a  
bien voulu prendre soin de luy don-  
ner. C'est un Soleil au dessous du-  
quel sont des Balances, avec ces  
mots, Habet hoc signa inter cœ-  
tera signum.* Ce

Ce Symbole de la Justice  
 Que l'on compte parmi les Signes du  
 Soleil,  
 S'applique mieux encor au Héros sans  
 pareil  
 Dont les justes Edits ont abatu le  
 vice.

*La cinquième marquée X. est  
 un Soleil dans des nuages, où l'on  
 voit paroistre des pointes de Fou-  
 dre. Ces paroles, Fulmina præpa-  
 rat, ont un juste raport avec ces  
 grands desseins pour la guerre que  
 le Roy a fait enfin éclater contre  
 la Hollande.*

Pour réduire à la fois mille Peuples  
 en poudre,  
 LOVIS justement irrité,  
 A plus souvent lancé la Foudre,  
 Que l'ardeur du Soleil ne l'allume en  
 Eté.

*La sixième marquée XI. fait  
 voir un Soleil qui répand ses feux  
 sur trois côteaux élevez devant  
 luy. Ces paroles sont autour, Obici-  
 bus*

buscalor increfcit. Le Roy a rendu  
inutiles tous les efforts qu'a faits  
la Triple Alliance pour empescher  
fes Conqueſtes.

Si lors que le Printemps ranime la  
Nature,

Trois Coteaux élevez fur un triple  
Valon

Oppoſent au Soleil qui combat l'A-  
quilon

Leurs panchans émaillez de fleurs &  
de verdure ;

Ils reçoivent fur eux tout l'effort de  
ſes coups,

Bientoſt ce riche émail diſparoïſt à la  
veuë,

Et dans leur ſein brûlé la chaleur re-  
tenuë

Forme un Foyer ardent d'un lieu char-  
mant & doux.

Ainſi lors que LOUIS pourſuivoit ſa  
victoire,

Trois Peuples orgueilleux s'oppoſant  
à ſa gloire,

Ont reſſenty l'effet de ſon juſte cou-  
roux.

Ses armes ſur eux arreſtées

Ont

Ont consumé les Biens qui les ren-  
doient si fiers,  
Et de leurs plus riches Contrées  
Ont fait les plus tristes Deserts.

*La guerre que le Roy a faite  
aux Hollandois , est marquée dans  
la septième heure qui a XII.  
pour chiffre , par un Soleil sechant  
des Marais , avec ces mots, Siccit  
paludes.*

Peuples marécageux, grillez dans vos  
Roseaux,  
Avant que le Soleil eust dissipé vos  
eaux,  
Vous voulustes , dit-on , l'arrester au  
passage,  
Et poussiez jusqu'à luy vos cris de  
tous costez,  
Mais hélas ! à vostre dommage  
Ses vifs rayons se sont trop arrestez  
Sur vostre pauvre marécage.

*La huitième marquée I. a pour  
corps un Soleil luisant sur des Ar-  
bres sans feüilles , & ces paroles  
pour ame , Frigora non timet.*

Ls

*Le Roy a vaincu la Nature mes-  
me ; & les plus rigoureuses saisons  
n'ont pû mettre obstacle à ses des-  
seins.*

Comme la nége & les frimats  
Qu'en Hyver le Soleil rencontre sur  
ses pas,  
N'interrompent jamais sa rapide car-  
riere,  
L'Hyver n'arreste point le plus puis-  
sant des Roys,  
Et l'horreur des glaçons aux Héros si  
contraire,  
N'interrompt point le cours de ses fa-  
meux Exploits.

*La neuvième marquée I I. fait  
connoître que le Roy a émeu toute  
l'Europe par la guerre qui a donné  
lieu à la Triple Alliance qui s'est  
formée contre Luy. C'est un Soleil  
luisant sur un Globe, autour duquel  
on lit ces paroles, Quæ Regio non  
sensit ?*

Si le Soleil par tout fait sentir sa cha-  
leur,

LOUIS

**LOVIS** fait éclater son nom & sa  
valeur

Du Levant jusqu'aux lieux où la nuit  
prend sa source,  
Et du midy jusques à l'Ourse.

*La dixième marquée III. est un  
Soleil au dessous duquel on décou-  
vre un Arc-en Ciel. Ces mots en  
font l'ame; Irida format. La Paix  
que le Roy a donnée à toute l'Eu-  
rope est représentée par cette De-  
vise.*

Cette belle & celeste Iris,  
Ce Symbole de Paix qu'enfante la  
Lumiere,  
Reconnoist le Soleil pour Pere,  
Et la Paix reconnoit **LOVIS**.

*L'onzième marquée IV. fait  
connoistre la confiance que les Peu-  
ples pacifiez doivent avoir à la  
parole de LOUIS LE GRAND.  
Ces paroles , Solem qui dicere  
falsum Audeat , sont autour d'un  
Soleil.*

*Soleil, dont un Cadran Solaire reçoit les rayons.*

Peuples, puis que LOUIS prest à vous  
mettre en cendre ,

Se laisse vaincre à vos soupirs ,  
Et par une bonté que vous n'osiez  
attendre ,

Accorde enfin la Paix à vos ardens  
soupirs ;

Qu'un repos qu'établit sa Royale pa-  
role

Ne soit jamais troublé par la crainte  
frivole

Que d'un semblable coup il veuille  
vous fraper.

S'il promet la Paix à la Terre,

On ne doit pas craindre la Guerre,

Le Soleil ne scauroit tromper.

*La douzième marquée V. qui est  
un Soleil au dessous duquel sont des  
Moissons, avec ces mots, Omnia  
foecundat, nous répond de l'abon-  
dance que le Roy va procurer à ses  
Sujets*

120      *Extraordinaire*  
*Sujets par la Paix qu'il a eu la*  
*bonté de leur donner.*

**Celuy qui ne sçait pas que le flambeau  
du Monde  
Cause par sa chaleur féconde  
La fertilité des Guérets ,  
Peut ignorer quelle abondance  
LOUIS va donner à la France,  
Après qu'à l'Univers il a donné la  
Paix.**

*La troizième & dernière heure  
marquée VI. avec un Soleil sur  
l'Océan, & ces paroles, Pervius  
Oceanus, fait voir que la Paix  
établiera le Commerce.*

**Nos Vaisseaux aimez de Thétis  
Vogueront sur les flots poussez d'un  
doux Zéphire ,  
Et le nom du Soleil chéry dans cet  
Empire  
Y sera moins connu que le nom de  
LOUIS.**

*Tous*

Tous ces Vers sont de l' Auteur du Cadran dont je viens de vous expliquer les derniers. Vous en avez déjà veu d'autres Ouvrages que vous avez estimez. Ils n'ont point paru sous son nom, parce qu'il m'avoit esté caché jusqu'icy. C'est luy qui a fait le Madrigal des deux Marys, l'un trop jeune, & l'autre trop vieux, qui est dans ma Lettre du dernier Mois. Le Menüet employé dans celle du Mois précédent, qui commence par Ne croyez pas, jeune Bergere, est aussi de luy, ainsi que le Sonnet, Grand Roy, quand tu mettrois le monde sous ta Loy, avec le Madrigal sur le mesme sujet, qui le suit immédiatement, & un autre sur le mal de dents. Ces trois dernieres Pieces sont dans le Mercure de Septembre. Je pourrois vous en nommer d'autres; mais je les laisse pour venir à ce qu'il a fait pour l'essay des Cadrans Solaires, dont j'ay commencé de vous parler. Il en a fait un dans une Maison Religieuse dediée au Saint Esprit. La lumière du Soleil peint contre le mur, une Colombe environnée de rayons, au bout desquels sont les chiffres des Heures peints aussi par la Lumiere. Le rayon qui a au bout le chiffre de

Q. d'Octobre. F

*l'heure qui doit estre marquée par le Soleil, se trouve toujours le long d'une raze noire peinte au dessous, & allant de gauche à droite, ce rayon cede sa place à l'heure qui vient apres luy. Le mur represente un Ciel ouvert, avec un Liston volant, où ces paroles se lisent, Si ma lumiere vous regle, vous ne vous tromperez point.*

*Depuis ce temps-là, il en a fait deux portatifs. Dans le premier, le rayon de l'heure presente se trouve toujours au bout du bec de la Colombe; & dans l'autre qui est un Soleil, l'Image du Roy est peinte au bas, marquant les heures avec le bout de son Sceptre. Les rayons du Soleil obeïssent, & viennent se rendre tour à tour au point qu'il leur marque. Ces paroles sont écrites au dessous, Imperat Astris. Quæ Tellis parere neget?*

*Il en a encor fait deux autres. Le premier est un Dauphin environné de rayons: avec ces mots, Recturus terras oritur Sol alter ab undis; & le dessein du seconds s'applique à un Grand Ministre qui a des Etoiles dans ses Armes. On en voit une qui par dessus les cinq rayons, en a encor quantité d'autres qui l'environ*

*ron*

ronnent , avec ces paroles , Simillimā  
Soli.



## F I C T I O N .

**L'**Amour dans les premiers Siecles ( car il a esté de tous temps comme de tous lieux ) estant un jour descendu en Terre , pour voir de plus près les effets de son pouvoir , rencontra une tendre Bergere aupres d'un aimable Berger. Ce petit Dieu qui fait son unique plaisir des coups qu'il donne , ne voulut pas perdre ceux qu'il avoit résolu de porter dans le sein de quelque Mortel. Il tira toutes ses flèches à brûle pour-point , comme on dit , sur ce malheureux Berger qui se sentit alors si fort embrasé du feu qu'il nourrissoit dans son cœur de puis longtemps , qu'en un moment il se trouva réduit tout en cendres. L'Amour surpris de l'accident du Berger , ramassa ces cendres , & les ayant enfermées dans son Carquois qui étoit déjà vuide des flèches , il s'assit aupres

de la Bergere pour la consoler. Comme ce Carquois estoit transparent, quoy que solide, il s'aperçeut que les cendres qui estoient encor toutes brûlantes, & pleines de passion, rouloient toujourn du costé de la Bergere. Cette merveille obligea le Dieu d'Amour d'ordonner en memoire d'un Amant si digne de n'estre jamais oublié, que l'insensibilité des plus fieres Bergeres, ne dureroit à l'avenir pour celuy qui auroit ce Carquois, qu'autant de temps qu'il en falloit pour voir passer ces cendres d'un costé à l'autre. C'estoit environ l'espace d'une heure. On prit de là occasion d'appeller certains momens fortunez, l'heure du Berger. L'Horloge où l'heure si favorable à beaucoup d'Amans se trouvoit toujourn, s'est conservée pendant tous les Sieclés dorez, & ç'a esté seulement dans ceux qui les ont suivis, que la perte d'un gage si precieux a donné lieu à cet autre Horloge de Sable, où l'on ne rencontre que rarement cette heure desirée par toute la Terre.

LE BERGER DES RIVES  
DU TARN.

*Les*

Les Enigmes proposées dans ma  
Lettre du Mois d'octobre, estoient  
toutes deux sur l'Esprit. En voicy  
quelques Explications.

I.

**L'**Enigme la moins difficile  
Me mettoit à bout autrefois ;  
Mais aujourd'huy je suis habile ,  
I'en devine deux à la fois.

Que dis-je deux ? je n'en vois qu'une ;  
Mesme but , mesme sens , je n'en suis pas  
surpris ,

Et voir rencontrer deux Esprits  
Est une chose assez commune.

II.

**A**H pour le coup ; Galant Mercure,  
On trouvera le Mot , sans y res-  
ver deux fois ,

Et les Enigmes de ce Mois  
Ne donneront point la torture.

Comment, dit-on par tout se moque-t-il des  
Gens ?

Il croit cacher l'Esprit dans ce qu'il nous  
propose.

Voyez, la belle Enigme ! *belas depuis deux ans,*

*Il ne vous fait voir autre chose.*

Les Dames de Bourg.

### III.

**O**N me l'avoit toujours bien dit,  
Qu'il n'estoit point d'Ouvrage à com-  
parer au vostre.

Dans vostre dernier Livre on trouve plus  
d'Esprit

Qu'on n'en avoit encor trouvé dans au-  
cun autre.

DE LA MARTHE, AVOCAT  
en Parlement.

### IV.

**C**es Enigmes, sans contredit,  
Font voir que leurs Auteurs n'ont pas  
perdu leur peine,

Car en quelque sens qu'on les prenne,  
L'une & l'autre est pleine d'Esprit.

Mad. NOMAN-ANORI,  
de Poitiers.

V. Cette

V.

**C**ette Enigme est particuliere  
Pour le tour & pour la maniere;  
Plus on la voit, plus on la lit,  
Et plus on y trouve d'Esprit.

DE BLEGNÿ.

VI.

**S**i vos Enigmes en figure  
Echappent à mon jugement,  
Vous me permettrez bien, agreable Mer-  
cure,

De vous dire mon sentiment

Sur celles dont les Vers m'ont fait une  
peinture.

On a beau les examiner,

Et pour les expliquer prendre une peine  
extrême ;

Si l'on ne connoist l'Esprit mesme,

On ne pourra les deviner.

VALCHERIE, de Pontoise.

VII.

**U**ne lumiere vive & pure  
Pourrit avec facilité

F iiij

Des deux Enigmes du Mercure  
Percer toute l'obscurité.

Mais où prendre cette lumière ?  
Lisons les Vers de bout en bout,  
Un feu tout divin les éclaire,  
On y trouve l'Esprit par tout.

LE MAUVIEU, de Chauven.

Ces mesmes Enigmes ont esté expliquées en Espagne par la spirituelle Personne qui se cache sous le nom de la Lorraine Espagnolette. Vous avez déjà veu quelque chose d'elle au commencement de cette Lettre, & voicy ce que j'en reçois encor presentement.

---

Madrid 14. Decembre 1678.

Explication des Enigmes du Mercure  
du Mois de Novembre, reçues à  
Madrid le 9. Decembre 1678. sur  
les deux Enigmes en Vers.

**P**our expliquer sans contredit  
Les deux Enigmes de Novembre,

Il

*Il faut se réveiller l'esprit*

*Par un trait du jus de Septembre ;*

*Et pour lors l'on dira , sans passer pour  
Devin,*

*L'une est le bel Esprit , & l'autre c'est  
le Vin.*

*Sur l'Enigme de Méduse.*

**L'***Autre jour en resvant à l'Enigme  
en figure,*

*Que nous propose le Mercure,  
Par ce Bouclier fatal qui transforme les  
Gens,*

*Je sentoie la rigueur d'une bize pi-  
quante,*

*Qui par sa force pénétrante  
M'ostoit , en me glaçant , l'usage de mes  
sens.*

*Ha ! pourquoy tant resver ? Méduse c'est  
la Bise,*

*M'écriay-je pour lors , en m'approchant  
du feu,*

*Car depuis qu'elle m'a surpris,*

*Si je ne suis de marbre , il s'en faut  
peu.*

Explication de la Lettre en Chifre de  
l'Extraordinaire du troisieme  
Quartier de Janvier.

**V**ous aurez de la peine à trouver  
mon secret,

*Dans son Billet chifré dit le Galant  
Mercure :*

*Mais il a beau de l'E varier la figure,*

*Comme fait un Chifreur discret,*

*Cette précaution n'est point une défaite.*

*Pour la Lorraine Espagnolette.*

*Cette mesme Lettre en chifre n'esté  
ainsi expliquée par Mr. Mi-  
conet Avocat à Châlons sur Saone.*

**C**E n'est pas aux plus fins Esprits  
Que s'adressent les Mots sous ces Chifres  
écrits,

*Mais vous les proposez à lire*

*A ceux qui à déchifrer vous prenez soin  
d'instruire,*

*Qui comme moy peut-estre ont l'esprit  
fort distrait,*

*Et c'est à nous que la Lettre veut  
dire,*

**V**ous aurez de la peine à trouver mon  
secret.

*Elu*

Plusieurs autres ont développé le mystère de diverses especes de Monnoye qui cachent ces mots, & ce sont Messieurs Robbe ; Soubert ; Aimés Fils, de Beziers ; De Bollain ; Capitaine au Regiment de Picardie ; De Lange de Monmiral , Gentilhomme d'Orange ; D'Anzoine, Avocat ; Des Barres ; Descussoles ; Paichereau, Medecin de Corbigny en Nivernois ; Le Cœur ; de Rouen ; Les Inséparables de Rouen ; Les Inséparables Cloistrées ; L'Esclave des Belles de la Ville de Dieppe ; Le Berger des Rives du Tarn ; Le fidelle Berger des Rives de Seine ; Les trois Enjoiez de Tours ; & le Medecin solitaire de Tarascon en Provence.

Je vous envoie une nouvelle Lettre à déchiffrer. Vous n'y verrez aucunes figures. Elle est toute composée de Chifres qui ne font qu'un seul Alphabet, quoy qu'ils paroissent tous differens. Ainsi il n'y en a aucun qui n'ait sa marque particulière pour faire connoître la lettre dont il tient la place, & il ne s'agit que d'en trouver le secret. Tout ce que je vous diray pour vous en faciliter la connoissance, c'est que tous les Chifres finis par un point sont autant de lettres, soit qu'il n'y ait qu'un seul

Chifre.

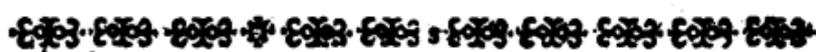
*Chifre, soit qu'il y en ait plusieurs. Les deux points font la separation des mots. On doit l'Invention de ce Chifre à Monsieur de Monmiral Gentilhomme d'Orange.*

## LETTRE EN CHIFRE.

21. 19. 235. 45. 789 : 812. 81. 354.  
 895 : 765. 15. 33. 432. 294. 527. 85.  
 372. 822. 95 : 4. 55. 823. 946 : 505.  
 348. 65 : 7. 35. 987. 798. 81. 337.  
 17. 9. 95 : 81. 66. 5. 76. 61. 29.  
 712. 25 : 8. 85. 7. 919 : 425. 328.  
 343. 5. 65. 819. 928 : 89. 91. 213.  
 81. 49. 818 : 12. 121. 81. 293. 95 :  
 54. 6. 65 : 523. 35. 726. 831. 427.  
 313. 375. 75 : 24. 35. 829. 936. 782.  
 85 : 29. 324. 985. 85. 776. 75. 821.  
 889. 15 : 3. 65. 327 : 224. 31. 987.  
 29. 25. 728. 35 : 34. 31. 238. 484.  
 303. 738 : 122. 39. 323. 989. 65.  
 716. 25. 834. 985 : 738. 15. 27.  
 342. 45 : 515. 21. 728. 237. 3242 :  
 43. 35. 304. 9281 : 631. 330. 29 :  
 31. 39. 295. 85. 342. 988.

*Il ne me suffit pas de vous donner des  
 Chifres à démesler, il faut vous appren-  
 dre*

*dire comment on peut connoître les Gens par la maniere dont ils forment leurs caracteres lors qu'ils écrivent. Cette science n'est pas de moy. Vous en trouverez les Regles dans cette Lettre qui m'est tombée depuis peu entre les mains.*



A M A D A M E,

D E \* \* \*

*Sur les Indices qu'on peut tirer de la maniere dont chacun forme son écriture.*

**V**Ous m'avez engagé si honnestement, Madame, à vous mettre par écrit quelques Remarques que j'ay faites sur la maniere de connoître les Gens par leur écriture, que je n'ay pû me dispenser de le faire. Voicy donc quelles sont mes conjectures. Si elles ne répondent pas tout à fait à vostre attente, peut être que la nouveauté ne vous en déplaira pas.

Je suppose premierement, que l'on peut connoître les personnes par leurs caracteres, en établissant d'abord, que  
les

les mains suivent naturellement le mouvement du cœur qui en est le principe.

Je suppose en second lieu, que ceux qui écrivent ne changent point leur caractère, ou que s'ils le changent, c'est par accident; ce qui arrive d'ordinaire, ou parce que l'encre & les plumes dont ils se servent sont mauvaises, ou bien à cause de la situation du lieu où ils se rencontrent, mais qu'ils reviennent toujours à leur premier caractère, & à la manière d'écrire qui leur est la plus naturelle. Cela supposé,

Je distingue trois sortes d'écritures, l'une qui est grande, l'autre médiocre, & la troisième qui est petite. Outre cette division générale, j'en fais une particulière, & je sous-divise celle qui est grande en deux, l'une fort chargée d'encre & désagréable à la vue, & l'autre plus nette, plus lisible, & plus hardie. Je dis plus hardie, car si l'écriture n'estoit seulement que bien peinte, & fort égale par tout, c'est une marque presque infallible, non seulement à l'égard  
de

de ce caractère, mais mesme à l'égard de tous les autres qui sont si bien peints & si façonnez, que ceux qui fardent ainsi leur écriture (si nous en exceptons ceux qui font profession de la montrer dans les Regles) n'ont pas beaucoup d'esprit, ou que s'ils en ont, il est tout au bout de leur doigt; & comme une parure trop affectée dans les habits marque une foiblesse dans les Hommes encor plus que dans les Femmes, de mesme une peinture trop recherchée dans l'écriture est un vain amusement qui ne peut partir que d'un petit esprit & d'un foible génie.

Je divise encor le caractère mediocre en deux, l'un qui est grossier & chargé d'encre, & l'autre qui ne l'est point, mais celuy-cy peut estre considéré en deux manieres, ou comme fort hardy, bien net, bien lié, & assez lisible; ou comme fort inégale, point lié, fort mince, & peu lisible.

Pour le dernier caractère, qui est le petit, je ne le divise point, estant presque toujours plus noir & plus chargé d'encre, qu'autrement.

Je

Je viens maintenant au jugement que l'on peut faire de ces trois caractères. A l'égard du premier, qui est grand & chargé d'encre, il est assez ordinaire que ceux qui écrivent de cette manière, n'ont guère d'attention à ce qu'ils font, & qu'ils en sont divertis par quelque passion qui leur occupe l'esprit; & comme celle de l'amour, & le plaisir même brutal que l'on se fait de bien manger & de bien boire, offusque plus les sens, & trouble davantage l'imagination, je dis que ceux qui écrivent de cette manière aiment ou le Vin, ou la bonne chère, ou la galanterie. Je croy, Madame, qu'il n'est pas nécessaire de vous prouver cecy par d'autres conjectures. Vous jugez bien qu'une Personne qui est déréglée dans sa conduite, l'est aussi dans sa manière d'écrire, & qu'une autre qui est accoutumée à tremper ses doigts dans des saucées, n'est guère plus propre dans son écriture.

A l'égard du grand caractère qui est plus net, selon la conjecture que j'en ay faite, il marque beaucoup  
d'amour.

d'amour propre & de timidité, & même de l'avarice, si les lettres ne sont pas bien liées; mais quand elles le sont, c'est alors une marque de vanité, de luxe, & d'ambition dans les Hommes comme dans les Femmes; & la raison de cecy est, que pour lier ainsi ces grands caracteres, il faut une plus grande liberté de main, & que l'esprit soit mesme plus dans cette action qui est continuée, & dans ces traits qui se font sans lever la plume. Or comme l'esprit n'est jamais plus tendu que quand il est occupé de luy-mesme, je dis que c'est une marque de vanité, parce que ceux qui sont vains se plaisent à faire figure dans le monde, & à se répandre au dehors; de mesme que ceux qui font ces grands traits, sont bien aises que leur caractere brille aux yeux de ceux à qui ils écrivent; au lieu que ceux qui n'ont pas leur caractere si lié, ont toujours peur de prendre une lettre pour une autre, ce qui est une marque de delicatesse, & par consequent d'amour propre, qui ne va guere sans avarice.

Je passe au caractere mediocre.

Quand

Quand il est un peu chargé d'encre , qu'il est bien formé & fort hardy , il marque un esprit défiant intéressé , & laborieux , Je fonde cette conjecture sur ce que ce caractère est plus commun aux Gens d'affaires , & aux Marchands , qui ont pour l'ordinaire toutes ces qualitez. Je dis quand l'écriture est bien formée ; car si elle ne l'estoit pas , & que les lettres fussent assez détachées les unes des autres pour faire paroistre l'écriture languissante , ce seroit alors une marque de mélancholie , & par conséquent d'amour pour les Arts , comme sont la Musique , la Peinture d'Architecture.

Le caractère médiocre qui est fort net , fort hardy , & bien lié , marque ordinairement de l'esprit & de la politesse. Il marque aussi de la bonté , de la liberalité , & de l'amour pour les Lettres. Cette conjecture peut n'estre pas toujours veritable. Neantmoins l'experience nous fait voir que ceux qui ont l'esprit poly , écrivent d'ordinaire avec plus de netteté que les autres ; ce qui ne se rencontre guère sans quelque littérature , & de là l'on

con

conjecture qu'ils sont moins attachez au bien que les autres, & qu'ils ont l'ame plus liberale, n'y ayant rien ( si l'on s'en rapporte à Ciceron ) qui marque tant la bassesse d'un Esprit, que d'aimer les richesses.

Le caractere médiocre qui est inégal, point lié, mince, & peu lisible, marque un Esprit bizarre, chagrin, fourbe, & paresseux. Pour entendre cecy, il faut remarquer que ceux qui écrivent de cette sorte, ou déguisent ainsi leur écriture, pour n'estre pas si bien entendus, ou ne la forment pas assez pour n'avoir pas bié appris à écrire, ou pour ne pas enfin s'en vouloir donner la peine. Si c'est pour déguiser leur caractere qu'ils écrivent de cete maniere, ils ne sont pas moins déguisez au dedans d'eux mêmes, & voicy les conséquences que j'en tire. S'ils sont déguisez dans l'interieur, ils ont des veuës pour tromper le monde; il faut qu'ils soient mal dans leurs affaires, ou qu'ils soient naturellement malins. S'ils sont mal dans leurs affaires, ils sont pour l'ordinaire bizarres & chagrins, & prennent en mauvaise part tout

tout ce qu'on leur dit, selon la pensée de Térence. Que si c'est à cause qu'ils sont d'un méchant naturel, il faut, selon le langage de l'Écriture, qu'ils ayent un cœur double, & par conséquent qu'ils soient fourbes & menteurs. Enfin si c'est à cause qu'ils ne veulent pas se donner la peine de mieux écrire, c'est toujours une marque de paresse, & de là il est facile de tirer d'autres conséquences de cette nature. S'ils sont paresseux, ils doivent estre mal-propres; ils aiment le jeu, & toutes les choses auxquelles l'oïveté incline. S'ils sont bizarres & chagrins, ils sont peu sociables. S'ils sont mal dans leurs affaires, ils sont jaloux & envieux du bonheur d'autrui.

Il ne reste plus que le petit caractère dont nous n'avons point encor parlé. Je dis donc que comme ce caractère est propre aux vieilles Gens qui sont naturellement avarés & défians, il est assez ordinaire que ceux qui s'en servent, sont aussi fort défians & fort avarés. Ajoûtez à cela, que comme l'on juge souvent des grandes choses par les petites, c'est une conséquence

sequence presque infallible que ceux qui serrent ainsi leur écriture ; & ménagent un morceau de papier , sont aussi ménagers & serrez dans les autres choses ; & de là il est facile de tirer quantité d'autres inductions , en examinant toutes les qualitez que l'on attribué aux Vieillards. Ce que je dis de ce dernier caractère doit s'entendre de tous les autres , où les circonstances bien démeslées, & l'adresse de ceux qui examinent les écritures, sont toute la finesse de cet Art.

Voilà , Madame , en quoy consiste toute ma science sur les caractères, J'en aurois fait un mystere à une autre Personne qui auroit moins de lumieres que vous n'en avez ; mais dans cette science , comme dans toutes les autres , il y a long-temps que je suis convaincu que rien n'échape à vostre pénétration.

CON

# CONSEILS

## SUR UN MAL

### D'AMOUR.

**V**ous me demandez des Conseils. Je veux bien vous en donner, mais je crains que vous n'en profitiez pas. Vous estes prévenu, Tirsis, de ces sortes de préventions qui ne nous laissent guère la liberté de gouter les raisons qui vont à les détruire.

*Je connais bien que vostre cœur  
Prend trop de plaisir dans ses chaînes;  
Il est dans une douce erreur,  
Et n'a pour plaisirs que ses peines.*

Après cela, Tirsis, voyez, je vous prie, à quoy vous m'engagez. J'auray peut-estre la honte d'avoir entrepris inutilement de vous guérir, mais n'importe. Je me sens un si grand penchant à vous obliger, que je compteray toujours mes interêts pour rien quand il s'agira de travailler pour les vostres.

Une

Une seule chose m'embarasse. J'apprehende que vous ne soyez de l'humeur de la plûpart des Gens qui consultent leurs Amis plutost pour les faire entrer dans leur foiblesse , que pour en tirer un veritable secours.

*Souvent l'on se plaint d'un martire  
Dont on ne voudroit pas guerir ;  
Et quoy que l'on nous puisse dire ,  
On croit qu'il est doux d'en mourir.*

Si ce sont là vos veritables sentimens, comme j'y vois beaucoup d'apparence , les remedes ne vous serviront de rien ; car enfin , Tirsis , il est presque impossible de guérir un Malade , quand il ne veut pas y contribuer. Mais pour peu que vous voulussiez vous aider , je ne desespererois pas de reüssir dans mon dessein , puis que je connois déjà la nature de vôtre mal.

*Vn Medecin qui ne sçait rien ,  
Guerit cent maux sans les connoistre ;  
Connoissant le vôtre assez bien ,  
Je vous en guerirois peut-estre.*

En effet , Tirsis , je vois par les re-  
gles

gles de mon Art ; que vostre fièvre est  
 continuë, avec des redoublemens causés  
 par des soupçons jaloux, des  
 craintes ; & des dépit. Il me semble  
 que c'est assez bien raisonnée de vos-  
 tre mal, pour vous engager d'avoir  
 de la confiance en moy, & que vous  
 ne devez pas balancer à vivre de la  
 maniere que je vay vous prescrire.

*Venez dans nostre Solitude,*

*Vous vous en trouverez fort bien ;*

*L'air de Paris ne vous vaut rien,*

*Il nourrit vostre inquiétude.*

Je ne doute pas que ce remède ne  
 vous paroisse violent ; mais dans l'état  
 où vous estes, il ne faut point flater  
 vostre mal. Ce seroit l'entretenir ; &  
 il seroit à craindre qu'il ne devint in-  
 curable. Voyez, Tircis, si vous aimez  
 mieux avoir toujours l'ame peignée  
 de quelque nouveau chagrin ; que  
 souffrir un peu, pour jouir apres d'une  
 tranquillité qui selon moy fait toute  
 le bonheur de la vie.

*L'Amour est plein d'impatience,*

*Rien ne peut remplir ses desirs ;*

*Prenez deux grains d'indifférence,*

*Elle a de tranquille plaisirs.*

Croyez-

Croyez - moy , Tirsis , abandonnez-vous entièrement à ma conduite, & je vous répons que vous serez bientôt le plus heureux & le plus indifférent de tous les Hommes.

\*\*\*

## F A B L E

S U R

### L'HORLOGE DE SABLE.

*Traittée simplement par l'invention, & comme elle peut avoir esté trouvée.*

**M**Algré l'inimitié qui estoit entre les Familles de Philemon & de Baucis , ce Berger sceut toucher le cœur de cette Bergere. Ils s'aimèrent tendrement , & la contrainte ne servit qu'à augmenter leur amour. Il est vray qu'elle les obligeoit à le cacher avec de grandes précautions. Philemon obtint un jour de sa Maîtresse la faveur de pouvoir en liberté l'entretenir de sa passion. Ils choisirent

*Q. d'Octobre.*

G

pour elle au Bois où il bnoit roge  
 avie et d'ollement. Les rendez donc  
 fut donne pour me heuro en lesy qui  
 estoit celle dont Baudis pouvoit dis-  
 poser. Ses Parens estant ordinaire-  
 ment engagez pendant ce temps là à  
 quelques occupations indisputables  
 abs. Amans se rendirent sans lieu des  
 siges. Leur entretien y fut fort in-  
 dre, & ce ne fut qu'avec peine qu'ils  
 se quitterent, quoy que leur con-  
 viction eust esté bien au delà de leurs  
 dont ils avoient esté instruits. Ce re-  
 tardement de Baudis luy fit chez elle  
 une grande affaire, & led. Berger ne  
 pouvoit plus en obtenir de sembla-  
 bles assignations. Quelques promesses  
 qu'il luy fist de ne la point trahir plus  
 qu'il ne falloir, elle ne connoist son  
 folle là dessus, & n'offrit bien que les  
 du Berger, & la crainte de seinte pre-  
 dre à l'heure dans son lieu où de se bri-  
 ne pour de sa douce fraicte. Amans  
 estoit toujours la cause de ce refus.  
 Philemon en estoit extrêmement affligé.  
 Il résvoit un jour profondement à  
 son malheur auprès d'une Source qui  
 se trouvoit couvée d'un terre.

blon

bonnet d'ors qu'au de ses Moutons  
 en bondissant ynt de détachés avec  
 souz pied un caillou qui se voyoit com-  
 me de barriere à une petite veine de  
 sable. Ce léger accident interrompit  
 sa séverité. Il porta doncement la main  
 sur les objets qui estoient au bout de  
 l'ay, & il'attacha enfin sur celui cy de  
 ferme encois à refren, mais non pas si  
 fort, qu'il ne remarquast que ce sable  
 auroit commencé à s'écouler au mo-  
 ment d'une certaine hauteur qui n'é-  
 roit pas loin, avoit esté éclairée du So-  
 leil, & qu'il avoit fuy au point que les  
 rayons de ce bel Astre avoient atteint  
 la terre au dessous duquel estoit cer-  
 tain Eclaircie. Le progrès du Soleil depuis  
 le premier de ces lieux jusques à l'au-  
 tre, estoit connu depuis d'un grand temps  
 de nostre Berger pour la marque de la  
 durée d'une heure. Il on sçait assez  
 que de tout temps les Gens de la cam-  
 pagne se trompent gueres à ces for-  
 tes de remarques, & qu'ils sçayent  
 fort bien y apporter les differences né-  
 cessaires selon la diversité des saisons.  
 Cette observation luy fit naistre une  
 pensée. Il mit ce morceau de sable

dans une coquille assez grande au  
 bas de laquelle il fit auparavant un  
 petit trou, & luy ayant donné la pé-  
 te nécessaire, il fut voy de voir que le  
 temps de l'écoulement de son sable  
 avoit répondu à peu près à celui d'u-  
 ne heure qu'il avoit mesuré à la fa-  
 veur du Soleil, & par quelque espace  
 de terrain, comme je viens de vous  
 le dire. Cette première épreuve l'en-  
 couraga à en faire d'autres, qui en-  
 fin se trouverent justes, & sur lesquel-  
 les ayant rafiné, il en perfectionna  
 l'invention avec deux petits Vases de  
 verre, & un petit bastiment de bois,  
 comme nous les voyons aujourd'uy.  
 Bien content de ce succès, il fit enen-  
 dre à Baucis le secret qu'il avoit trou-  
 vé, & l'utilité qu'ils en pourroient ti-  
 rer pour l'oster d'indigence de leurs  
 entreveues. Y a il quelque chose que  
 la curiosité venant aux secours y d'un  
 amour mutuel n'obtienne d'une Maî-  
 tresse? Celle de Philemon consentit à  
 renouveler leurs conversations au mes-  
 me lieu. Jamais ils ne passoient mieux  
 le temps qu'à cette heure favorable,  
 & l'on pourroit dire qu'en quelque  
 façon,

façon ils le voyoient luy-même passer  
 sensiblement; mais toujours trop viste  
 à leur gré. Ils eurent quelquefois af-  
 faires de loisir pour retourner l'Horlo-  
 ge. & pour voit faire de Sable une se-  
 conde fois, & vous pouvez croire qu'ils  
 n'y manquèrent pas. Ils s'en servirent  
 le plus qu'il leur fut possible, tou-  
 jours avec le chagrin du départ, mais  
 aussi toujours avec grande satisfac-  
 tion pour Philemon de voir Baucis  
 hors de crainte. Enfin par un bonheur  
 qu'ils n'avoient osé esperer, l'injurie  
 de leurs Parents vint à cesser, & leur  
 hymenée fut le gage de cette recon-  
 ciliation. Ils vécutent dans une par-  
 faite intelligence, jusqu'à un âge fort  
 avancé, & furent un rare exemple d'u-  
 ne amitié conjugale, comme on le voit  
 dans Ovide. Mais pour revenir à ap-  
 prentre Sable, si tost que le Mariage eut  
 uniy ces deux Amans, ils negligèrent  
 cette petite machine qui leur avoit  
 rendu de si bons services. Un de leurs  
 Amis qui se plaçoit au Cabinet, & à  
 la Lecture, s'en accommoda tres-utile-  
 ment. Depuis ce temps-là les Person-  
 nes studieuses s'en servent plus que

sous les autres ordinairement pour  
 tous travaux & aussi ceux d'artisans qui  
 sont galans, vouloient Navoir des  
 Horloges leur est en con de quelque  
 usage pour le temps de leurs divertis-  
 sements. Ainsi l'invention du Berger  
 se trouve en toutes manieres à l'Hom-  
 me de Lettres. *Le plus sage & le plus grand  
 des hommes est celui qui est le plus  
 simple & le plus sage. Et le plus grand  
 des hommes est celui qui est le plus  
 simple & le plus sage.*  
*Et l'heure d'un Homme d'étude  
 Peut estre celle du Berger.*

Cette Fable est encor de Monsieur  
 Gardien Secrétaire du Roy, dont vous  
 en avez déjà veu une première sur le mê-  
 me sujet, traitée par moy en prose. Il  
 merite assurément beaucoup de louanges,  
 ayant l'esprit galant & vif, & beau-  
 coup d'érudition. Sa galanterie parait  
 dans les Enigmes du Champignon &  
 du Mouton qui sont toutes deux de son  
 invention. Sa dernière a esté trouvée admi-  
 rable. Rien n'approche de la facilité qu'il  
 a toujours eue à trouver le sens de celles  
 que je vous ay proposées dans mes Let-  
 tres. Je parle des Enigmes en figure aussi  
 bien.

bien que des autres qui sont en l'air, & que  
 aupe de ces premiers de luy à l'antennant  
 de l'apér. Pour son erudition, les Elabes que  
 dans un z. de l'uo de luy vous en ayoit d'ot  
 ranta rémoignage, & vous en allez en ayoit  
 de l'ot ayoit de l'ot bien conu ayoit  
 dans le. Dis vous qu'at fait sur les Des  
 vises, les Emblèmes, & les Revers de  
 Medailles. Je l'ajoute icy, ne doutant  
 point que vous ne le jugiez assez digne de  
 la curiosité de vous ceux qui voudront  
 estre pleinement instruits sur cette ma-  
 tiere.

DISCOURS

SUR LES DEVISES,

EMBLEMES,

LE REVERS DE MEDAILLES.

**P**uisqu'on a de siex de moy, Monsieur, un Discours sur les Devises, sur les Emblèmes, & sur les Revers de Medailles, dans lequel on puisse connoître leurs proprietés différentes, je vais en faire sans façon un

abrégé, où je mettray simplement ce que ma mémoire m'a fourny, & de plus, & ce que j'en ay retrouvé dans nos Auteurs que je viens de repasser légèrement pour vous donner cette satisfaction. J'y mettray respectueux du mien, & encor je prétens que ce soit avec une parfaite soumission aux lumières de ceux qui peuvent estre plus éclairés que moy sur ces matieres.

Les Devises, les Emblèmes, & les Armes, & tout ce qui s'appelle en Latin *Insignia*, ont esté dans une grande confusion chez les Anciens, non seulement pour leurs noms, mais encor pour leurs différences, & avec peu ou point de distinction, au regard de celles qu'elles ont reçues dans la suite, soit par ce qu'ils les employoient toutes à une mesme fin, soit que ces distinctions ayent esté seulement introduites depuis, & tirées de leurs usages. Il y a apparence que dans l'Antiquité les Armes & les Devises n'estoient qu'une mesme chose, & qu'il n'y avoit que les Personnes de qualité qui s'en fissent honneur. Euripide & Aeschile

au

au siège de Thobes, mais  
 rapportent les Noms & les Devises  
 des sept Héros qui se postèrent à l'op-  
 posite des sept Portes de cette Vil-  
 le, & pour en faire les attaques. Le  
 plus emporté de tous estoit Cap-  
 tain qui avoit juré de prendre la  
 Ville en dépit de Jupiter même, &  
 qui avoit sur son Ecu pour Devise,  
 l'un des ces Poëtes dit, un Geant por-  
 tant une Ville sur ses épaules; & l'autre  
 se vout que ce fust un Homme por-  
 tant un flambeau allumé dans sa main,  
 avec ce mot. *Je reduiray la Ville en*  
*cedres.* L'on peut dire à l'égard des  
 Armes & des Devises, qu'elles ont  
 long temps esté avec les Chevaliers  
 Etrangers sans avoir une forme certaine,  
 jusqu'à ce que les Hommes de lettres,  
 qui quelquefois sont bons aussi pour  
 les Armes, ont pris soin de leur don-  
 ner cette forme, & de les rendre plus  
 soignées. Comme le Devise est beaucoup  
 plus difficile que l'Emblème, & que  
 le Revers, & qu'elle veut par consé-  
 quent un discours plus étendu, je vay  
 commencer par elle.

DE LA DEVISE.

Ce que nous appellons Devise, les Italiens l'appellent *Impresso*, qui signifie Entreprise, pour montrer qu'elle tire son origine de quelque trait d'esprit, dont les Anciens se servoient pour donner à entendre quelque entreprise considerable qu'ils medisoient, & c'est pourquoy dans ces commentemens le temps futur luy estoit toujours donné. Les Auteurs qui ont traité cette matiere, l'ont estimée très-difficile, & peut-estre la plus difficile qu'on puisse entreprendre pour y réussir. Un d'entreux dit nettement, que quelque application d'esprit qu'on apporte à inventer une Devise, il n'est pas en nostre pouvoir de trouver comme nous le voudrions aucune chose qui soit digne, ny de celui qui la veut porter ny de l'Auteur qui la compose, que c'est proprement l'effet du bonheur d'une cervelle bizarre & échauffée. Un autre avoüe franchement que faire une Devise parfaite, tient presque de l'impossible. Un grand faiseur

de

de Devises a dit d'une Personne Illustre qui en a fait aussi une grande quantité, que les trois parts n'en valent rien, & celui qui cite ce Critique luy reproche à luy-même le défaut qu'il reprend.

La Devise est un signe qui n'est point naturel, mais trouvé heureusement par l'esprit de l'Homme.

Selon l'intention de ses premiers Inventeurs, elle regardoit seulement une chose que quelqu'un entreprenoit de faire, & jamais une chose faite.

Ce signe doit estre composé de paroles & de figures, deux parties essentiellement nécessaires, & partant la Devise est d'une seule espece.

Il doit y avoir deux sens; le Litéral & le Métaphorique. Le premier est l'application immédiate & toute simple du mot à la figure. Le second l'application de ce sens par métaphore à la Personne pour qui la Devise est faite.

L'invention en est moderne, & Italienne. Il faut pour bien faire une Devise, se conformer à l'usage le plus communément observé par les Acadé-

Académies. On s'en peut servir aux Médailles, aux Ecus, aux Bâtimens, & généralement où l'on voit. Elle a esté trouvée pour représenter plus au vif, avec plus d'efficacité, & plus d'agrément, quelques pensées rares & singulières. Sa fin est mieux représentée avec la peinture à cause de la couleur.

Sa matière est la figure qui s'appelle ordinairement le corps. A l'égard de la forme les Auteurs la définissent diversément : mais sans nous embarrasser dans leurs différens sentimens, j'estime que c'est la ressemblance métaphorique, & un juste rapport de ce qui paroît avec la chose que l'on veut donner à entendre.

Il n'est pas nécessaire d'y faire tout un rapport general de toutes des similitudes ou propriétés de la chose figurée aux propriétés de la chose figurée ; si cela se pouvoit elle en seroit beaucoup plus complette ; mais il suffit de la propriété spécifique, & qui sert à l'effet principal qu'on se propose. Par exemple, du Soleil, si ma pensée est de quelque chose

se à laquelle la lumière puisse ou doive avoir rapport, voilà le nécessaire. Si le rapport de la chaleur s'y trouve aussi, encor mieux.

Nous avons dit que c'est un signe ou un symbole, parce que la signification n'en est pas naturelle; Qu'il est composé de figures & de paroles, pour distinguer la Devise des autres symboles qui ne consistent qu'en seules figures, ou en seules paroles; Que la figure & les paroles sont les deux parties essentielles, parce que la Devise pour estre bonne, doit estre faite de telle maniere, que la figure seule ou le mot seul ne puissent en expliquer la pensée, & que cette explication ne se fasse que par la conjonction de tous les deux. Que ce symbole fait son effet par le moyen de similitude ou métaphorique, pour marquer la matière de la Devise, & son estre formel. Et c'est pour cette raison qu'il n'est pas ordinairement permis d'exprimer la pensée avec la propriété des paroles, ny par de certains termes comparatifs, & autres, comme nous dirons en parlant du *Mot*.

La

106 La Devise doit estre fondée sur quelque propriété véritable de la chose figurée, pour en bannir autant qu'il se peut l'Allegorie & les Chimères.

201 Pour les Chimères, elles n'y sont jamais recevables; mais il y a des occasions où il est presque impossible de se dispenser de l'Allegorie que l'usage a données à certaines figures, comme font la Palme, le Laurier, l'Olive, l'Arc en Ciel, &c.

201 La pensée doit estre désignée par le Mot, & cette designation en est une partie essentielle sans laquelle on ne peut jamais faire une bonne Devise.

208 Le Sujet de la pensée peut estre pris de l'Etat, des affections, des desirs de la Personne pour qui la Devise est faite. La Figure estant, comme il a esté dit, la matière de la Devise, elle reçoit plus ou moins de perfection accidentelle, mais non pas essentielle de la qualité de estre Figure, selon qu'elle est plus ou moins noble. Par exemple, celle du Soleil, d'une Couronne, ou de quelqu'autre chose de relevé, donnera quelque avantage à une Devise sur celle qui n'auroit

pour

pour Figure qu'une Pierre, au Fleau, & d'autres choses communes ou yiles. J'entens, si ces deux Devises sont également regulieres; car si la dernière l'estoit davantage, elle seroit toujours preferable à l'autre.

Il peut y avoir une, deux, & plusieurs Figures dans la Devise, mais lors qu'il y en a plusieurs, il faut qu'il y ait un si bon ordre, ou si vous l'aimez mieux, une si bonne ordonnance entr'elles, qu'elles concourent toutes à une même fin.

La Devise ne reçoit & n'admet pas toutes sortes de Figures, mais bien celles qui se prennent de la Nature & de l'Art, pourvu qu'elles ne soient pas inconnues ou trop obscures, parce que nous prenons ces Corps comme signes demonstratifs de nos pensées, & si les Figures ne se peuvent au moins faire connoître par les couleurs, il faut les rejeter entièrement des Devises.

Les Corps qui sont tirés des Armes, que portent ceux pour qui les Devises sont faites, les rendent plus nobles & plus excellentes, comme le

sont.

sont aussi celles qui ont quelque allusion aux noms ou surnoms des Personnes.

L'on y peut quelquefois employer quelques Figures historiques ou fabuleuses de quelques fameux Auteurs, quoy que la Devise soit tres-differente de l'Emblème, pour la forme, pour la fin, pour les paroles, & pour les figures ou maniere. Neanmoins telles Figures qui servent aux Devises, peuvent quelquefois servir aussi aux Emblèmes; & reciproquement telles qui serviront aux Emblèmes, pourront bien estre employées aux Devises, parce que les Emblèmes reçoivent generalement toutes sortes de Figures, même les Figures humaines, celles purement de caprice & d'invention, sans excepter celles des choses impossibles; mais les Devises ne les reçoivent pas non plus que les Portraits, quand bien ils seroient de choses tirées de la Nature ou de l'Art, parce que les Portraits comme tels, ne representent pas immediatement la nature & la propriété de la chose, mais seulement ses traits extérieurs.

Les

Les Figures Humaines d'aucune sorte, ny mesme en habit ou situation extraordinaire, comme l'ont voulu quelques Auteurs, ne peuvent entrer dans la Devise; parce qu'il n'y auroit plus de metaphore, quant à la signification & à la representation, ainsi que le demandent les vraies Devises, & aussi d'autant que la signification litterale estant celle qui s'entend toujours la premiere & avant la metaphorique, l'on pourroit croire qu'on n'auroit voulu signifier autre chose que la mesme Personne; & la mesme action qui seroient figurées. Par exemple, le Roy qui surmonte de grandes difficultez, par un Alexandre qui trancheroit le Nœud Gordien, on s'arreteroit simplement à Alexandre & à son action representez par cette Figure. J'avoie que ces raisons sont subtiles, & pour ainsi dire subtilisées: mais enfin c'est par elles que les Auteurs plus recents l'ont emporté sur plusieurs autres qui les ont precedez; & qui trouvoient fort à dire que l'on bannist de la Devise la Figure humaine qui est si noble & si excellente, quand celles des  
plus

plus vils animaux y sont reçeus.

Touttefois les Figures de quelques parties du corps humain, comme une main ou un bras, se recoivent dans les Devises, non comme signes significatifs; ou sujet, ou matiere, mais comme sôutiens, & comme occasions efficientes, pour l'ornement & accomplissement de la figure, ou de son action ou propriété, pour mieux la représenter & faire connoître. Par exemple, une main qui tiendra des balances ou un bras armé d'une épée qui frappera quelque chose, & ainsi du reste.

Quand il y a plusieurs Figures, celle-là doit estre estimée la principale, qui aura la principale propriété qui s'explique dans la Devise, & il faut la dépeindre avec l'acte qui puisse le mieux exprimer ce que l'on veut démonstrer; & comme les seules Figures ne font pas la Devise, les paroles y sont nécessaires, non seulement pour la signification & déclaration, mais parce qu'elles sont de l'essence de la Devise pour la détermination du corps dont elles doivent déclarer quelque propriété; ce qui se fait, afin que  
comme

comme cette propriété est le fondement de la pensée, on puisse prendre la chose conformément à l'intention de celui qui fait la Devise, & non pas une qualité pour une autre, moins encore la mauvaise, s'il y en a, pour la bonne.

Les paroles s'appellent le mot ou l'ame. Mot en Italien signifie une expression courte & remplie d'esprit, & en effet le mot de la Devise doit avoir ces deux qualités.

Cette brièveté peut estre gardée avec un Vers entier, pourveu qu'il n'y ait point de paroles superflues.

L'ordinaire est de faire le Mot d'un demy Vers ou de moins, d'un Fragment de Vers dont le meilleur est la fin d'un Hexametre Latin.

Il n'est pas absolument nécessaire que le mot soit ainsi d'un Vers entier ou rompu, quoy que la mesure du Vers y donne assurément de la grace; mais quand la pensée le vaut bien, il ne faut point faire de scrupule de sacrifier le Vers à la Prose, pourveu que la brièveté & le brillant s'y rencontrent toujours.

On

On peut omettre expriés quelques paroles, mais peu, & laisser au Lecteur à les supplier. Cette omission est tant adroitement pratiquée, qu'elle donne une merveilleuse grace. On peut inventer le Mot, ou le prendre d'ailleurs, & principalement des Poètes qui ont excellé. On a liberté entière de faire entrer des Verbes dans le Mot, ou de s'en abstenir. Si l'on y met des Verbes, il faut qu'ils soient toujours de temps présent ou de temps futur; le présent explique avec plus de vivacité, & d'être actuel est plus noble & plus expressif, & représente plus au vif. Le futur convient mieux à l'origine de la Devise, & peut signifier quelque dessein de celui qui la porte; mais les Verbes du passé ne sont point conformes à l'Usage des Académies, à moins d'être en grande convexité avec le temps présent. Exemple de la Devise du feu sortant d'un caillou, qui a pour mot *enlitt quod deliruit*. Il en sort ce qui a été caché, pour signifier une Personne qui par quelque événement considérable, montre ce qu'il avoit longtemps

du *Mercurius Galant*. 165

et temps pour s'acquerir son renom. O

Il faut que les Verbes que l'on employe dans le Mot soient toujours indicatifs, qu'ils démontrent seulement sans jamais commander ny instruire, cette condition estant du propre de la Devise, au contraire des Emblèmes qui sont pour enseigner.

Dans le mot on fait ordinairement, qu'il parle en troisième Personne, c'est la maniere la plus commune : quelquefois on fait parler la Figure en première Personne, & c'est quand elle parle de soy-même, comme dans la Devise du Feu, dans lequel est une Salamandre, *nurisco & extinguor*, je nourris & j'en suis éteint; & en seconde Personne, quand il y a plusieurs Figures, & que l'on fait parler l'une d'elles à l'autre, ou aux autres, comme de la Reine, qui dit au Soleil, *tu splendoras*, c'est toy qui me donnes l'éclat, & il ne feroit jamais pervertir cet ordre; comme par exemple d'une flamme à qui l'on feroit dire d'elle-même comme font certaines Personnes, *tu brûles & tu es éteinte*, ou de qui l'Autheur disoit le même aussi en seconde Personne, ce qui ne

ne vaudroit rien, & il faudroit dire, je  
brûle & j'éclaire, ou bien, telle brûle  
& elle éclaire. Il faut bien se souuvenir  
que l'office du Mot est d'expliquer  
d'abord & immédiatement la proprie-  
té de la Figure, & non pas la pensée  
de l'Auteur de la Devise, la quelle  
pensée ne s'explique qu'à par le sans  
métaphorique, & c'est pourquoy il  
faut prendre garde à ne pas faire un  
Mot qui soit métaphorique luy-même  
même, comme par exemple, le pied de la  
Montagne, le Soleil des Rois, &c.

- Quand la propriété de la Figure est  
trop claire, quelques-uns trouvent  
bon de la marquer avec des paroles  
plus générales, comme de Licorne, au  
lieu de dire, elle chasse les venins, ou  
de dire, elle chasse les choses nuisi-  
bles, & que vous fais, & si le plus de  
conseil que de précepte, & si finis  
pourvu que cela se puisse faire sans  
faire perdre de son énergie, & si qu'y  
l'exemple allegué pourroit pecher.

- Il ne faut pas que le Mot même au-  
cune des Figures, qui sont dans la De-  
vise, c'est une règle des plus générales,  
est à dire que s'il y a une Palme ou

une

une Epée, il ne faut pas qu'il y ait  
dans de Mot, ny *Palma* ny *ensu*, & par  
ce que le sens metaphorique en seroit, si  
non de qu'il soit à fait, de moins gr  
dement aisé, & c'est pour ceste rai  
me raison qu'il faut éviter dans les  
Mots les termes de *calny*, *oy*, *celle*, *là*, *qui*,  
*lequel*, *laquelle*, *d'icy*, *là*, & autres  
semblables, à moins que l'excellence  
de la pensée ne semblast, pour ainsi di  
re, l'exiger, afin de donner au Mot & à  
à la Pensée plus de poids & plus de  
force, comme *ex his praeissima quae sunt*,  
dans une Devise pour Henry IV. re-  
nouvelée pour le Roy en l'année 1650  
pour faire entendre la clemence de ces  
Princes, en préférant de salut à des Citoy  
royens, signifié par la Couronne de  
Chêne, à l'éclat de leurs autres Couron  
nes, & est (vray) que ce mot Devise  
tient plus de l'Emblème que de la Dev  
vise, estant instructive & allegorique  
Le Mot, ne doit pas estre commun,  
ny trop en general, point ambigu, ny  
équivoque par la diversité des signi-  
fications que certaines paroles peu-  
vent avoir.

Il faut aussi éviter l'équivoque qui  
peut

peut estre causé par un simple changement de ponctuation.

Il faut semblablement s'abstenir de toute figure & de tout mot de sinistre augure.

La Devise est un jeu d'esprit , mais elle doit garder des bienséances honnestes , ne point taxer les propres vices de celuy pour qui elle est faite, ny ceux du prochain. Quelques Autheurs approuvent neantmoins d'insulter à autruy par Devise , ce que je tiens entièrement deraisonnable. Je sçay qu'une telle Devise pourra estre excellente selon toutes les autres regles , mais celle de l'honesteté y estant violée, c'est assez ce me semble pour donner l'exclusion à une Devise avec ce seul défaut.

Il ne faut pas que le Mot puisse estre entendu, comme n'estant proferé que par la Personne pour qui se fait la Devise , sans l'avoir esté auparavant par la Figure ou Figures. Par exemple, faire dire à la Personne , *je ne suis pas ainsi, ou plust à Dieu que je fisse telle chose*, qui seroit figurée dans la Devise, ny que le Mot exprime l'occasion ou  
rende

rende la raison de l'action, de l'effet, de l'operation, ou d'autre chose que l'on prend pour Devise; & c'est pour quoy les termes de *parce que*, *d'ainsi*, & autres semblables, en sont rejueez comme repugnans à la perfection.

Le Mot ne doit estre, ny trop clair ny trop obscur, & il faut qu'il soit autant proportionné au corps qu'à la pensée de la Devise.

On le peut faire en toutes Langues, mesmes en Hebreu, si l'on veult n'estre entendu que de ceux qui savent cet Idiome.

Jusqu'icy ce sont les regles, que les Autheurs estiment pour la pluspart les plus necessaires. En voicy encor quelques-unes, qu'ils ne nous proposent que pour donner plus de grace & plus de beauté à la Devise.

Que les Figures en soient belles & agreables à la veüe, & les couleurs aussi quand la Devise est en peinture.

Que les choses figurées paroissent comme dans l'action & dans le mouvement, parce que de cette sorte elles expriment mieux & plaisent davantage.

L. d'Octobre.

H

Que les Figures ne soient point de choses fabuleuses, ny d'Animaux qui ne soient pas bien connus. La premiere de ces conditions n'est pas reçeuë generalement par tout, & quelques Academes ont un Usage tout contraire.

Que la Devise soit modeste, point altiere, superbe ny presomptueuse; ce que j'estime devoir entédre seulement de celles des Particuliers. Mais pour un Héros, pour un grand Prince, pour un Conquérant, je croy qu'un peu de fierté y sied tres bien.

Vne grande beauté de la Devise est qu'elle ait, pour ainsi dire, du merveilleux, pourveu qu'il ne procede pas de l'obscurité ny de quelque propriété cachée, ou de paroles peu intelligibles, car cela la rendroit mauvaise: mais que ce merveilleux, c'est à dire à mon sens ce qui fait la surprise qu'elle peut causer, consiste en l'invention, en l'application, & en l'expression.

Que dans les Devises qui se font pour les Academies, la signification ou l'acte de la Figure ou Figures, fasse voir quelque rapport & correspondance avec le nom de l'Academie,

Que

Que dans les Devises generales des Colleges, j'entens de Societez, d'Academies, & d'autres Compagnies, il se voye une union de plusieurs choses à une mesme fin, afin de mieux exprimer l'assemblage, la societé, l'uniformité des pensées, en un mot l'unanimité de plusieurs Personnes.

Que le Mot ne soit point composé d'attributs, qui appartiennent naturellement à l'Homme, comme le sont les termes de Vertu, de Vice, de Justice, d'Art, de Science, & autres semblables. J'avouë que cet avertissement m'a surpris d'abord; mais ayant fait reflexion que c'est une suite de l'exclusion de la Figure humaine, il n m'a plus donné d'inquietude.

J'obmets encor quelques autres Remarques qui m'ont semblé trop obscures, & mesmes superflues. Les Italiens sont presque inépuisables sur ces matieres. C'est une chose surprenante de voir combien de Volumes ils ont écrit sur cette petite Production d'esprit, qui paroist de si peu d'importance à ceux qui ne la connoissent pas. Cependant il est certain que tous ceux qui

se sont meslez d'en donner des Loix de leur autorité , y ont tres-souvent contrevenu eux-mesmes , soit qu'ils s'en soient apperceus ou non : ainsi je ne voudrois pas soutenir absolument qu'une Devise qui n'auroit pas generalement toutes les conditions que je viens de rapporter , ne püst estre bonne ; mais en tout cas le plus que l'on pourra les observer , servira beaucoup à en faire qui approchent davantage de la perfection, à quoy l'on doit toujours aspirer autant qu'il se peut en toutes sortes d'Ouvrages. Passons maintenant à l'Emblème.

## DE L'EMBLEME.

Ce mot vient d'un Verbe Grec, qui signifie inserer , & en quelque façon entremesler : ainsi à prendre les choses à la lettre , tout Ouvrage de rapport & à la Mosaique , est un Emblème , estant composé de choses entremeslées. Les Anciens appelloient ainsi certains Cercles & Ornemens gravez ou de relief aux bords , aux pieds , & au milieu de leurs Vases & autres Ouvrages.

vrages. Quelques Auteurs parlant de l'Emblème au sens que nous l'entendons icy, l'ont appelé un discours artificiel & metaphorique; à quoy il faut ajoûter qu'il consiste en figures & significations morales, dont la fin principale est d'instruire.

Quant à la matiere de l'Emblème, ce sont les Figures lesquelles peuvent estre de corps pris de la Nature, de l'Art, de la Fable, de l'Histoire, de l'Exemple, des Sentences, & des Proverbes.

Les Figures peuvent estre monstrueuses, fantastiques, capricieuses par nature ou par invention, entieres ou par parties seulement. Les Emblèmes du Silence, des Corneilles, de la Vigne, sont tirez de la Nature: celles du Luth & du Navire, le sont de l'Art, Elles le peuvent estre des Fables, & mesmes (selon quelques Auteurs) les Fables & les Apologues ne sont autre chose que des Emblèmes; celuy de Brutus qui se tuë est de l'Histoire. La Figure d'un jeune Homme qui a deux aisles attachées au bras gauche, & un poids à la main droite qui l'em-

pesche de s'élever , est un Emblème de caprice. La representation d'un Etyopien que l'on lave , est un Emblème de Proverbe.

Encor que toutes sortes de Figures veritables ou controuvées soient la matiere de l'Emblème , ce n'est à proprement parler que leur action , & en tant qu'elles operent un tel fait particulier de la particularité duquel se tire la pensée & l'enseignement de ce que nous devons sçavoir par le sujet qui nous est representé , pour vivre civilement & moralement.

Quoy qu'ordinairement l'Emblème soit de plusieurs figures , il peut neanmoins estre d'une seule , nonobstant ce qu'en a voulu dire un Auteur qui a blâmé Alciat pour en avoir fait d'une seule ; ce Critique s'attachant trop scrupuleusement à l'origine du Mot, en voulant qu'il y ait necessairement composition de plusieurs choses inserées l'une avec l'autre.

La forme de l'Emblème est peu differente de celle de l'Exemple, & consiste à tirer d'un fait ou d'une action particuliere qui y est figurée, une instruction

instruction morale. L'Exemple est seulement pour la preuve d'une chose vraiment réelle. L'Emblème est un enseignement qui se tire de cet Exemple, & qui peut servir à instruire généralement de toutes choses.

Les paroles n'y sont pas nécessaires, puis que l'on fait des Emblèmes sans paroles, mais ils en sont plus obscurs.

Les paroles, quand il y en a, servent pour la signification non pas du corps ou figure de l'Emblème, ou de la propriété ou action de la Figure immédiatement connue dans la Devise, mais au contraire elles font d'abord l'expression de la pensée, & l'application mesme de l'Emblème.

Dans les Emblèmes, l'Autheur par soy-mesme explique avec les paroles ce que les Figures representent, & d'abord il marque la moralité, comme estant la fin & le but qu'il pretend. Par exemple, deux Vases, l'un de terre, & l'autre de cuivre, qui vont au courant de l'eau; le Renard qui regarde une tres-belle Teste de Sculpture; & l'Asne qui porte le Simulacre

que l'on adore, nous aprennent qu'un mauvais Voisin nous peut faire du mal; que l'esprit est beaucoup plus à estimer que la beauté, & que l'on rend honneur à telles Gens pour leur employ, & non pour eux-mêmes quand ils sont sans mérite.

Pour les Fables, la pensée & l'instruction en font la conclusion; mais dans les Emblèmes cette pensée & cette instruction sont proposées d'abord pour argument, & prouvées par telle action ou par tel exemple qui y sont figurez.

La fin principale de l'Emblème, suivant l'étimologie du Mot, a esté d'orner des Vases, des Murailles, des Temples, &c. On a étendu depuis cette fin à enseigner & signifier quelque instruction; & c'est pour cela que l'Emblème a toujours quelque moralité, car ceux qui sont sans moralité, ne méritent à mon sens que le simple nom d'Imagés.

Cette moralité peut estre pour le general ou pour le particulier, cela est libre. Il est pourtant plus ordinaire de la faire generale. Quelques-uns tiennent

tiennent que quand l'instruction s'applique à une Personne particuliere, ou seulement aux Personnes d'une certaine profession, il faut se servir de termes imperatifs; & quand la fin en est commune, & l'application generale, qu'il est bon de parler moins déterminément & en adoucissant; comme par exemple, sur l'Emblème de la Balance qui signifie la Justice, de dire à une Personne particuliere, ou aux Juges, *Hoc fac & vivas*, Fay cecy, & tu vivras; & en parlant à tous les Hommes, *qui fera telle chose vivra*. Je trouve en cela trop de raffinement; & outre que ce singulier est aussi propre que le pluriel à signifier tout le Genre humain; j'estime que la Vertu a toujours droit de parler à l'imperatif à tout le monde. On attribue à l'Emblème le temps à venir, non pourtant de nécessité, estant encor capable du present; mais il rejette naturellement le passé, duquel s'il se sert; ce n'est que par recit de quelque action passée, pour nous instruire de celles que nous avons à faire au present & à l'avenir.

Un ſçavant Homme a eſtimé que l'inſtruction & la moralité n'eſtoient pas le propre de l'Emblème, & qu'il ne diféroit de la Deviſe que parce que celle-cy a une penſée particuliere pour eſtre auſſi appliquée particulièrement à quelque Perſonne, & que l'Emblème a pour l'ordinaire une penſée univerſelle & indépendante d'individus déterminez. C'eſt ainſi qu'il ſ'explique; mais ce ſçavant eſt, comme je croy, le ſeul de cette opinion. Il a tous les autres contre luy, auſſi-bien que l'uſage, ſuivant lequel ils veulent tous que la moralité ſoit le propre de l'Emblème, & que par conſéquent les plus clairs & qui ſ'entendent le mieux d'abord, ſont touſjours les meilleurs.

## D U R E V E R S D E S M E D A I L L E S.

Le Revers eſt inſéparable de la Medaille, & ſ'appelle ainſi, parce qu'il eſt derriere l'Image de celui dont on veut dépeindre les beaux Faits par la maniete de Revers.

II

Il regarde le plus ordinairement le temps passé; il fait voir les choses avenues avec des Figures qui servent simplement à en faire la démonstration.

Dans la Medaille & dans le Revers, l'Image peut estre la propre Image de la Personne, ou de quelqu'autre par lequel on la represente.

L'Image & le Revers se font avec ou sans Inscription, & les paroles n'y font point d'autre office que de déclarer ou l'Image, ou le Revers, ou celuy qui a fait la Medaille, ou l'occasion qui a donné lieu de la faire. Ainsi les Revers se peuvent former de figures d'Hommes; de Femmes, de Provinces, de Villes, de Temples, de Ponts, d'Animaux, & generalement de toutes sortes de corps; Pareillement de Victoires, de Batailles, & de semblables autres opérations qui se peuvent entreprendre & executer par les Hommes.

Le Revers reçoit non seulement le sens historique, mais quelquefois encore l'hieroglyphique & le moral, mais pourtant toujours avec relation à la Personne dont l'Image est ordinairement

ment sur la Medaille, & à la gloire duquel elle est fabriquée.

Par ce qui vient d'estre dit, il est aisé de reconnoître en quoy les Revers qui sont purement suivant l'usage ancien, qui ne connoissoit point les régularitez de la Devise, en sont différens. Mais aujourd huy, & depuis que l'invention en a esté trouvée & réglée, elle y est tres bien reçeuë, & une fort bonne Devise peut aussi servir d'un fort bon Revers, en y observant la juste relation à la Medaille. Quelques Autheurs n'y reçoivent guère d'Emblèmes que ceux qu'ils appellent demonstratifs & sans instruction; mais puis qu'on y admet le sens moral, j'estime que l'instruction n'en doit pas estre bannie, pourveu qu'elle s'y fasse d'une maniere noble, sans paroles de préceptes, mais seulement par la force de l'Exemple & de la relation de ce qui est figuré, à la vertu de la Personne, ou à l'excellence de la chose, qui est le sujet de la Medaille.

Les paroles, quand on s'en sert dans les Revers, doivent à mon sens, estre en petit nombre, avoir quel-

que

que emphase , & dire beaucoup en peu de mots. J'entens pour y dōner plus de grace , car je sçay bien que dans plusieurs Revers d'anciennes Medailles des Empereurs, on n'y voit point d'autres Inscriptions que longues, & qui contiennent simplement leurs titres, de Dictateurs, de Grands Pontifes, où la raison & l'occasion des Medailles connuë, pour avoir assuré ou fait nettoyer les chemins & autres semblables. Il y en a quelques-autres de Rome renaissante, pour avoir sauvé les Citoyens ; la Paix d'Auguste, & d'autres de cette nature qui ont des éloges courts. Ce sont ceux qu'il faut imiter comme de tres bons modelles.

Je ne voy rien qui puisse empescher d'y employer quelque beau fragment de Vers, ou un Vers entier aussi bien que la Prose, soit que le Revers se fasse d'une Devise, ou de Figures humaines à l'antique. Nous avons de beaux Revers modernes de cette sorte, & si l'Antiquité ne nous en donne point d'exemple, nostre âge le peut donner à ceux qui viendront apres.

Nous avons dit que le temps passé  
est

est le plus propre pour le Revers des Medailles, ce qui n'empesche pas que le present & mesme l'avenir, n'y puissent avoir quelque part par maniere de continuation, en ce que l'action passée qui est figurée, peut démontrer une vertu du Prince, laquelle il est en volonté d'exercer encor au temps present & à l'avenir; mais cette fin n'est qu'accidentelle, & en tant qu'elle regarde un acte de vertu.

Personne n'ignore que les Empe-reurs pour immortaliser leurs grandes Actions, & le Senat, les Provinces, les Villes ayant reçu d'eux quelque faveur, ont fait battre des Medailles avec des Revers pour en conserver la memoire.

La Liberalité, la Magnificence, l'Abondance, la Felicité, les Haran-gues faites aux Soldats, la Paix, la Sa-gesse, la Prudence, la Consécration, & sur tout la Victoire, ont esté de tout temps le sujet des Medailles, & les grandes Actions, & Faits Heroi-ques, le seront aussi toujours.

De toutes les choses qui contri-buent à la beauté, & à l'excellence des  
Medail

Medailles anciennes ; j'en remarque principalement quatre. La noblesse & l'elegance des figures , l'usage des hieroglyphes quelquefois sans figures humaines, & quelquefois inferez avec elles. La beauté & l'emphase des paroles, & l'abreviation de certains mots, & quelquefois leur reduction à de simples lettres. Comme par exemple avec R. C. C. ils donnoient à entendre la liberalité d'un Empereur qui avoit fait remise au Peuple d'un Impost qu'on appelloit le deuxcentième denier.

La plûpart des Connoisseurs estiment que les Monnoyes & les Medailles de l'Antiquité ont esté les mesmes choses à raison des poids & des volumes des unes & des autres , & l'on croit qu'il n'y a eu de différences que touchant la fin , & l'usage que les Monnoyes ont esté fabriquées pour dispenser & pour estre employées au Commerce ; que les Medailles y pouvoient bien estre propres aussi pour leur valeur en or , argent, ou métal , mais qu'elles n'ont point esté frapées à cette fin , mais seulement

ment pour memoire des belles Actions des Empereurs, & que ce pouvoit estre des presens qu'ils faisoient à leurs Parens, à leurs Amis, aux Capitaines, Senateurs, Chevaliers, Soldats & aux Peuples; qu'ils en faisoient largesse lors de leurs Elections, & de leurs Triomphes, de leurs Ligue, & de leurs Alliances, comme il se pratique encor aujourd'huy aux grands Evenemens, & aux actions les plus dignés de remarque. Les Anciens en mettoient aussi pour memoire dans les Sepulchres, & dans les Urnes mortuaires, dans les fondemens des Temples, & des autres Edifices publics. La coutume a cessé à l'égard des Sepulchres, mais elle s'est toujours observée pour ce qui est des Edifices de grande consideration.

Les Monnoyes estoient seulement pour la dépençe, & fabriquées avec l'Image du Prince d'un costé; dans l'autre l'on figuroit pour l'ordinaire le signe public *Insignia* de la Ville, ou bien son Dieu tutelaire; quelque Fleuve ou Temple considerable; ou enfin quelqu'autre figure par laquelle  
ils

ils vouloient que leur Monnoye fust connue, & distinguée de celle des autres Villes, & mesme souvent la Ville y faisoit mettre son nom.

Ce que je viens de dire des Revers, doit ce me semble suffire pour les bien faire; car pour parler en general de la matiere des Medailles, c'est un fonds inépuisable d'érudition pour les Sçavans. Ils y trouvent en abondance dequoy faire des leçons pour la connoissance des Antiquitez, de l'Histoire, de la Chronologie, & Topographie, des Familles Anciennes & Illustres, des Titres & Dignitez des Empereurs, comme aussi de l'Histoire des Animaux, des Plantes & de leurs proprietes, & sur tout de la Morale pour l'exemple des Vertus. Enfin ils y font voir une Enciclopédie, & un enchainement de toutes les Sciences. Apres quoy bien loin de trouver à dire que tant de grands Hommes se fassent avec ardeur un si grand plaisir de la recherche, & de l'étude des Medailles, j'estime qu'au contraire ils en meritent beaucoup de loüanges, puis que c'est en effet une des plus utiles,  
des

des plus nobles, & des plus engageantes de toutes les honnestes voluptez.

*Vous ne serez pas fachée de voir encor quelques Pieces sur la Paix. La premiere est un Rondeau fait dans le temps qu'on eut appris que le Roy avoit la bonté de la vouloir donner à toute l'Europe.*



## A U R O Y.

### R O N D E A U.

**D**onnez la Paix, Grand Roy, telle  
que l'on voudra,

A vos seules bontez l'Europe la devra.

Vainqueur des Ennemis à qui vous ferez  
grace,

Vous pouvez par pitié leur ceder quelque  
Place,

Et vous mettre au dessus de ce qu'on en  
dira.



Vous en triompherez par ce grand Opera,  
A la Posterité leur bonte paroistra.

Remply de vôtre gloire, & bravant leur  
audace,

Donnez la Paix.

*Laissez*



Laissez à ses fureurs devorer Caprara,  
La jalouse Angleterre au dépit qu'elle  
aura,  
Et que leur vain complot de vôtre cœur  
s'efface.  
Pour vous faire admirer enfin de Race  
en Race  
Aux vœux de l'Univers, criant Ne plus  
ultra,  
Donnez la Paix.



## SONNET.

CEnt Souverains liguez contre Vous,  
Puissant Roy,  
Après avoir uny leurs forces dispersées,  
Se promettoient de voir vos Armes re-  
poussées,  
Quand vous portiez chez eux la terreur  
& l'effroy.



Déjà les bords du Rhin subissoient vô-  
tre Loy,  
L'Empire y regrettoit ses Aigles effacées,  
Es

*Et sur mille Ramparts vos Palmes en-  
rassées*

*Exigeoient des Vaincus , & l'hommage  
& la foy.*

*Mais lors que vous domptiez l'orgueil de  
tant de Princes,*

*Que vôtre Bras vainqueur desoloit leurs  
Provinces ,*

*Que tout cedoit au cours de vos heureux  
succes ;*

*Pour couronner, Grand Roy , tant d'illu-  
stres Conquestes ,*

*Vous suspendez ces coups qui menaçoient  
leurs testes,*

*Et la Foudre à la main, vous leur donnez  
la Paix.*

L'ABBE FLANC.

MADRIGAL.

**P**olitiques fameux , Esprits de Ca-  
binet,

*Qui vous vantez de tout , quand vous  
n'avez rien fait ,*

*C'est*

C'est en vain qu'à Madrid vous chantez  
la Victoire,

LOVIS vous a donné la Paix comme  
Vainqueur,

Et c'est plutost le sujet de sa gloire,  
Que le fruit de vôtre valeur.

Il cede en Conquerant, pour terminer la  
Guerre,

C'est le plus grand de ces bienfaits :  
Celuy qui faisoit seul trembler toute la  
Terre,

Pouvoit seul luy donner la Paix.

\*\*\*

## A U R O Y.

### S O N N E T.

C'Est icy, Grand Héros, c'est icy  
que ta gloire

Monte au plus haut degré qu'elle ait ja-  
mais esté.

Cette Paix que tu fais, ce genereux Traité,  
Pourroit seul de l'oubly garantir ta me-  
moire.

La Hollande estoit preste à grossir ton  
Histoire,

L'Espa

*L'Espagne alloit fléchir sous ton autorité,  
Et par un pur effet de generosité  
Tu domptes ton courage , & retiens la  
Victoire.*



*Alexandre avoit beau conquerir l'Uni-  
vers,  
Faire éclater son Nom en mille endroits  
divers ,  
Et montrer en tous lieux une valeur ex-  
trême.*



*Aujourd'huy ses Exploits ne sont plus  
inoüis,  
Et puis qu'il n'a pas sçeu triompher de  
soy-mesme ,  
Il restera toujours au dessous de Loüis.*

VALETTE , d'Uses.



## F I C T I O N .

**U**N aimable & jeune Berger , ap-  
pellé Tirsis , devint éperdument  
amoureux de deux Bergeres à la fois.  
Elles estoient belles , & se ressem-  
bloient

bloient tellement , qu'on avoit de la peine à les distinguer l'une d'avec l'autre. Philis & Célimene (c'estoit leur nom) aimoient uniquement le Berger, mais ce volage ne pouvant fixer ses desirs en faveur d'aucune séparément, les rendoit fort malheureuses , & ne se donnoit aucun repos.

*Il alloit incessamment,  
De l'une à l'autre Bergere  
Pour appaiser son tourment ,  
Et tâcher de satisfaire  
Et l'une & l'autre Bergere.  
Mais comment l'eust-il pû faire ?  
Il ne voyoit qu'un moment  
Et l'une & l'autre Bergere.*

Car si tost qu'il estoit auprès de Philis, il la quittoit pour courir à Célimene , & dès qu'il avoit veu Célimene , il s'échapoit d'elle pour retourner à Philis. Chacune luy demandoit un cœur entier , & versoit des larmes pour l'obtenir. Il en versoit luy-mesme de ne pouvoir rendre aucune des deux heureuse , & d'être toujours malheureux luy-mesme.

*Enfin*

*Enfin laissez tous trois des rigueurs de  
l'Amour,*

*Ils déploroient le malheur de leur vie;  
Célimene & Philis vouloient perdre le  
jour,*

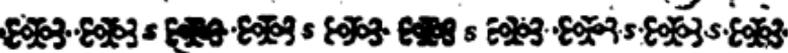
*Tirsis avoit la mesme envie.*

On adoroit alors Jupiter, Neptune, Mercure, Apollon, & chacun sçait combien on les croyoit faciles & pitoyables. Ils voulurent bien exaucer ces trois Infortunez. Momus qui se moquoit presque toujourns de tout ce que les autres Dieux faisoient, approuva néanmoins ce dessein. Mais puisque ces miserables, dit-il, ne doivent trouver la fin de leurs peines que dans la mort, faisons une Machine qui soit de quelque usage, & qui fasse connoître à la Posterité l'extravagance de leur passion. Sur cet avis on les changea en un Horloge de Sable. Les deux Phioles de verre representent les Bergeres. Elles se ressemblent parfaitement, sont toujourns prestes à recevoir le Sable, qui fut autrefois leur Amant, & chacune semble vouloir le retenir. Le Sable n'est pas si-tost dans  
l'une,



quelque durée que leur passion leur puisse donner. Depuis ce temps-là on ne se sert plus au Temple de l'Amour que de ces Horloges, d'autant plus qu'elles ne sont point indiscrettes comme les autres, & qu'elles ne vous troublent pas mal à propos par un son temeraire.

*A la Rue Portefoin, pres  
les Enfans rouges.*



## HISTOIRE ENIGMATIQUE.

**D**Eux Rois d'une tres - ancienne Famille, continuent à se faire la guerre depuis plusieurs Siecles. Ceux qui ont écrit leur Genealogie, ne demeurent pas d'accord de leur origine. Il y en a qui croient qu'ils ont pris naissance parmy les Romains : Quelques - uns estiment qu'on les a vus naistre en Grece, & qu'ils ont commencé à se faire connoistre au fameux Siege de Troye : D'autres soutiennent avec plus de vray-semblance, qu'ils  
sont

Font sortis de Perse, & qu'ayant passé par l'Arabie, ils sont enfin venus en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils sont nez pour la guerre, & que leur querelle ne finira qu'avec les derniers Rois de leur Race. Ils sont Freres, & ont épousé leurs Sœurs. Les plaisirs qui tout pacifiques qu'ils sont, troublent fort souvent le monde, ont fait naistre la guerre qu'ils se font: Elle ne les empesche pas de demeurer ensemble, ce qui est cause que leurs Gens se broüillent souvent, sans qu'il en arrive néanmoins aucun desordre; car quoy que selon quelques Critiques leur nom ne soit pas fort honorable, ils ne laissent pas de se faire la guerre avec beaucoup d'honneur. Ils ne se batent jamais qu'en Bataille rangée, & ils observent religieusement les Loix qu'ils se sont imposées, tant pour l'ordre de la Bataille, que pour le mouvement de leurs Troupes. Le jour du Combat estant pris, on choisit le Champ de Bataille dans un lieu fort uny, & également avantageux aux deux Partis. Les deux Souverains s'y trouvent en personne, & leurs Gens

qui portent leurs couleurs pour se reconnoître dans la meslée, se rangent aussi-tost aupres d'eux. Chacun prend le Poste qui luy est destiné, & les deux Armées estant en presence, les Chefs s'envoyent faire des civilités, & se deferent l'un à l'autre l'honneur de commencer l'attaque : mais comme leurs Troupes qui sont égales en nombre, ne veulent point avoir d'autre avantage les unes sur les autres, quo ce luy qu'elles tâchent d'acquies par leur valeur, on remet ordinairement au sort à decider de ce premier diférent. C'est la seule part qu'ils y laissent prendre à la Fortune ; car comme ils combattent bien moins pour le prix qui est destiné au Vainqueur, que pour la gloire de vaincre, le hazard ne dispose jamais de la Victoire. Elle est toujours le fruit de la prudence, & de la bonne conduite des Chefs.

*Tel LOVIS toujours invincible,  
Sur la terre & sur l'onde également terrible,  
Sans craindre du hazard les caprices divers,*

*Par*

*du Mercure Galant. 1697*

*Par sa seule valeur fait trembler l'Uni-  
vers,*

*Et du Belge étonné la rapide conquête,  
Mille & mille Combats qui par tout font  
du bruit,*

*Qu'est-ce autre chose que le fruit  
Et de son Bras & de sa Teste ?*

L'Infanterie qui a l'avantgarde , & qui doit par conséquent lier le Combat , va droit aux Ennemis , & frappe à droit & à gauche. Elle est néanmoins plus propre à soutenir une attaque qu'à la commencer , parce qu'elle est lente dans sa marche , & ne recule jamais , au lieu qu'elle ne sçauroit donner sans sortir de ses rangs, ce qui fait qu'elle a beaucoup de peine à se soutenir , & qu'il est presque impossible de la rallier quand elle est une fois en deroute ; aussi ne s'avance-t-elle pas beaucoup , & s'il arrive que quelque Soldat entreprenne de passer à travers les Lignes des Ennemis , sa bravoure n'est jamais sans récompense, quand il a le bonheur de réussir & de s'aller poster à l'extrémité du Terrain qu'ils occupent. Il change aussi - tost de

condition, on l'ennoblit, on luy fait les mesmes honneurs qu'à la Reine, & il jouit des mesmes Privileges. Certains Fantassins plus grands que le reste des Pietons, marchent ordinairement à leur secours. Ils vont tantost viste, tantost lentement, & quoy qu'ils ne soient pas estimez les plus sages de l'Armée, ils ne laissent pas de rendre de tres bons services. La Cavalerie est en petit nombre; elle ne va que par faillies, & donne toujous en caracolant. Sa charge est néanmoins fort dangereuse, parce qu'elle passe sur le ventre à tout ce qu'elle rencontre pour aller attaquer le Roy, & ne manque jamais de l'ébranler quand elle peut le joindre; ce qui luy fait faire des mouvemens tres nuisibles. L'honneur du Combat ne consiste qu'à empescher que le General tombe entre les mains des Ennemis; voilà pourquoy il ne s'éloigne jamais du Corps de Bataille, & ne marche qu'avec beaucoup de gravité. On a tant de respect pour luy, qu'on n'oseroit l'attaquer en personne sans l'en avertir. Les deux Reines ne se trouvent pas au Combat pour en estre seulement



*du Mercure Galant.*

lement les Spectatrices; elles ont  
 meilleure part à la gloire du triumphe  
 Il est vray qu'on soufie peu qu'elles  
 s'éloignent de la Personne du Roy,  
 de peur de quelque surprise; car leur  
 conservation est d'une tres-grande  
 consequence pour toute l'Armée: mais  
 elles ne laissent pas de faire des cour-  
 ses, & de se rrouver dans la meslee où  
 elles font un terrible fracas. Leur de-  
 faite est pour l'ordinaire suivie de celle  
 de leurs Troupes, & il est tres-diffi-  
 cile qu'un Party qui a perdu sa Reine  
 dans le Combat, en puisse sortir vi-  
 ctorieux, si le mesme choc n'a enlevé  
 celle de ses Ennemis. Les deux Com-  
 mandans ont chacun deux Forts pour  
 se mettre à couvert, quand leurs Trou-  
 pes sont affoiblies par la longueur  
 d'un Combat opiniasté; & lors qu'ils  
 y sont une fois retranchez, il est diffi-  
 cile de les forcer. Ces Forteresses  
 estoient autrefois portées par des Ele-  
 phans, car elles ont cecy de singulier,  
 qu'elles avancent ou reculent selon le  
 besoin qu'on en a; & quand elles peu-  
 vent s'ouvrir un passage pour aller aux  
 Ennemis, elles se rendent tout à fait

redoutables. Quoy que le Champ de Bataille soit en rare Campagne, & qu'il n'y ait ny Bois, ny Valons pour favoriser les embuscades, on ne laisse pas d'en faire, & elles sont d'autant plus dangereuses qu'on les dresse à decouvert. Les Soldats qui y sont postez paroissant derriere les autres dans des lieux où ils semblent inutiles, viennent tout d'un coup à la charge lors qu'on s'y attend le moins. Je vous ay fait remarquer que le hazard ne contribuoit rien au gain ou à la perte de la Bataille; mais quoy qu'elle depende absolument de l'experience des Chefs, il y a neanmoins des momens si heureux pour un Party, & si malheureux pour l'autre, qu'on voit quelquefois finir dès la premiere attaque un Combat qui devoit durer des journées entieres. Il est de la prudence d'un bon Capitaine de ne pas negliger ce moment fatal.

*C'est ainsi qu'un Amant fidelle,  
Qui ne doit qu'à ses soins les faveurs de  
sa Belle,  
Ne laisse pas de ménager  
L'heure favorable au Berger.*

Dés

Dès qu'un des Partis a sçeu profiter du moment dont nous parlons, on recommence à se battre tout de nouveau avec beaucoup plus de chaleur qu'auparavant; les uns animez du desir de se vanger d'une si honteuse défaite, & les autres enflés de la gloire d'une victoire si précipitée. On voit souvent que les Troupes combattant avec une valeur égale, les deux Chefs restent dans le Champ de Bataille dépouillez de toutes leurs forces. Alors ils ne peuvent pas décider seuls leur querelle, parce qu'il ne leur est jamais permis de se porter des coups eux memes, ny de s'approcher dans l'action. Quand il arrive donc que toutes leurs Troupes sont hors de combat, on se rend les prisonniers de part & d'autre, & on recommence la Bataille; mais si elle finit par la défaite d'un des Partis, les Spectateurs qui en attendent le succez dans un profond silence, donnent des louanges au Vainqueur, & se réjouissent de sa Victoire, ou s'affligent de la perte du Vaincu, selon l'intérêt qu'ils prennent à l'un ou l'autre. Les Troupes se retirent aussi - tost pesté-

messe, & vont loger ensemble sans conserver aucun ressentiment de ce qui s'est passé dans la chaleur du Combat.

*Les Pièces qui suivent, & que vous ne trouverez pas moins spirituelles qu'envoies, sont sur une matière qui vous surprendra. Madame des Houlières a une Chatte nommée Grisette, qui mérite d'être distinguée parmi celles de son espèce; car si elle ne raisonne pas tout à fait, elle a tant d'apparence de raison, & donne tant de marques d'un discernement particulier, qu'elle en attire l'admiration de tout le monde. Un jour un Cavalier étant venu rendre visite à cette Dame, se mit à parler de la beauté de sa Chatte, & témoigna qu'il eust bien voulu en faire une alliance avec un Chat d'une autre Dame de sa connoissance. Grisette, dit-on, pria ce Cavalier de faire ses complimens, & d'offrir sa tendresse au Chat Amant qu'il avait dessein de luy donner. Ce Chat est à Madame la Marquise de Montglas, & s'appelle Tata. Il fit la réponse qui suit à Grisette.*

**TATA,**



TATA,

CHAT DE MADAME  
la Marquise de Montglas,

AGRISETTE,  
Chatte de Madame Des-houlieres.

J'Ay reçu votre Compliment.

Vous vous expliquez noblement,

Et je vois bien par vos manieres,

Que vous méprisez les Goustieres.

Que je vous trouve d'agrémens!

Jamais Chasse ne fust si belle,

Jamais Chatte ne me plus tant,

Pas mesme la Chatte fidelle

Dont j'estois autrefois l'Amant,

Et que j'aimois uniquement.

Quand vous m'offrez votre tendresse,

E Me parlez-vous de bonne foy?

Se peut-il que l'on s'interesse

Pour un Malheureux comme moy?

Helas que n'estes-vous sincere!

Que vous me verriez amoureux!

Mais je me forme au chymico,

Puis-je estre aimé? puis-je estre haïeux?

Vous

204      *Extraordinaire*  
*Vous diray-je ma peine extrême ?*

*Je suis réduit à l'amitié,  
Depuis qu'un fatoux sans pitié  
M'a surpris aimant ce qu'il aime.  
Épargnez-moy le recit douloureux  
De ma honte & de sa vengeance;  
Plaignez mon destin rigoureux;  
Plaindre les maux d'un Malheureux,  
Les soulage plus qu'on ne pense.  
Helas je n'ay plus de plaisirs,  
Indigne d'estre à vous, belle & tendre  
Grisette,  
Je sens plus que jamais la perte que j'ay  
faite,  
En perdant mes desirs;  
Perte d'autant plus deplorable,  
Quelle est irréparable.*

\*\*\*

R E P O N S E  
D E G R I S E T T E  
A T A T A

*Comment osez-vous me conter  
Ces pertes que vous avez faites?  
En amour c'est mal-débuter.*

*Es*

Et je ne sçay que moy qui voulust écou-  
ter

Vn pareil Conteur de fleurettes.

Ha ! fy (diroient nonchalamment

Vn tas de Chattes pretieuses)

Fy, mes Cheres, d'un tel Amant ;

Car si j'ose, Tata, vous parler libre-  
ment,

Chattes aux airs panchez sont les plus  
amoureuses.

Malheur chez elles aux Matous

Aussi disgraciez que vous.

Pour moy qu'un heureux sort fit naistre  
tendre & sage,

Je vous quitte aisément des solides plai-  
sirs.

Faisons de nostre amour un plus galant  
usage,

Il est un charmant badinage

Qui ne tarit jamais la source des desirs.

Je renonce pour vous à toutes les Gout-  
tieres.

Où (soit dit en passant) je n'ay jamais esté.

Je suis de ces Minettes fieres

Qui donnent aux grands airs, aux ga-  
lanies manieres.

Hebas ! ce fut par là que mon cœur fut  
tenté.

Quand

Quand j'appris ce qu'avoit conté  
 De vos appas, de vostre adresse,  
 Vostre incomparable Maîtresse,  
 Depuis ce dangereux moment,  
 Pleine de vous autant qu'on le peut estre,  
 Je fis dessein de vous faire connoître  
 Par un doucereux compliment,  
 L'amour que dans mon cœur ce recit a  
 fait naître.

Vous m'avez confirmé par d'agreables  
 Vers

Tout ce qu'on m'avoit dit de vos char-  
 mes divers.

Malgré vostre juste tristesse,  
 On y voit, cher Tata, briller un air ga-  
 lant.

Les miens répondront mal à leur delica-  
 tesse,

Ecrire bien n'est pas nôtre talent.

Il est rare, dit-on, parmi les Hommes  
 mesme.

Mais dequoy vais-je m'allarmer ?

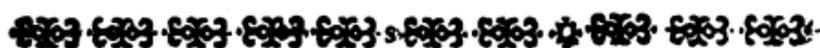
Vous y verrez que je vous aime,

C'est assez pour qui sçait aimer.

La reputation de Grifette fai-  
 sant bruit par tout, les Châs du  
 plus grand merite luy en voulu-

sent

rent conter. Voicy les Billets de quelques-uns.



**B L O N D I N,**

**C H A T D E S J... .**

**A sa Voisine**

**G R I S E T T E,**

**Sur les Rimes de la Piece precedente.**

**J**E ne veux point vous en conter ;  
Dans le grand fracas que vous faites,  
Le n'ay pas dequoy débiter  
Assez bien pour vous plaire, & me faire  
éconter,  
Des Chattes comme vous friandes de  
fleuretes,  
Vous jouiez avec moy ; mais c'est noncha-  
lamment.  
Vos heures vous sont precieuses,  
Il vous faut bien un autre Amant ;  
Vous miolez, dit-on, trop librement  
Après les faveurs amoureuses,  
Enfin vos voisins les Matons.

**Sont**

Sont un peu trop sobres pour vous.  
Enfin vous affectez dans vos Vers un air  
sage,

Ce n'est pas en rimañt qu'on renonce aux  
plaisirs,

C'est en ne mettant plus ces plaisirs en  
usage,

C'est en quittant le badinage,

Sans en conserver les desirs,

On se perd bien souvent sans couvrir les  
Gouttières ;

Où, dans ces lieux d'honneur vous n'a-  
vez point esté,

Vous suivez en ce point les prudes & les  
fières ;

Mais de tant de Matous de toutes les  
manieres,

Qu'on vous cherche avec soin, voire cœur  
est tenté.

C'est là ce qui vous gâte, à ce qu'on ne a  
conté,

Et que vous déguisez avec assez d'a-  
dresse.

Imitez, imitez votre illustre Mai-  
stresse,

Qui n'aima jamais un moment.

A son cœur noble & grand, autant qu'un  
cœur peut l'estre,

L'Amour

L'Amour n'ose espérer de se faire con-  
noître,

Vous luy ferez pour quoy ce compliment.  
Pour captiver les cœurs, le Ciel qui la fit  
naître,

Luy donna le talent de la Prose & des  
Vers.

Elle a mille charmes divers ;

Vne tendre langueur, une aimable tri-  
stesse,

N'oste rien dans ses yeux d'un air fin &  
galant ;

Rien ne peut échaper à sa délicatesse.

Le bel Esprit n'est pas son seul talent,  
Elle est la complaisance, elle est la bonté  
mesme ;

Mais il ne faut pas l'alarmer,  
La loüange & l'éclat ne sont pas ce qu'elle  
aime.

Bienheureux le Matou qu'elle voudroit  
aimer !



DOM GRIS,  
 CHAT DE MADAME  
 la Duchesse de Béthune,  
 A GRISSETTE.

**G**risette, sçavez-vous qui vous parle  
 d'amour ?

*Qui vous cherche depuis un jour ?*

*C'est un Chat accompli, plus beau qu'un  
 Chat d'Espagne,*

*Un Chat qu'incessamment la Fortune ac-  
 compagne,*

*Qui se fait admirer des Chasses de la  
 Cour.*

*Voilà ce qu'il vous faut, non pas ce Chat  
 sauvage,*

*Ce Tata, qui languit au milieu des plai-  
 sirs,*

*Qui ne sçauroit au plus aller au badi-  
 nage,*

*Qui ne sçauroit jamais contenter vos  
 desirs,*

*Et qui mourroit de faim sur un tas de Fro-  
 mage.*

Ce

Ce n'est pas, apres tout, qu'il ne puisse  
amuser,

Qu'il ne soit propre à quelque chose,  
Comme de feu Bertaud on pourroit en  
user;

Mais q'en si beau chemin vostre amour se  
repose,

Quoy que vous en disiez, on ne vous croi-  
ra pas.

Pour vous croire une Chatte à si maigres  
ébats,

Sur quoy voulez-vous qu'on se fonde ?  
Sur vos pen de besoins ? Vous vous mo-  
quez du monde.

À d'autres ; c'est trop loin pousser le pré-  
tieux.

Ce n'est pas avec moy qu'il faut qu'on dis-  
simule,

Aussi bien avez-vous des yeux  
À détromper le plus crédule.

Gardez pour des jeunes Chattons  
Qui ne vont encor qu'à tâtons,

D'une fausse vertu le rusé préambule ;  
Ne taurnez point en ridicule

Ces ah fy, ces airs nonchalans,  
Qui cachent quelquefois des desirs violens.  
Loin de les condamner, je blâme les ma-  
nières.

Des

*Des Chattes qui d'abord nous disent  
mia-ou.*

*Depuis que pour la Cour j'ay quitté les  
Gouttieres,*

*Je meprise beaucoup un procedé si fou.*

*Tout Matou que je suis, j'ay l'ame deli-  
cate,*

*Je veux qu'en certain temps on donne de  
la patte,*

*Et je n'aimerois pas qu'on me sautast au  
cou ;*

*Mais de faire la Chatte-mite,*

*D'affecter comme vous un minois sérieux,*

*Tandis que nous sçavons qu'Amour vous  
sollicite,*

*Et qu'à de certains Chats vous faites les  
doux yeux,*

*Je vous le dis tout net, Grisette, j'aime  
mieux.*

*Vne folle qu'une hypocrite.*

*Mettez vous avec moy dessus un an-  
tre pié,*

*Si vous voulez longtemps garder vostre  
conqueste,*

*Je suis un Coureur de Clapié ;*

*Chat qui prend des Lapins, ne passe pas  
pour beste.*

*Adieu jusqu'au premier Sabat,*

*C'est*

du *Mercure Galant.* 213

C'est là que j'attendray réponse à cette  
Lettre,

Et que vous connoistrez, si je livre  
combat,

Que je scay plus tenir que je ne scay pro-  
mettre.

\*\*\*

M I T I N,

CHAT DE M<sup>le</sup> BOQVET.

A GRISSETTE.

**G**Risette, vous faites du bruit,  
Non de ce bruit que font durant la nuit  
Les Minetes trop amoureuses ;  
C'est un bruit que la gloire suit,  
Et que font en tout temps les Chattes  
prétieuses.  
Ce bruit est venu jusqu'à moy,  
Il a troublé ma solitude ;  
Je vivois libre , exempt de l'amoureuse  
Loy,  
Et je sens de l'inquietude.  
Il me revient de tous costez

Que

*Que vous avez deux rares qualités,  
On dit que vous avez le regard doux &  
tendre,*

*Et que pour en faire comprendre  
La charmante douceur, & le brillant  
éclat,*

*Vous n'avez pas des yeux de Chat.  
On dit que la Nature adroite & bien-  
faisante,  
Vous a fait de sa main une Robe lui-  
sante*

*D'un petit gris beaucoup plus fin  
Que le petit gris de Lapin;  
Que vous sçavez avec cent tours d'a-  
dresse*

*Chasser les plus fâcheux ennuis,  
Faire des jours heureux, & d'agrea-  
bles nuits*

*A vostre sçavante Maistresse.  
On vous voit quelquefois d'un manège  
leger*

*Sauter, bondir, & voltiger,  
Et quelquefois en galante Minette  
Vous dresser sur vos pieas pour atteindre  
au Miroir,*

*Prendre plaisir à vous y voir,  
Y consulter vos traits en illustre Co-  
quette,*

En

du *Mercur*e Galant. 115

En Chaste d'importance, & non pas en  
Grisette.

Vous n'avez rien de brutal & de bas.

On ne vous vit jamais souiller vos pates  
Innocentes & délicates,

Du sang des Souris & des Rats.

En amour vous avez les plus belles ma-  
nieres ;

Vous n'allez point par des cris scanda-  
leux

Promener sur les toits la honte de vos  
feux,

Ny vous livrer aux Matons des Gout-  
tieres.

Par un tendre miolement

Vous expliquez vostre tourment,

Et vous sçavez si bien, dans l'ardeur qui  
vous presse

Toucher vostre illustre Maistresse,

Qu'elle prend soin de vos plaisirs,

Et d'un digne Galant régate vos desirs.

I'en pourrois dire davantage

Sur le bruit qu'on fait tous les jours.

De vos charmans appas, de vos tendres  
amours ;

On n'en dit que trop, dont j'enrage.

I'enrage de bon cœur, Grisette, quand je  
voy

Tan

Tant d'appas, tant d'amour, qui ne sont  
pas pour moy.

Le sens que le bruit que vous faites  
Allume dans mon cœur des passions se-  
crettes

Que dans tout le Pais des plus tendres  
Matous

Nullle autre n'allume que vous,  
Mais il est temps enfin de mettre en évi-  
dence

Et mes talens & mes exploits,  
Ma solitude & mon silence  
M'ont osté jusqu'icy l'honneur de vostre  
choix.

Il faut vous faire ma peinture,  
Vous dire que je suis un Chat des mieux  
appris

C'est trop languir dans une vie obscure,  
Et comme enfin la nuit tous Chats sont  
gris

Il faut mettre au jour ma figure,  
J'ay la mine assez haute, & l'air fort  
glorieux;

Tant d'éclat brille dans mes yeux,  
Qu'on prend mes ardentes prunelles  
Pour des Astres ou des Chandelles.  
Je ne suis point sujet aux facheux acci-  
dens

Où tombent les Chats imprudens,  
Ma conduite n'a rien de brutal, de sau-  
vage

Et je ne fis jamais aucun mauvais usage  
De mes griffes, ny de mes dents.

Quoy que mon sérieux marque trop de  
sagesse,

Et me donne tout l'air d'un severe  
Docteur,

Quand il faut plaire à ma Maistresse,  
Je suis badin, je suis flatteur,

Je la baise, je la caresse,

Et la plus enjouée & brillante jeunesse

L'est bien moins que ma belle humeur

Sçavez-vous de quel air discret & rai-  
sonnable

- l'ayma part dans un bon Repas?

l'apuye adroitement ma perte sur les bras

- De ceux qui sont assis à table,

Si leur faim est inexorable,

Ma faim ne se rebute pas,

Et d'un air toujours agreable

Je tire du moins charitable

Les morceaux les plus délicats.

Quoy que je sois seruy d'une maistresse  
liberale,

Et que je sois un Chat des mieux  
nourris,

Q'd. Octobre.

K

*Je chasse d'une ardeur qui n'eut jamais  
d'égale;*

*Nul Matou mieux que moy ne chasse  
dans Paris,*

*Et je prétens qu'un jour mon amour  
vous régale*

*D'une hécatombe de Souris. | : |*

-----

R E G N A U T,

CHAT DES A...

A G R I S E T T E.

**J***e ne tourneray point ma cervelle à  
l'envers*

*Pour vous dépeindre icy ma figure par-  
faite;*

*Mais c'est pour vous parler de mes ex-  
ploits divers*

*Qu'avec tant de Matous je m'érige en  
Poëte.*

*Un autre en doux jargon venteroit sa  
défaite;*

*Mais moy qui jour & nuit mets des  
Chattes aux fers,*

*N'en déplaise aux Matous, je vous  
apprens, Grisette,*

*Que*

*Que je fais des Chatons mieux qu'ils ne  
font des Vers.*

\*\*\*

SECONDE LETTRE  
DE TATA,  
A GRISSETTE.

**G**rissette, avec raison je fais charmé  
de vous,

*Vous avez de l'esprit plus que tous les  
Matous ;*

*Jamais, à ce qu'on dit, Chatte ne fut  
mieux faite :*

*Mais, cecy soit dit entre nous,*

*N'estes-vous point un peu coquette?*

*Vous pouvez l'avouer sans paroistre in-  
discrete ,*

*Le mal n'est pas grand en effet,*

*Et s'il faut tout dire, Grissette,*

*Moy mesme, franchement, je suis un peu  
coquet ,*

*Malgré la perte que j'ay faite.*



*On peut bien sans amour écrire galam-  
ment,*

K ij

Quand on a comme vous tant de belles  
"lumières :

Mais croyez-moy, pour parler scavam-  
ment,

Sur tout en certaine matiere,  
Il faut avoir frequenté les Gouttieres,  
On ne devient pas habile autrement.

Après tout c'est une foiblesse  
A nous de n'oser coquetter :

Sur ce point pourquoy nous flater ?

Les Marous coquentent sans cesse,  
C'est là leur vray talent, à quey bon le  
cacher ?

Il n'est point de Chatte Lucrece,  
Et l'on ne vit jamais de prâdre en nostre  
espace,

Cela soit dit sans vous fâcher,

Coquettons, cherchons à nous plaire,  
Puis que le sort le veut ainsi,

En un mot, aimons-nous, nous ne sau-  
rions mieux faire,

Vous avez de l'esprit, j'en ay sans-doute  
aussi,

Je croy que je suis vostre affaire,  
Avec moy vostre honneur ne court aucun  
danger,

C'est

C'est un malheur dont quelquefois  
j'enrage,  
Et c'est pour vous, Grifette, un petit  
avantage;  
Car s'il est vray que vous soyez si sage,  
Le n'aurois pu vous engager  
A... vous m'entendez bien : mais chan-  
geons de langage,  
Je pourrois vous desobliger.

Eh bien donc, ma chere Grifette,  
Etablissons un commerce entre nous;  
Foy de Matou, vous ferez sans faite  
Des respects que j'auray pour vous.

R E P O N S E  
D E G R I S E T T E,  
A T A T A.

Sur les memes Rimes.

Lors que j'abandonne pour vous  
De charmans, de tendres Matous;  
Quand je pense établir une amitié par-  
faite,

( Car c'est tout ce qu'on peut établir en-  
tre nous )

Pourquoy m'appellez-vous Coquette?  
La reprimande est indiscrete,  
D'une bizarre humeur elle paroist l'effet.  
Est-ce sur le nom de Grisette  
Que vous me soupçonnez d'avoir le  
cœur coquet ?

Mon nom ne convient point à l'air dont  
je suis faite.

Quoy, pour écrire galamment,  
Pour avoir dans l'esprit quelques vives  
lumières,

Falloit-il assurer qu'on ne peut scavam-  
ment

Parler sur certaines matieres,  
Sans avoir couru les Gouttières?  
Chass cōnoisseurs en jugent autrement.

Mais quand mesme on auroit quelque  
douce foiblesse,  
Est-ce avec vous hélas ! qu'on voudroit  
coquetter ?

Kant aimez trop à vous flatter,  
Il est temps que vostre erreur cesse ;  
Elle m'outrage enfin, pourquoy vous le  
cacher ?

S'il

S'il n'est point de Chatte Lucrece,  
Il n'est point de Tarquins, Tata, de vo-  
stre espece ;  
Cela soit dit sans vous fâcher.

Quand un Chat comme vous se propose  
de plaire,  
Il devroit en user ainsi,  
Des jaloux soupçons se défaire,  
Et de ses airs grondeurs aussi ;  
Sans cela, Tata, point d'affaire.

Je ne veux point du tout m'aller mettre  
en danger  
D'entendre tous les jours dire, morbleu  
fanrage,  
Il n'en faudroit pas davantage  
Pour me rebuter d'estre sage,  
Et souvent par dépit on se peut engager  
A quelque bagatelle au delà du lan-  
gage ;  
Cecy soit dit encor sans vous desobliger

Adieu, Tata, foy de Grisette,  
Mais de Grisette comme nous ;  
Je ne suis pas plus satisfaite  
De vostre Lettre, que de vous.

# LA DÉFENSE DES CHEVEUX.

Par M. Bouchet, de Grenoble.

Pour le Vieillard dont il est parlé  
dans l'Extraordinaire du  
Mois de Juillet.

**L**E riche Vieillard dont il s'agit,  
épousant une jeune Fille qui n'a  
pas de bien, mais qui luy paroist blan-  
de & bien faite, fait fond sur toutes les  
bonnes qualitez, comme sur autant de  
biens qui doivent établir sa Dot. Il se  
flate en quelque maniere d'un retour  
de jeunesse, par la société de cette  
aimable Personne. Il luy semble dé-  
jà que ses cheveux de blancs qu'ils  
sont, vont devenir ce qu'ils étoient  
dans les premiers temps de sa jeunesse.  
Enfin la beauté de sa nouvelle Epouse  
le charme si agréablement, qu'il se  
croit le plus heureux Mary du monde;  
mais le bon Homme se trouve abusé;  
elle a l'adresse des Metamorphoses;  
comme les Dieux de la Fable en avoient  
le

le pouvoir, & au lieu d'une belle Blonde qu'il croit avoir épousée, il se voit malheureusement l'Epoux d'une Femme qui a les cheveux d'une couleur qui le dégoute, & pour laquelle il a naturellement de l'antipatie.

Après cela, ne doit-il pas estre recevable dans sa demande, puis que les maux qu'un semblable mariage luy procurera, sont plus dangereux que ceux à la consideration desquels les Loix separent tous les jours des Parties mal unies.

Il est vray que la Loy Divine est expresse sur cela, & qu'il est dangereux de luy donner des bornes; mais icy elle demeure dans ses droits. Ce n'est pas la Loy Civile qui separe ce que la Divine a uny; c'est celle de l'une des deux Parties qui par sa mauvaise foy a eu l'audace de faire un tout avec une autre qui ne luy estoit pas destinée, & ce sont ces sortes de mariages dont la division fait dire, que le Ciel ne s'en est pas meslé.

La Loy Temporelle qui tient en terre la place de la Divine, n'est-elle pas alors obligée d'employer son au-

torité, pour remedier à ces inconve-  
niens dangereux, & de mettre nostre  
infortune Vieillard en estat de prendre  
pour Femme celle que le Ciel luy de-  
stine?

Ce n'est point au reste estre de mau-  
vais goust que de souhaiter des che-  
veux, mais sur tout de ceux dont la  
couleur ne présage ny malheur ny fâ-  
cheuses influences. La nature qui ne  
fait rien d'inutile, les fait croistre dans  
les parties du corps plus ou moins  
grands, selon l'utilité ou l'ornement  
qu'elle juge nécessaire. On recevroit  
de notables incommoditez, & l'on se-  
roit défiguré à faire peur, si le poil des  
sourcils & des cils estoit, ou rasé, ou  
aussi long que les cheveux de la teste;  
& comme celle-cy est la partie la plus  
noble du corps humain, à l'égard de  
la santé & de la raison quand elle souf-  
fre, toutes les autres parties souffrent  
avec elle: ainsi cette mesme Nature  
aussi sage pour la conservation de ses  
ouvrages, qu'elle est industrieuse pour  
leur production, a pris soin de la con-  
vrir & de la parer à mesme temps. Il  
est vray que quelques Personnes qui  
se

se resolvent à tout pour leur santé, se font raser la teste, dans l'esperance de se mieux porter; mais ce petit nombre ne conclut rien contre le general. Pour un qui se sert de ce pretendu remede, mille le rejettent comme un mal qui detruiroit leur santé, s'ils laissoient leur teste exposée à l'injure des Saisons.

Ceux qui font profession de suivre les Conseils Evangeliques, ne condamnent pas absolument les cheveux; en se privant d'un ornement qui pourroit leur inspirer quelque sentiment de vanité. La plûpart portent au menton ce qu'ils ostent à leur teste, & par ce changement qui les rend beaucoup plus venerables, afin de la mettre à couvert, ils luy font une espeece de niche avec du drap.

Le Monstre allegué par Ambroise Paré qui fut trouvé dans un œuf de Poule, ne peut servir de preuve contraire dans cette occasion; c'étoit une production contre l'ordre & intention de la Nature & de ce Principe; on n'en peut tirer aucune consequence qui soit capable de détruire ce qu'elle produit ordinaire.

ordinairement, & regulierement par la sage conduite, outre que l'Homme & la Femme n'ont en aucune part à une production si bizarre & si extravagante.

Jules Cesar, dont le seul nom fait l'éloge, se seroit épargné le chagrin qu'il avoit d'estre chauve, si cette qualite eut esté une marque de sagesse, elle en estoit plutôt une du contraire, à ce que disoient les Soldats le jour de son Triomphe à Rome, à son retour des Gaules. *Citoyens, disoient ils, prenez garde à vos Femmes, nous amenons un Chauve adultera qui a prodigué dans les Gaules l'argent qu'il avoit emprunté à Rome.* Après cela doit on s'étonner si les Perruques sont si fort en usage en France, & si on s'empresse tant de cacher un defect qui est la punition ordinaire de la débauche. C'est pour cela que les Loix Civiles qui se conformant à celles de la Nature, & qui sont les marques les plus évidentes de la juste conduite des Souverains, condamnent les Femmes débauchées à perdre leurs cheveux avant que d'estre renfermées, punissant par ce châtiment

stimens une Infante par une autre infamie.

On rase les Criminels, & par là on leur ôte ce qui reste en eux de marque d'honneur & de liberté, avant que de les enchaîner dans les Galeres comme des Captifs.

L'Empire des Ottomans qui ne commande qu'à des Esclaves, n'y souffre point de cheveux, & ne permet la longue barbe au menton qu'à ceux qui par leur mérite & par leurs emplois, ont acquis quelque autorité sur les autres.

Chez les Romains, Mécenas l'Amy & le premier Ministre d'Auguste, le Protecteur des belles Lettres, le Bienfaiteur des Scavans, en un mot le parfait Modèle de l'honneste Homme, ne méprisoit pas la parure & la propreté des cheveux. Il falloir au contraire qu'il l'estimast beaucoup; puis qu'Horace en l'invitant à manger chez luy, le préparoit particulièrement à des Baumes & à des Parfums exquis pour ses cheveux, comme à un régal nécessaire, sans lequel il n'eut pas crû le recevoir.

sevoir comme il meritoit d'estre receu. *Le reste, disoit ce Poëte, ne passera pas les bornes d'une honneste frugalité.*

On ne doit pas estre surpris, que les Peintres representent Diogène & les autres sans cheveux ; ils sont si jaloux des régles de leur Art qui les applique sans cesse à copier les parties du corps les plus essentielles , qu'ils aiment mieux peindre un Homme sans cheveux , que de manquer à luy faire paroistre les oreilles , & une Femme sans draperies , que de ne pas faire parade de leur adresse , aux dépens mesme de la bien-seance & de l'honnesteté.

Mais quand les Peintres seroient toujours fidèles ( ce qui est assez rare ) leur peinture dans cette occasion ne devroit pas estre une Leçon pour les honnestes Gens. Ces anciens Philosophes estoient la pluspart gens chagrins & sauvages, Myantropes de profession à plus juste titre que Philosophes , & qui par leur conduite sembloient avoir juré divorce avec le genre humain, qui pouvoit voir sans horreur un Diogène sale & crasseux dans son Tonneau, qui étoit

étoit sa demeure ordinaire, n'ayant qu'une Ecuelle de bois pour tout meuble. Dans cet état il avoit raison de se faire couper les cheveux ; sans cette précaution, faute d'un Peigne, il s'exposoit à bien des disgraces.

Lequel des deux, à vostre avis, croirons-nous qu'il faille imiter, Mécenas, ou Diogène ? Je suis assuré qu'il n'y a point d'honneste Homme en France qui ne se déclare pour le plus honneste Homme des Romains.

Dire que la prudence est incompatible avec la belle Chevelure, c'est dire que lors que les jeunes Gens jouissent de la beauté, de l'agrément, de la santé, de la force, de l'heureux succès dans leurs entreprises, parce que la Fortune les favorise ; & de la vivacité de l'esprit, les Vieillards ne peuvent se consoler de la perte de tous ces biens que par un peu de prudence acquise par mille fâcheuses expériences, laquelle les rendant des timides malheureux, s'évanouit peu à peu à mesure qu'un âge trop avancé les fait revenir à leur première enfance.

Les bonnes & les belles qualitez de  
l'Hom:

l'Homme, ne subsistent donc que dans son Héritage qui consiste dans le juste milieu des deux enfances, & c'est alors que la solidité de son jugement, soutenue par la vigueur de ses organes, est dans la plus grande force, & qu'il fait voir on duy un assemblage merveilleux de la beauté & de la bonté, qui est la perfection de sa nature.

DE L'ORIGINE  
DE L'HORLOGE  
DE SABLE.

A Madame la Marquise de R\*\*  
à  
Arles.

**V**ous m'avez demandé, Madame, l'origine de l'Horloge de Sables. En vérité cette Question est digne d'une Héroïne qui sçait mesurer le temps, & l'employer avec autant de justice & d'utilité que vous le faites; car puis qu'il faut le dire, Madame, quelle est la Personne du monde qui sçeut

ſceust jamais en de venir meilleure ménagere que vous, ny en faire un si bon usage? Agréez, s'il vous plaît, cette petite digression à vostre demande, & cette insulte à vostre modestie; vous m'avez mis en trop beau chemin, pour m'en tirer sans rendre au Public un véritable témoignage de vostre sublime vertu, & à vous, Madame, celui de mon respect & de ma véritable estime? Quelle est, dis je, la Personne de vostre rang, & de vostre sexe, qui parmi le nombre infiny des plus hautes perfections de l'ame & du corps, que vous possédez avec tant d'avantage, se soit fait comme vous une regle inviolable de s'appliquer dès la plus tendre jeunesse à l'étude des plus hautes Sciences, avec une assidue, & une pénétration qui n'eust presque jamais d'exemple. La Philosophie ancienne & moderne, n'a point de secret qui ne vous soit parfaitement connu; la Mathématique point de partie; jusqu'à l'Algebre mesme, que vous ne pénétriez; & la Morale Chrétienne & Civile; point de Maxime que vous ne mettiez en pratique d'une manière  
sur

surprenante. Il ne faut qu'avoir eu l'honneur, Madame, d'entrer dans ce précieux Cabinet, où vous passez les plus belles heures du jour & de la nuit, pour estre convaincu de cette verité. On le trouve plus enrichy de vos Ouvrages, que de ceux des plus sçavans Auteurs de tous les Siecles, dont il est si pompeusement assorty. Je dis mal, Madame; sans entrer dans ce sanctuaire de vostre Esprit, il ne faut que meriter l'honneur de vos moindres entretiens sur toute sorte de matieres, pour ne douter jamais que vostre Génie ne soit une des plus rares merveilles de nostre âge, & la plus digne récompense du merite de cet Illustre Epoux à qui le Ciel vous a donnée. Que j'aurois de choses à dire, Madame, & de l'un & de l'autre ( moy qui ay reçu depuis long-temps l'honneur d'un si précieux commerce!) si toute la France n'avoit admiré plusieurs fois les excellens & divers Ouvrages de cette moitié de vous-mesme, sur tout depuis que le plus grand & le plus éclairé des Monarques, en a voulu faire le Secretaire perpetuel de son Académie Royale  
d'Ar

d'Arles. Mais, Madame, je ne m'aperçois pas que nostre Horloge coule, & que je tiens trop long-temps en halaine votre curiosité sur la Question que vous m'en avez faite. Je ne doute point que l'on ne fouille bien avant dans l'Histoire des Temps, pour en découvrir l'origine, & que bien des Gens ne s'emprescent pour en tirer quelque éclaircissement, s'ils peuvent par là s'assurer de vous faire plaisir. Je sçay bien que plusieurs veulent qu'on en doive l'invention à l'Egypte, & à un certain Anéxandre qui s'amusa durant le temps d'un long exil, à faire couler du sablon d'un long roseau qu'il perça par le bout, pour faire couler son ennuy par cet amusement. En tout cas, Madame, la matiere ne luy manqua pas dans un País qui s'en trouve si bien muny. D'autres assurent que Julien l'Apostat, qui fut aussi bon Philosophe que sçavant Guerrier, emprunta de Lucien cette Invention, & que celui cy la tira de l'application qu'il avoit eüe à voir couler dans sa Chambre quelque menu débris qu'une Souris pouffoit de sa taniere, ce qui fournit  
d'idée

d'idée à son esprit pour mesurer & re-  
 parer le temps qu'il avoit employé à  
 cette sorte d'occupation. Je scay aussi  
 qu'un fameux Amy de Neron & des  
 plus scavans de sa Cour, nous a parlé  
 fort expressement de cet Alcandre  
 malheureux, qui s'estant veu consumé  
 d'amour pour la Lisie, fournit par sa  
 cendre de matière à un Horloge, du-  
 quel il a fait une Epigramme si céle-  
 bre, que tant de beaux Esprits ont si  
 fort estimée, & dont vous avez vu de  
 si belles Traductions. Je n'aurois osé,  
 Madame, apres de telles autoritez vous  
 rien dire du mien, si vous ne m'aviez  
 imposé la necessité de vous faire part  
 de mes recherches, que vous trouve-  
 rez bon, s'il vous plaist, que je vous  
 communique dans ce langage, que vous  
 avez toujours trouvé si propre à con-  
 vaincre la plus forte incredulité.

*Autrefois dans la Theffalie,  
 La Femme d'un Faucheur, jenne, propre,  
 & Julie,  
 Voyant son Mary prest à s'en aller  
 faucher,  
 Luy dit, Hé ! mon amy, prens soin de me  
 chercher* Du

Du Sablon pour tenir ta Marmite bien  
neté ?

Lors Cliton répondit (il se nommoit  
ainsy)

Dans quoy veux-tu que je le mette ?

Prends cette Guaine que voicy

(Luy repartit sa Femme.) Or c'estoit  
une Guaine

Faite, si vous voulez, ou de Buys, ou  
de Fresne,

Dont Cliton ne se servoit plus

A porter sa Pierre affilante,

Sans laquelle sa Faux n'estoit guere  
tranchante.

Il n'eust garde en cecy d'user d'aucun  
refus,

Scachant combien sa Femme estoit d'hu-  
meur diablesse,

Il accepte cet ordre avec grande sou-  
plesse,

Et pour tost agir à son gre,

Il prend la Guaine, & marche au Prés;

Rencontrant du Sablon, il choisit du  
moins sale

Du plus fin, & du plus menu,

Que pour rendre plus sec, au Soleil il  
étale,

Puis il s'en va fancher avecque sa  
Cabale;

Et

238      *Extraordinaire*

*Et le temps du Disner veu ,  
Chaque Fancheur court s'attabler sous  
un Chesne .)*

*Cliton fut un peu détenu  
A mettre son Sablon propre & net dans  
sa Guaine ;*

*Ce qu'ayant fait, il la pendit  
Au bout d'une branche prochaine ;  
Après quoy ne songeant qu'à remplir sa  
bedaine,*

*Avec ses Compagnons à l'ombrage il  
s'assit .*

*Le Disner achevé , qui dure une heure  
entiere ,*

*(Ne fust-ce qu'à manger des Oignons  
ou des Aulx)*

*Cliton va reprendre sa Faux ,  
Et regarde en passant sa Guaine sablon-  
niere ?*

*Il s'apperçent deslors que par un bout  
percé*

*Son Sablon sur la terre avoit presque  
passé ,*

*Et le voyant encor comme un filet ré-  
pandre ,*

*Il luy fut aisé de comprendre  
Que ce Sablon subtil ayant mis à  
couler*

*L'heu*

L'heure juste employée à manger, ou  
parler,

L'invention pourroit tres-utile se-  
rendre.

Il rumina long-temps sur cet événement,

Et conclud ce raisonnement,

Qu'aux jours où le Soleil est couvert  
d'un nuage,

Où le Ciel nebuleux cache tout sous  
l'ombrage,

Ce Sablon decoulant finiroit les débats

Que l'on voit arriver pour l'heure du  
repas.

Entre les Faucheurs & le Maistre,

Quand l'ombre & le Soleil ne les accor-  
dent pas,

Et que sa Guaine pourroit estre

La juste mesure du temps,

Dont ils pourroient estre contents.

Ainsi le lendemain seconde épreuve  
faite

Confirma le succes de cette invention,

Que Cliton mit apres en réputation,

La rendant beaucoup plus parfaite;

Car au lieu de sa Guaine, il prit

Deux Ampouletes abouchées,

Toutes deux ensemble attachées,

Entre lesquelles d'eux il mit

Quel

*Quelque mince & basse monnoye  
 Qu'il perça d'un aigu poinçon,  
 Pour faire une ouverture, & donner  
 mesme voye*

*Au découlement du Sablon;  
 Dès lors le bon Cliton dans toute la  
 Courée,*

*Fut appellé de tous, le Mesureur du  
 Temps,*

*Portant toujours en main son heure  
 mesurée;*

*De là dans les Siecles suivans  
 L'on nous a peint le Temps sous la mes-  
 me figure*

*D'un Faucheur qui s'en va faucher,  
 Portant avec sa Faux cette mesme  
 figure*

*Que ce mesme Cliton sceut si bien ébau-  
 cher.*

*Voilà, Madame, la verité de l'Hi-  
 stoire, & l'entiere assurance que je vous  
 donne d'estre autant que je le dois,  
 Vostre, &c.*

*GIFFON, de l'Académie  
 Royale d'Arles.*

*Les grandes Actions du Roy fournissent  
 une*

une si ample matiere pour toutes sortes d'ouvrages, qu'on n'écrit presque rien aujourd'huy qui ne regarde ce grand Monarque. On ne doit pas en estre surpris, puis que s'il a mérité des Louanges de tout temps, elles doivent redoubler apres la Paix, qu'il vient de donner à la plus grande partie de l'Europe. C'est un de ces grands Evenemens qui ont autrefois fait publier tant de Medailles. On en a de Vespasian, de Domitian, & de Tit; & de plus anciennes, de Tibere & d'Auguste. Ce dernier a donné lieu à trois différentes sur le mesme sujet, & nous en avons une de Néron dont le Revers fait voir un Temple de Janus fermé, qui n'est different de celuy de la Medaille d'Auguste, qu'en quelque chose de la Face du Bâtiment. Cependant quoy que la Paix ait donné lieu à un grand nombre de Medailles, jamais elle n'en a fait publier si justement qu'aujourd'huy. Le Temple de Janus fermé sous Auguste pour la Paix de toute la Terre, & pour la troisième fois seulement depuis la naissance de Rome, a quelque chose de fort remarquable; mais cette Paix Universelle ne fut pas accom-

Q. d'Octobre.

L

*pagnée de toutes les glorieuses circonstances de celle cy. Les Peuples épuisés par la longueur d'une Guerre Civile, que Pompée, ses Enfans, ou ceux qui le voulurent vanger, traînerent de Royaume en Royaume, pendant tant d'années, estoient alors tranquilles par nécessité. Antoine amolli par ses voluptez, & par ses longues habitudes avec Cleopatre, n'arma une partie du Mondeique pour assembler des Spectateurs de sa fuite & de sa foiblesse. A peine s'ontint il les aprests de la Bataille d'Actium. Brutus, & Cassius n'opposèrent à la puissance d'Auguste que des Troupes tumultueusement assemblées. Leur revolte ne tira aucun secours des Peuples Etrangers; & Auguste eut la liberté de tourner contre eux toutes les Forces de l'Empire qu'il employa ensuite contre Antoine, ce dernier ne s'estant déclaré qu'après avoir contribué à la défaite des autres. Ainsi Auguste n'eut jamais qu'un Ennemy à combattre. La Paix Universelle ne luy costa que deux Batailles, & ce furent moins ses Armes qui l'établirent, que les Guerres de César & de Pompée, qui avoient abais-*









tous les Peuples de l'Univers. Enfin l'on peut dire que l'horreur & la cruauté des Guerres Civiles, la longueur des maux, & la crainte d'y retomber, firent alors cette Paix, & qu'Auguste acheta peu la gloire de fermer le Temple de Janus. Il n'en est pas de mesme aujourd'huy. La Paix est veritablement l'Ouvrage du Roy. Presque tous les Peuples de l'Europe se sont liguez pour s'y opposer. On a uñ en mesme-temps armer contre luy douze ou quinze Souverains. Sa gloire luy attiroit de nouveaux Ennemis de jour en jour, & c'estoient autant d'Armées nouvelles, qui se joignoient à celles qu'il avoit déjà à combattre. Tant d'Ennemis n'ont pñ étonner ce grand Prince. Il a triomphé de tous, & lors qu'il les a enfin réduits à la fâcheuse necessité de n'esperer leur salut que de cette Paix à laquelle ils s'estoient opposez, & qu'ils n'osoient demander, il les a prevenus, & par une generosité sans exemple, il la leur a offerte à des conditions raisonnables, dans le temps que leurs Affaires desesperées luy donnoient lieu de tout entreprendre. Des Evenemens si extraordi-

naires ont donné lieu aux quarante-deux Medailles que vous verrez en jetant les yeux sur cette Planche. Comme elle n'est remplie que de Revers, j'ay ordonné de mettre le Portrait du Roy au milieu. On doit supposer qu'il occupa la Face droite de tous ces Revers. Vous ne le trouverez pas de Profil comme on le met ordinairement dans les Medailles, c'est parce que je ne le donne point comme Medaille, mais comme le Portrait du grand Prince, dont les Actions ont fourni la matiere de tous les Revers qu'on voit dans la Planche que je vous envoie. Il m'en reste beaucoup sur la Paix, que je n'ay point employez icy faute de place. Ils auront leur tour dans une autre occasion. J'ay choisi pour cette fois ceux qui ont le plus de rapport à la Personne du Roy. Les six premiers sont de Mr. Broffard de Montaney, Conseiller au Siege Présidial de Bourg en Bresse. Il faut vous les expliquer sous.

## EXPLICATION DES

42. Revers de cette Planche.

1. *Ipse sibi metæ posuit.*

Le Revers de cette Medaille represente Hercule assis sur un Faixceau de Lauriers

Les Dieux, entre les deux Colombes, qu'il planta apres avoir fait admirer ses Exploits à toute la Terre. L'application en est juste à ce que le Roy vient de faire, en imposant luy-mesme des bornes à sa valeur.

2. *Impune quis excitet.*

C'est un Hercule appuyé & dormant sur sa Massue au pied d'un Olivier. Gerion est étendu pres de luy. Ce dernier marque la Triple Alliance, & l'on trouve aisement le Roy dans cet Hercule, qu'on ne peut attaquer impunement.

3. *Victoris clementia.*

On voit une Paix qui retient une petite Victoire. Les mots sont aussi simples que le *Felicitas populi*, ou *Securitas publica* des Romains. Cette belle simplicité, qui ne laisse pas de dire beaucoup, est difficile à trouver.

4. *Vnde labor requios.*

C'est une Gloire appuyée sur une

**Palmé, & afflictor des Lauriers. Cela s'entend assez.**

**5. Et vincit enim dat Olivum.**

On voit une Pallas qui d'un coup de Lance fait naître un Olivier. Pallas fit autrefois ce prodige, lors qu'elle remporta la victoire sur Neptune qui luy disputoit l'avantage de donner le nom à Athenes. Ainsi le Roy estant victorieux lors mesme qu'il accorde la Paix, il peut estre comparé à cette Déesse.

**6. Si Leo-cesserit ardorem minuet.**

Un Soleil paroist dans le Zodiaque au Signe du Lyon. Par le premier on connoist assez le Roy. La Hollande & l'Espagne sont designées par le dernier. Ce Revers marque que comme le Soleil, aussitost qu'il est sorty du Signe du Lyon, & qu'il a surmonté cet obstacle, suivant l'opinion des Poëtes (ce qui arrive environ le 10. ou 12. d'Aoust) commence d'adoucir la brûlante ardeur de ses rayons; de mesme lors que la Hollande s'est soumise aux conditions

tiens offertes par le Roy, ne qui est arrivé le 10. du mesme mois. Ce magnanime Vainqueur a bien voulu mettre une borne à ses Conquistes.

Les seize Revers suivans sont du mesme Mr Gardien dont vous venez de sirs un savant Discours sur les Devises, les Emblèmes & les Medailles.

Un ambassadeur que mille medit

Ce Revers represente la Victoire qui apres avoir mis aux pieds du Roy quantité de Couronnes de Laurier, est couronnée elle - mesme par ce grand Monarque, qui luy donne une Couronne d'Olives pour marquer la Paix.

8. Magnanimitas & Pax  
Lodoicis.

La Magnanimité est représentée par une Dame couronnée, ayant le Sceptre en main, & un Lyon auprès d'elle. La Couronne qu'elle a sur la teste signifie l'intention & l'esprit toujours porté à faire des choses magna-

nimes ; Le Sceptre à sa main , le pouvoir de les executer ; & le Lyon , la generosité & le grand cœur. Elle tient des Balances de la gauche ; dans un des Bassins il y a une seule branche d'Olive. La Magnanimité se sert de son Sceptre pour faire pancher ce Bassin, qui l'emporte sur l'autre, quoy que chargé de Couronnes de Laurier. Ce Revers fait voir que le Roy préférant la Paix aux conquestes qu'il pouvoit faire , donne en cela un grand exemple de magnanimité.

9. *Pacat superando.*

C'est un Soleil au dessus des Vents, qui cessent de souffler , pour montrer que le Roy donne la Paix au Vainqueur.

10. *Fortitudine & Prudentia.*

On voit la Paix qui monte dans un Char de Triomphe , aidée de la Force, représentée à sa droite par Hercule, & de la Prudence à sa gauche.

11. *Bea*

11. *Beare quam domare.*

Ce Revers est d'un Globe entouré de deux Cornes d'abondance ; le tout posé sur une Pierre quarrée hiéroglyphe de la Tranquilité. L'Arc & la Massue posant à terre, & liez ensemble, pour montrer la cession de leur employ, font connoistre que le Roy en arrestant le cours de ses Conquestes, préfere le repos du Monde au plaisir de vaincre.

12. *Salus vobis, mihi gloria.*

Ce n'est qu'une Devise dont le corps est une Mer agitée, sur laquelle flotte un Radeau où sont l'Aigle Impérial, & les deux Lyons d'Espagne & de Hollande, qui prennent terre à une Rade qui s'éleve en Promontoire. Il y a un Olivier dans cette Rade, & un Coq qui leur dit, *vobis salus, mihi gloria*, pour montrer que le Roy trouve sa gloire à donner la Paix, puis qu'il estoit en état d'étendre ses Conquestes, & que cette mesme Paix est l'unique salut de ses Ennemis.

13. *Adversa voce fugantur.*

Ceux qui sçavent que la voix du Coq fait fuir les Lyons, entendent assez le sujet de ce Revers.

14. *Silente quiescunt.*

Ces mesmes Lyons sont en paix quand le Coq se taist.

15. *Inter amica quiescent.*

Les Fleches de Hollande sont en bas sur un terrain. Un Château à trois Tours qui representent les Armes d'Espagne, & l'Aigle Impérial, sont au dessus. Le tout est environné d'une Couronne de Lys & d'Olives. Les mots font connoistre que la France les a environnez de toutes parts, & qu'ils ne peuvent estre en Paix que quand ils l'auront pour Amie.

16. *Nostris sociare coronis.*

On voit un Olivier au milieu d'un Lys à droit, & d'un Laurier à gauche, qui

qui luy disent ces trois mots , pour montrer que le Roy , tout victorieux qu'il estoit , a bien voulu inviter la Paix , & luy donner moyen de paroistre.

17. *Melius super addita jungam.*

Les trois mesmes Figures paroissent en mesme situation , excepté qu'il part deux branches de l'Olivier, dont l'une se joint avec le Lys , & l'autre avec le Laurier, pour signifier que la Paix assure pour toujours les Conquestes par ses Traitez.

18. *Nullibi pulchrior ulla.*

On voit dans cette Devise l'accomplissement des deux autres. C'est une Couronne meslée de Lys , d'Olive , & de Laurier , posée sur un Socle ou Pierre quarrée , pour faire entendre qu'il n'y a point de Royaume plus heureux que la France, à quile Roy a donné la Paix par ses Victoires.

19. *Mar*

19. *Murta & Arta.*

On voit un Olivier noué par la tige, & environné d'autres noués au travers desquels d'une part, & à la main droite, est passé un Glaive; & un Caducée de l'autre. C'est la mesme pensée du Revers réduite en Devise.

20. *Ob tributa moderata.*

La France presente au Roy des Monnoyes dans un Bassin, dont il luy remet une partie. Les paroles & les six millions des Tailles que le Roy a remis, expliquent assez ce Revers.

21. *Vix orta levamen.*

Ce Revers fait voir un jeune Olivier bien formé, dont la tige ne sort de terre qu'autant qu'il faut pour appuyer le bout d'un Joug, pour montrer que le Roy n'a qu'à peine assuré la Paix, qu'il en fait sentir du soulagement à ses Peuples.

22. *Priscus*

22. *Priscus Regis amor libertas prisca  
resurgens.*

Ce Revers represente le Roy qui rend son amitié à la Hollande, & qui par ce moyen rasfermit sa liberté, designée par le Bonnet au haut d'une Pique.

23.

Ce Revers contient une Inscription avec des lettres numerales. Il faut de l'application pour trouver l'année qu'elles marquent. J'ay déjà expliqué dans une de mes Lettres ce que c'est que lettres numerales. Cette Inscription est de Monsieur Miconet Avocat, & les six Revers suivans sont de Monsieur l'Abbé Mallement de Messange, Auteur du Cadran Solaire.

24. *Hic Tartara, noster Olympum.*

Hercule est representé dans ce Revers, & les paroles font voir que si Hercule a cherché de la gloire dans les Enfers, celle de Louis LE GRAND.

l'Her

l'Hercule François est montée jusques dans les Cieux.

25. *Ante triplex facies quam solem attingere possit desinet in nihilum.*

Le corps de cette Medaille est une Pyramide, representant par ses trois Facies la Triple Alliance, qui avant qu'elle ait pû donner la moindre atteinte au Roy, s'est dissipée d'elle-mesme, ses efforts s'estant terminez à rien.

26. *Victus mel habebit in ore.*

C'est un Lyon vaincu par Samson. Ce Lyon represente la Hollande, qui estant vaincuë par le Roy, changera ses paroles piquantes en paroles d'estime & de respect.

27. *Quis vigilantior.*

Le Coq qui paroît dans ce Revers, represente la France. Qui dit la France, dit le Roy en cette occasion ; & sa grande vigilance estant connue, personne ne doit douter de la justesse de ce Revers.

28. Or

28. *Ornatur victi exuviis.*

Hercule qui paroist dans ce Revers, est revestu de la peau d'un Lyon. Il represente le Roy enrichy des dépouilles de l'Espagne, qui a un Lyon pour armes, à cause du Royaume de Leon. Ce mesme Lyon sert d'armes à quelques-unes des Villes que Sa Majesté a prises.

29. *Creverunt viribus Astri.*

C'est une Tige de Lys, au haut de laquelle sont trois fleurs. Elles representent la France, & marquent de quelle maniere le Royaume s'est augmenté par la valeur de LOUIS LE GRAND, représenté par le Soleil.

*Le Revers suivant est de Mr Robbe. C'est un nom qui ne vous est pas inconnu.*

30. *Sic Lodoix inter Reges.*

Toute la Terre connoit la puissance du Roy, & il n'y a personne qui ne sçache que cet auguste Monarque ne paroist pas moins au dessus des autres Roys, que le Lys qui est dans ce Revers paroist au dessus des Epines.

*Les*

Les quatre Revers que vous allez voir sont de Mr. Roubin, de l'Académie Royale d'Arles. C'est ce mesme Mr. Roubin qui s'acquit tant de reputation par le Compliment qu'il fit au Roy, comme Deputy de la Ville d'Arles, en luy présentant le fameux Obélisque que cette Ville-là a fait élever à sa gloire.

31. *Clauditque aperitque.*

Le Temple de Janus estant représenté dans ce Revers avec une main qui l'ouvre, & qui le ferme, il est aisé de connoistre que cette gloire n'estoit reservée qu'au Roy. Aucun Monarque avant luy ne l'avoit jamais ouvert ny fermé avec tant d'éclat, ny mesme ne s'estoit veu en estat de le faire de la maniere qu'a fait le Roy.

32. *Nubibus excussis majori lucerariusca.*

C'est un Soleil qui paroît plus brillant, apres avoir dissipé trois nuages.

33. *Irridet magis ista domus.*

On voit le Soleil dans le Signe de la Balance. Les Reglemens que le Roy

Roy a faits pour la Justice , marquens assez le soin qu'il a de la faire rendre exactement à ses Sujets.

34. *Cælum dabit esse serenum.*

Le Soleil paroît avec un Arc-en Ciel. L'application est aisée.

*M. Roubin de qui sont ces quatre Revers , avoit aussi appliqué au Roy , dès le temps qu'il me les donna , ces paroles que l'Ecriture applique au Soleil , Nemo est qui se abscondat à calore ejus , & celles-cy qui ne conviennent pas moins au Roy qu'à ce bel Astre , Cursum mora nulla detardat. Comme elles sont déjà dans la Planche où est l'Epistre adressée à ce Grand Monarque , j'ay crû ne les devoir point mettre parmi ces Revers, pour ne pas faire voir deux fois la mesme chose.*

Le Revers & l'Inscription qui suivent , sont de M. de Bonnecamp Medecin de Quimper.

35. *Tonat atque serenat.*

On voit dans ce Revers un Soleil qui dissipe la moitié d'un Nuage qui éclate en Tonnerres & en Eclairs,

&c

& qui perce de ses rayons l'autre moitié, pour les faire briller sur la terre. En prenant le Soleil pour le Roy, l'explication de cette Devise est claire.

36.

L'Inscription qui paroît dans ce Revers est d'autant plus belle qu'elle est véritable.

37. *Le Revers suivant est de Monsieur de Ablouville.*

37. *Par lumen utrinque.*  
C'est un Soleil éclairant un Laurier & un Olivier également. Le Roy étant aussi grand en paix qu'en guerre, cette Devise est très-juste.

21 *Des cinq Revers dont il me reste à vous parler, Monsieur de Roux a fait les quatre premiers, & Monsieur l'Abbé Mallement de Messange, le dernier.*

38. *Milites amat etiam inutiles.*

La Façade du Bastiment des Invalides paroît dans ce Revers, & les paroles font voir que le Roy aime tellement ses Soldats, qu'il a mesme soin de ceux qui sont incapables de le servir.

39. *Ea*

39. *Eadem Sede Imperium & Eloquentia.*

La Façade du Bastiment du Louvre occupe ce Revers, pour faire connoître que le Roy n'a pas dédaigné d'y loger l'Academie Françoise.

40. *Et rapidior.*

On voit le Rhin dans ce Revers, & les paroles font voir que le Roy est encor plus rapide dans les Conquestes.

41. *Docenda facit & facienda docet.*

Un Livte fermé, couvert de Fleurs de Lys, & posé sur un Carreau, represente les Memoires du Roy pour Monseigneur le Dauphin, & nous apprend que ce grand Monarque enseigne ce qu'il faut faire, & qu'il fait ce qu'il enseigne.

42. *Mirari non desinet.*

C'est un Aigle qui regarde le Soleil. Cet Aigle represente l'Empire, à qui le Roy donne tous les jours de nouveaux sujets de l'admirer.

Après

Après tant de Medailles pour le Roy, si vos Amis m'en veulent envoyer pour les Ministres & les Généraux qui l'ont servy si utilement, je vous les feray voir gravées dans ma première Lettre Extraordinaire.

Voicy quelques Explications des Enigmes proposées dans ma Lettre du Mois de Novembre. Vous vous souvenez que les Mots estoient *la Mouche galante, & la Calote.*

### EXPLICATION DE L'ENIGME de la Mouche, par une autre Enigme.

#### I.

**I***N*sensible, sombre, & volage,  
Des plus rares Beaux je sçais me faire  
aimer ;  
Il en est pas qui pour charmer  
Osent dédaigner mon usage.  
Que l'on me laisse à l'ombre, ou que je  
sois au jour,  
Je sers à donner de l'amour,  
Si tost que j'ay reçu quelque baiser pour  
gage.  
Si l'on ne me connoist après ce dernier  
trait.

le

Je ne paroïs pas moins que le nez au vi-  
sage.

Ou qu'une Mouche dans du lait.

P I.

**V**Olez, belle Mouche, volez,  
Mercure vous fournit des aïstles;  
Dans chaque País les plus belles  
Sçavent bien ce que vous valez:  
Vous relevez l'éclat par votre couleur  
noire,  
Des beautéz de la Rose, & de celle des  
Lys.

Les visages par vous de beaucoup embellis,  
Font pareille aux Beautéz de l'Histoire.  
Mais souvent vous aidez à bien faire du  
mal,

Et sans blesser les lieux où vous êtes assis,  
Non moins qu'un Basilic, d'un certain  
air fatal,

Aidant à dérober la plus chere franchise,  
Vous piquez le cœur par les yeux  
Du premier Curieux.

L'ABBE' DE LA HERVIAYS.

I I I.

**J**E suis fâché contre moy-mesme  
De mon emportement extrême.  
Je prens feu si facilement,  
Que la moindre chose me touche;

Je

*le voy mesme qu'à ce moment*

*Mon esprit va prendre la Mouche.*

Vous vous souviendrez, s'il vous plaist, que l'Enigme de la Mouche a esté faite par Madame de Rambay.

## I V.

**L**ors que cette *Veuve charmante,*  
*Autant en esprit qu'en beauté,*  
*Fit une Enigme si galante*  
*Au fond de la Franche-Comté,*  
*La matiere aussi-tost s'en offrit auprès*  
*d'elle;*  
*Son miroir déroband un moment d'entre-*  
*tien,*  
*Je confesse, dit-il, que vous êtes tres-belle,*  
*Une Mouche pourtant vous siéroit assez*  
*bien.*

LE MAUVILEU, de Chauven.

## V.

**C**ette Enigme est aussi parfaite  
*Que le bel Esprit qui l'a faite;*  
*Et quand on songe à ce Trône de fleurs,*  
*Le pense qu'il n'est point de bouche*  
*Qui ne se crût au comble des douceurs,*  
*D'avoir la place de la Mouche.*

LE COQ DE BOISRIVEY.

V I

V I.

**Q** Voy, tout de bon, est-ce chose cer-  
taine,

Que cette Enigme vient de la Franche-  
Comté ?

A vous dire le vray, j'en ay bien fort  
Après tous, estoit-ce la peine (douté.  
De nous envoyer de si loin  
Vne Mouche avec tant de soin?

MAILLET LE VERD,  
Echévin de Troyes.

V II.

**V**ostre Enigme me plaist, j'en fais  
beaucoup d'état ;

Mais au travers d'un Masque où l'on  
voit tant d'adresse,

Vne Mouche a le mesme éclat

Que sur le teint de ma Maitresse.

COUSINET, Fils de M. Cousinet  
Maistre des Comtes à Paris.

V III.

**D**Ans cette Enigme on a décrit

De la Mouche un nouvel usage,

Elle, qui ne donnoit de l'éclat qu'au visage

Fait briller dans ces Vers la beauté de  
l'Esprit.

I X.

## IX.

**P**hilis, cette Enigme vous touche  
 Elle a grand commerce avec vous ;  
 Et quand vous la placez si pres de vostre  
 bouche ,  
 Quoy que ce ne soit qu'une Mouche ,  
 D'un bonheur si charmant vous me ren-  
 dez jaloux.

NEPTUNE.

## X.

**S**uivant le cours de la Nature,  
 L'Hyver chasse la Mouche, ou luy  
 donne la mort :  
 Mais un plus favorable sort  
 Regarde celle du Mercure :  
 Car l'Hyver & l'Esté dans toutes les  
 Saisons ,  
 On la voit habiter les plus riches Mai-  
 sons ,  
 Et reposer souvent sur le teint de nos  
 Dames ,  
 Qui s'en font mesme un ornement,  
 Pour conquérir des Cœurs , ou pour nour-  
 rir les flâmes  
 Ou d'un Eponx, ou d'un Amant.

GERMAIN, de Caën.

SUR

SUR L'ENIGME DE LA  
Calote.

I.

**Q***ui pourrois-tu bien estre, Enigme  
dont le corps,  
Par le moyen d'une main assassine  
Estant mis au nombre des morts,  
Renferme apres souvent une basse Do-  
ctrine;  
Toy qui n'avois jadis qu'un sentiment  
brutal,  
Et qu'on voit souvent en ce monde  
Habiter la moitié d'une Machine ronde,  
Depuis qu'on t'a donné le coup fatal ?  
Comment débrouïller ce mystere ?  
Ma foy c'est ma Calote; enfin je l'ay  
trouvé,  
Après avoir longtemps resué,  
Après avoir graté ma teste par derriere.*  
DE MANSEC, S. de Pontdouble.

II.

**L***A Calote sied bien à tous Prédica-  
teurs,  
Aux Avocats, aux Moines, aux Docteurs.  
Mais une chose fort sote,  
C'est un Amant à Calote.*

DELUTEL.  
M

## III.

**A** Chaque Enigme de tout temps  
 On a veu donner plusieurs sens.  
 Chacun du sien fait sa Marote,  
 On se plaist toujours d'en parler.  
 Pour moy, je ne le puis celer,  
 Je suis coëffé de la Calote.

L'INCONNU, d'Evreux.

Sur les deux Enigmes.

## I.

**J**E ne sçay quel Démon m'anime,  
 De vouloir expliquer ces Vers,  
 Mon pauvre esprit est à l'envers,  
 A force de chercher la rime.  
 Tâchons pourtant d'y parvenir.  
 A la fin je la voy venir.  
 La Mouche d'Iris est fort noire,  
 La Boëte est sa sombre prison.  
 Mettons la plume en l'Ecritoire,  
 La Calote est pour le Grison.

L'ABBE DE SACY, de Rouën.

## II.

**S**ur le teint fleury d'une Dame,  
 Sur la teste d'un vieux Docteur,  
 De ces Enigmes on voit l'ame,  
 C'est à dire le sens, ou le mot de l'Auth-  
 leur ;

La

*La Mouche vient de la bonne Faisense,  
La Calote est d'une peau précieuse.*

MICONET, Avocat à Châlons  
sur Saône.

III.

**S***il'une est la Mouche galante,  
Autant en emporte le vent.  
L'autre est une Enigme importante,  
C'est la Calote d'un Sçavant.*

Mad. FREDINIE, de Pontoise.

IV.

**P***hilis, vous m'ordonnez en vain  
Que ces deux Enigmes j'explique.  
Helas quelle Mouche vous pique ?  
Defendez - moy plustost de faire le De-  
vin,*

*Vous me maudiriez dès demain.*

*Si j'avois l'esprit prophétique,  
Je sçaurois tout, Philis, c'est trop pour un  
Amant*

*Qui vous chante souvêt une plaintive note.  
Je laisse cette gloire à ceux dont la Calote  
Renferme un plus seür jugement.*

DE LORNE.

V.

**L***A belle & charmante Rambay  
Nous donne pour son coup d'essay*

M ij

Dans cette saison une Mouche,  
 Pendant qu'un charitable Aulseur  
 Fait present dans ce temps farouche  
 D'une Calote de Docteur.

La meilleure Amie du Zéphir.

## V I.

Vostre Mercure court & par terre &  
 par eau ;  
 Et puis qu'il n'est pas né pour garder vô-  
 tre Chambre,  
 Vous avez eu raison dans le Mois de No-  
 vembre,  
 Où le froid est fâcheux , parce qu'il est  
 nouveau,  
 De luy bien couvrir le cerveau.  
 Quoy qu'il ne soit qu'en la fleur de son  
 âge,  
 La Calote qu'il porte est de fort bon  
 usage ;  
 Mais je n'aurois pas crû qu'un Courrier  
 comme luy.  
 Que chacun en tous lieux écoute sans  
 ennuy,  
 Portast comme une Fille une Mouche au  
 visage.

Du CHAMPET, de Clermont  
 en Auvergne.

SVR

SUR L'ENIGME DU SONGE,  
figuré par Euridice & Orphée.

I.

**C**E Spectre que présente un objet si  
cher,

*Aux yeux voilez de ce Mary,*

*Euridice à son cher Orphée,*

*N'est autre chose que Morphée,*

*Qui le vient divertir dans un profond  
sommeil*

*Par un agreable mensonge; (Songe,*

*Mais il jouit bien peu du plaisir de ce*

*Puis qu'il perd de nouveau sa Femme à  
son réveil.*

DESFOSSÉS, AVOCAT  
en Parlement.

II.

**L**Es horreurs de la nuit nous marquent  
les Enfers

*Que crût charmer le malheureux Orphée,*

*Quand prenant pour Pluton Morphée,*

*Il pensa retirer son Amante des fers.*

*Mais ce n'estoit qu'un pur mensonge,*

*Luy-mesme il le remarqua bien,*

*Lors qu'en ouvrant les yeux il n'apper-  
çeut plus rien*

*Que les tristes effets d'un Songe.*

LE COQ DE BOISRIVEY.

## II.

**L'**Enigme en figure fait peur,  
 Et n'a rien qui soit agreable.  
 Euridice doit estre un Phantome effroya-  
 Qui passe comme une vapeur. (ble,

## III.

**T**Andis que je rumine, & que mes  
 doigts je ronge,  
 Il me vient certaine clarté  
 Qui de ce fabuleux mensonge  
 Développe la verité.  
 Si ce n'est l'Echo, c'est un Songe.

CARRE' D'ANSEY.

Je reçois presentement une Lettre, toute belle & toute sçavante du Medailliste de Saumur; ; mais je le reçois si tard, que je suis obligé de vous la garder pour une autre occasion, soit du Mercure, soit de l'Extraordinaire. Cependant je vay me servir du conseil que vous me donnez de proposer différentes Questions, sur lesquelles chacun pourra s'exercer selon son génie. Vous avez raison de dire que quand plusieurs Personnes travaillent sur une mesme matiere, il est difficile que leurs Ouvrages ne se raportent l'un à l'autre en beaucoup d'endroits. Je sçay que la di-  
 versité

versité plaist par tout, & particulièrement en France. Ainsi j'entre dans vos sentimens, & afin que ma premiere Lettre Extraordinaire soit plus variée, vous demanderez, s'il vous plaist, à vos Amis, quel party ils prennent sur les Questions qui suivent.

## QUESTIONS PROPOSÉES.

I. S'il y a plus de gloire à triompher de soy-mesme, qu'à vaincre ses Ennemis.

II. Si quand une Maistresse déçeuë par les apparences, fait à son Amant de violens reproches d'une prétendue infidelité, & le condamne avec l'emportement ordinaire dans ces sortes d'occasions sans vouloir souffrir qu'il parle; Si, dis-je, cet Amant accusé injustement doit ceder pour lors par un silence respectueux, & diférer sa justification, ou bien aux dépens d'un peu de desobeissance, s'empresser avec toute l'ardeur possible de tirer sa Maistresse de l'erreur où il la voit.

III. Si la condition des Femmes est plus commode & plus avantageuse

se que celle des Hommes.

IV. Si l'on peut haïr ce que l'on a une fois bien aimé.

V. S'il est plus glorieux de vaincre un cœur qui fait gloire d'être indifférent, ou d'en vaincre un qui est prévenu d'amour pour un autre objet.

VI. Si après avoir été trahy d'une Maistresse qu'on a aimée parfaitement, on en peut aimer une autre avec une aussi ardente passion.

*Vous demanderez aussi à ces mesmes Amis, d'où ils croient que soit venue l'origine de la Peinture, & celle des Coliers de Perles que les Dames portent pour ornement. Je dis des Coliers, & non pas des Perles, car il n'y a personne qui ne sçache cette dernière. Je suis vôtre, &c.*

*A Paris ce 20. Janvier 1679.*









